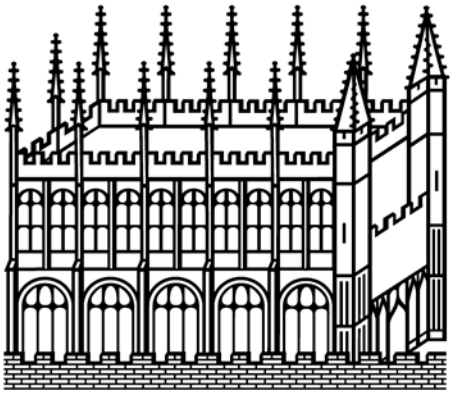


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

VI. 1785/1(46)

OEUVRE

COMPLETES

DE

VOLTAIRE

OEUVRE

COMPLETES

DE

VOLTAIRE

TOME QUARANTE-SIXIE

46

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉ
TYPOGRAPHIQUE.

1785.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

Suite du vingt-quatrième Dialogue entre A, B, C, ou l'A, B, C.

DIXIEME ENTRETIEN.

Sur la religion.

C.

PUISQUE vous croyez que le partage du brave homme eſt d'expliquer librement ſes penſées, vous voulez donc qu'on puiſſe tout imprimer ſur le gouvernement et ſur la religion ?

A.

Qui garde le ſilence ſur ces deux objets, qui n'oſe regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'eſt qu'un lâche. Si nous n'avions pas ſu écrire, nous aurions été

opprimés par *Jacques II* et par ſon chancelier *Jeffreys ;* et milord de *Kenterbury* nous ferait donner le ſouet à la porte de ſa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, et notre épée la ſeconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de ſon pays !

B.

Eh, vous n'y penſez pas, M. *C ;* ſi les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur ; ils firent l'évangile de *Marie*, celui de *Jacques*, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de *Barnabé*, de *Luc*, de *Jean*, de *Matthieu*, de *Marc ;* ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de JESUS à un roitelet d'Edeſſe, celles de *Pilate* à *Tibère*, de *Paul* à *Sénèque*, et les prophéties des ſibylles en acroſtiches, et le ſymbole des douze apôtres, et le teſtament des douze patriarches, et le livre d'*Enoch*, et cinq ou ſix apocalypſes, et de fauſſes conſtitutions apoſtoliques, &c. &c. Que n'écrivirent-ils point ? pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue ?

C.

DIEU me préſerve de proſcrire cette liberté précieuſe ; mais j'y veux du ménagement,

comme dans la converſation des honnêtes gens; chacun y dit ſon avis, mais perſonne n'inſulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas auſſi qu'on inſulte la ſociété, mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays eſt divine (car c'eſt de quoi chaque nation ſe pique), cent mille volumes lancés contre elle ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous ſavez; comment des caractères noirs tracés ſur du papier blanc pourraient-ils la détruire?

Mais ſi des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui poſsèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure et ſimple; ſi par haſard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des lois ſacrées, des myſtères impertinens à la morale divine des *Zoroaſtre* et des *Confutzée*, le genre-humain ne doit-il pas des grâces à ceux qui nettoieraient le temple de DIEU des ordures que ces malheureux y auront amaſſées?

B.

Vous me paraiſſez bien ſavant; quels ſont donc ces préceptes de *Zoroaſtre* et de *Confutzée*?

A.

Confutzée ne dit point : *Ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Il dit : *Fais ce que tu veux qu'on te faſſe, oublie les injures et ne te ſouviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié et de l'humanité.

Je ne citerai qu'une ſeule loi de *Zoroaſtre*, qui comprend ce que la morale a de plus épuré, et qui eſt juſtement le contraire du fameux probabiliſme des jéſuites. *Quand tu ſeras en doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi de la faire.*

Nul moraliſte, nul philoſophe, nul légiſlateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte ſur cette maxime. Si, après cela, des docteurs perſans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un DIEU et à la doctrine de la vertu des chimères fantaſtiques, des apparitions, des viſions, des prédictions, des prodiges, des poſſeſſions, des ſcapulaires ; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de *Zoroaſtre* et de *Confutzée ;* s'ils ont prétendu être inſtruits de tous les ſecrets de la famille de ces deux grands hommes ; s'ils ont diſputé trois cents ans pour ſavoir comment *Confutzée* avait été fait ou engendré ; s'ils ont inſtitué des pratiques ſuperſtitieuſes qui feſaient paſſer dans leurs poches l'argent des ames dévotes ; s'ils ont établi leur grandeur

temporelle ſur la ſottiſe de ces ames peu ſpirituelles ; ſi enfin ils ont armé des fanatiques pour ſoutenir leurs inventions par le fer et par les flammes, il eſt indubitable qu'il a fallu réprimer ces impoſteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle et divine, contre les déteſtables abus de la religion ſophiſtique, a été le bienfaiteur de ſa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompenſés. Ils ont été cuits ou empoiſonnés, ou ils ſont morts en l'air, et toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la légiſlation. Il n'y a plus de guerres religieuſes depuis que les gouvernemens ont été aſſez ſages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raiſon qu'on l'abolît au lieu de la réprimer ; il eſt trop honteux d'avoir fait une ſcience de cette grave folie. Je connais bien à quoi ſert un curé qui tient regiſtre des naiſſances et des morts, qui ramaſſe des aumônes pour les pauvres, qui conſole les malades, qui met la paix dans les familles ; mais à quoi ſont bons des théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la ſociété, quand

on aura bien ſu qu'un ange eſt infini, *ſecundùm quid*, que *Scipion* et *Caton* ſont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, et qu'il y a une différence eſſentielle entre catégorématique et ſincatégorématique ?

N'admirez-vous pas un *Thomas d'Aquin*, qui décide que *les parties iraſcibles et concupiſcibles ne ſont pas parties de l'appétit intellectuel ?* Il examine au long ſi les cérémonies de la loi ſont avant la loi. Mille pages ſont employées à ces belles queſtions, et cinq cents mille hommes les étudient.

Les théologiens ont long-temps recherché ſi DIEU peut être citrouille et ſcarabée; ſi, quand on a reçu l'euchariſtie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands hommes; c'eſt ſur quoi un écrivain ami de la raiſon a dit pluſieurs fois que notre grand mal eſt de ne pas ſavoir encore à quel point nous ſommes au-deſſous des Hottentots ſur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs et les Romains dans pluſieurs arts, et nous ſommes des brutes en cette partie, ſemblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait ? un fou, après avoir répété toutes les bêtiſes ſcolaſtiques pendant deux ans, reçoit ſes grelots et ſa marotte en cérémonie; il ſe pavane, il décide; et c'eſt cette école de Bedlam qui mène aux honneurs et aux richeſſes. *Thomas* et *Bonaventure* ont des autels, et ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot et la ſcie, ſont inconnus.

A.

Il faut abſolument qu'on détruiſe la théologie, comme on a détruit l'aſtrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale et la chambre étoilée. (7)

C.

Détruiſons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, et n'y laiſſons que les roſſignols: conſervons l'utile et l'agréable, c'eſt-là tout l'homme; mais pour tout ce qui eſt dégoûtant et venimeux, je conſens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de parlement, bien dépendante du ſouverain, voilà ce qu'il nous faut, et tolérons toutes les autres (8). Nous

(7) Eſpèce d'inquiſition d'Etat établie en Angleterre ſous *Henri VIII*, et détruite en 1641 ſous *Charles I.*

(8) Les Etats-Unis de l'Amérique ont été plus loin; il n'y a chez eux aucune religion nationale; mais quelques-uns

ne ſommes heureux que depuis que nous ſommes libres et tolérans.

C.

Je liſais l'autre jour un poëme français ſur la grâce, poëme didactique et un peu ſoporatif, attendu qu'il eſt monotone. L'auteur, en parlant de l'Angleterre, à qui la grâce de DIEU eſt refuſée (quoique votre monarque ſe diſe roi par la grâce de DIEU, tout comme un autre), l'auteur, dis-je, s'exprime ainſi en vers aſſez plats :

Cette île de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions.....
Oui, nous ſommes, Seigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire ſur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle !
La France eſt aujourd'hui ton royaume fidelle.

A.

Voilà un plaiſant original avec ſa pépinière et ſes rayons *clairs !* un français croit toujours

de ces Etats ont fait une faute en excluant les prêtres des fonctions publiques ; c'eſt leur dire de ſe réunir et de former *imperium in imperio*. Dans un pays bien gouverné un prêtre ne doit avoir ni plus de priviléges ni moins de droits qu'un géomètre ou un métaphyſicien. Les droits de citoyen n'ont rien de commun avec l'emploi qu'un homme fait de l'eſprit que la nature lui a donné.

qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il ſemble qu'il s'agiſſe d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaît d'être libres ; en quoi, s'il vous plaît, la France eſt-elle le royaume *fidelle de la doctrine éternelle* ? Eſt-ce dans le temps qu'une bulle ridicule, fabriquée à Paris dans un collége de jéſuites et ſcellée à Rome par un collége de cardinaux, a diviſé toute la France, et fait plus de priſonniers et d'exilés qu'elle n'avait de ſoldats ? O le royaume fidelle !

Que l'Egliſe anglicane réponde, ſi elle veut, à ces rimeurs de l'Egliſe gallicane ; pour moi, je ſuis sûr que perſonne ne regrettera parmi nous *ce temps jadis où brilla tant de lumière.* Etait-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des italiens et impoſer des décimes ſur nos biens pour payer leurs filles de joie ? était-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines et de miracles ? ce plat poëte eſt un bien mauvais citoyen. Il devait ſouhaiter plutôt à ſa patrie aſſez de *rayons clairs*, pour qu'elle aperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter ; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille liv. ſterlings à Rome toutes les années, et que les anglicans, qui payaient autrefois le denier de S^t *Pierre*, étaient plongés alors dans la plus ſtupide barbarie.

B.

C'eſt très-bien dit; la religion ne conſiſte point du tout à faire paſſer ſon argent à Rome. C'eſt une vérité reconnue non-ſeulement de ceux qui ont briſé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A.

Il faut abſolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyſerait les rayons du ſoleil, qu'on électriſerait le tonnerre, et qu'on découvrirait la gravitation univerſelle, loi qui préſide à l'univers? Il eſt temps que des hommes ſi éclairés ne ſoient pas eſclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des ſciences obligée de ſe conformer à la déciſion d'une congrégation du ſaint office.

La théologie n'a jamais ſervi qu'à renverſer les cervelles et quelquefois les Etats. Elle ſeule fait les athées; car le grand nombre de petits théologiens qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en ſait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt, ſelon la ſignification du mot, *la ſcience de*

DIEU : or les poliſſons qui ont profané cette ſcience ont donné de DIEU des idées abſurdes ; et de là ils concluent que la Divinité eſt une chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être ſaigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins ; c'eſt nier la connaiſſance du cours des aſtres, parce qu'il y a eu des aſtrologues ; c'eſt nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encore plus ignorans que ces petits théologiens diſent : Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croient pas en DIEU, pourquoi y croirions-nous ?

Mes amis, une fauſſe ſcience fait des athées ; une vraie ſcience proſterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juſte et ſage celui que la théologie a rendu inique et inſenſé.

Voilà à peu-près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau, et j'en ai fait ma profeſſion de foi.

B.

En vérité, c'eſt celle de tous les honnêtes gens.

ONZIEME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

Nous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près ; et les hommes ſont bien inſenſés d'aimer mieux aller à la chaſſe ou jouer au piquet que de s'inſtruire ſur des objets ſi importans. Notre premier deſſein était d'approfondir le droit de la guerre et de la paix, nous n'en avons pas encore parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B.

Vous m'embarraſſez ; mais enfin de *Groot* ou *Grotius* en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs grecs ou latins, et même des auteurs juifs.

A.

Croyez-vous que le prince *Eugène* et le duc de *Marlborough* l'euſſent étudié, quand ils vinrent chaſſer les Français de cent lieues de pays? le droit de la paix, je le connais aſſez, c'eſt de tenir ſa parole, et de laiſſer tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais

pour le droit de la guerre, je ne ſais ce que c'eſt. Le code du meurtre me ſemble une étrange imagination. J'eſpère que bientôt on nous donnera la juriſprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur ſi ancienne, ſi univerſelle de la guerre, avec les idées du juſte et de l'injuſte ? avec cette bienveillance pour nos ſemblables, que nous prétendons être née avec nous ? avec le *to Kalon*, le beau et l'honnête ?

B.

N'allons pas ſi vîte. Ce crime qui conſiſte à commettre un ſi grand nombre de crimes en front de bandière, n'eſt pas ſi univerſel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames et les primitifs, nommés *quakers*, n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui ſont au-delà du Gange verſent très-rarement le ſang ; et je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à peu près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus et de l'Hidaſpe furent bien ſurpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Pluſieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler

de ce péché horrible, quand les Eſpagnols vinrent les attaquer, l'évangile à la main.

Il n'eſt point dit que les Cananéens euſſent jamais fait la guerre à perſonne, lorſqu'une horde de juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes ſur les corps de leurs maris, et les enfans ſur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les médecins rendent raiſon de la peſte, des deux véroles et de la rage. Ce ſont des maladies attachées à la conſtitution de nos organes. On n'eſt pas toujours attaqué de la rage et de la peſte ; il ſuffit ſouvent qu'un miniſtre d'Etat enragé ait mordu un autre miniſtre, pour que la rage ſe communique dans trois mois à quatre ou cinq cents mille hommes

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaiſſez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'eſt emparée; la crainte et la pitié. La crainte nous oblige ſouvent à faire la paix ; et la pitié, que la nature a miſe dans nos cœurs comme

un

un contre-poiſon contre l'héroïſme carnaſſier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même eſt d'uſer envers eux de miſéricorde, afin qu'ils ſervent ſans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je ſais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait ſentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations ſubjuguées. A cela je n'ai autre choſe à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, compoſée par un français qui penſe profondément :

La loi de l'univers, eſt : *Malheur aux vaincus.*

J'ai dompté un cheval : ſi je ſuis ſage, je le nourris bien, je le careſſe et je le monte ; ſi je ſuis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'eſt pas conſolant ; car enfin nous avons preſque tous été ſubjugués. Vous autres Anglais, vous l'avez été par les Romains, par les Saxons et les Danois, et enſuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion eſt entre les mains des Turcs. Une poignée de francs a ſoumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes, ont tour à tour ſubjugué l'Eſpagne. Enfin, de la Chine à Cadix, preſque tout l'univers a toujours appartenu au plus

fort. Je ne connais aucun conquérant qui ſoit venu l'épée dans une main et un code dans l'autre; ils n'ont fait des lois qu'après la victoire, c'eſt-à-dire après la rapine; et ces lois, ils les ont faites préciſément pour ſoutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, ſi quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ſes lois?

A.

Je ne dirais rien; je tâcherais de le tuer à ſa deſcente dans ma patrie; s'il me tuait, je n'aurais rien à répliquer: s'il me ſubjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien ſervir.

B.

Voilà de triſtes alternatives. Quoi! point de loi de la guerre, point de droit des gens?

A.

J'en ſuis fâché; mais il n'y en a point d'autre que de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes. Tous les rois, tous les miniſtres penſent comme moi; et c'eſt pourquoi douze cents mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix.

Qu'un prince licencie ſes troupes, qu'il laiſſe tomber ſes fortifications en ruines, et

qu'il paſſe ſon temps à lire *Grotius*, vous verrez ſi dans un an ou deux il n'aura pas perdu ſon royaume.

C.

Ce ſera une grande injuſtice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela?

A.

Aucun, ſinon de ſe mettre en état d'être auſſi injuſte que ſes voiſins. Alors l'ambition eſt contenue par l'ambition; alors les chiens d'égale force montrent les dents, et ne ſe déchirent que lorſqu'ils ont à diſputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains, ces grands légiſlateurs!

A.

Ils feſaient des lois, vous dis-je, comme les Algériens aſſujettiſſent leurs eſclaves à la règle; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en eſclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand *Céſar*, le mari de tant de femmes, et la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du

pays de Vannes, afin que le reſte apprenne à être plus ſouple; enſuite, quand toute la nation eſt bien apprivoiſée, viennent les lois et les beaux règlemens; on bâtit des cirques, des amphithéâtres; on élève des aqueducs; on conſtruit des bains publics; et les peuples ſubjugués danſent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des lois qu'on obſerve : par exemple, on fait une trève de quelques jours pour enterrer ſes morts; on ſtipule qu'on ne ſe battra pas dans un certain endroit; on accorde une capitulation à une ville aſſiégée; on lui permet de racheter ſes cloches; on n'éventre point les femmes groſſes quand on prend poſſeſſion d'une place qui s'eſt rendue. Vous faites des politeſſes à un officier bleſſé qui eſt tombé entre vos mains; et s'il meurt, vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce ſont-là les lois de la paix, les lois de la nature, les lois primitives qu'on exécute réciproquement? La guerre ne les a pas dictées; elles ſe font entendre malgré la guerre; et ſans cela les trois quarts du globe ne ſeraient qu'un déſert couvert d'oſſemens.

Si deux plaideurs acharnés, et près d'être

ruinés par leurs procureurs, ſont entre eux un accord qui leur laiſſe à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau?* Si une horde de théologiens, allant faire brûler en cérémonie quelques raiſonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à ſon tour; s'ils font grâce pour qu'on la leur faſſe, direz-vous que c'eſt-là une loi théologique? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature et l'intérêt, malgré la théologie. Il en eſt de même dans la guerre : le mal qu'elle ne fait pas, c'eſt le beſoin et l'intérêt qui l'arrêtent. La guerre, vous dis-je, eſt une maladie affreuſe qui ſaiſit les nations l'une après l'autre, et que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi! vous n'admettez point de guerre juſte?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette eſpèce; cela me paraît contradictoire et impoſſible.

B.

Quoi! lorſque le pape *Alexandre VI* et ſon infame fils *Borgia* pillaient la Romagne, égorgeaient, empoiſonnaient tous les ſeigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monſtres!

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monſtres qui feſaient la guerre ? ceux qui ſe défendaient la ſoutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offenſives ; la défenſive n'eſt autre choſe que la réſiſtance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes ſe diſputent un héritage, leur droit eſt litigieux, leurs raiſons ſont également plauſibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre eſt juſte des deux côtés.

A.

C'eſt vous qui vous moquez. Il eſt impoſſible phyſiquement que l'un des deux n'ait pas tort ; et il eſt abſurde et barbare que des nations périſſent, parce que l'un de ces deux princes a mal raiſonné. Qu'ils ſe battent en champ clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier ſoit immolé à leurs intérêts, voilà où eſt l'horreur. Par exemple, l'archiduc *Charles* diſpute le trône d'Eſpagne au duc d'*Anjou*, et avant que le procès ſoit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cents mille hommes. Je vous demande ſi la choſe eſt juſte ?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelque autre biais pour accommoder le différent.

C.

Il était tout trouvé ; il fallait s'en rapporter à la nation ſur laquelle on voulait régner. La nation eſpagnole diſait : Nous voulons le duc d'*Anjou* ; le roi ſon grand-père l'a nommé héritier par ſon teſtament ; nous y avons ſouſcrit ; nous l'avons reconnu pour notre roi ; nous l'avons ſupplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'oppoſer à la loi des vivans et des morts eſt viſiblement injuſte.

B.

Fort bien. Mais ſi la nation ſe partage?

A.

Alors, comme je vous le diſais, la nation et ceux qui entrent dans la querelle ſont malades de la rage. Ses horribles ſymptômes durent douze ans juſqu'à ce que les enragés épuiſés, n'en pouvant plus, ſoient forcés de s'accorder. Le haſard, le mélange de bons et de mauvais ſuccès, les intrigues, la laſſitude, ont éteint cet incendie, que d'autres haſards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalouſie, l'eſpérance avaient allumé. La guerre eſt comme le mont Véſuve; ſes éruptions engloutiſſent des villes, et ſes embraſemens s'arrêtent. Il y a des temps où les bêtes féroces, deſcendues des montagnes, dévorent une

partie de vos travaux, enſuite elles ſe retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeſte condition que celle des hommes !

A.

Celle des perdrix eſt pire ; les renards, les oiſeaux de proie les dévorent, les chaſſeurs les tuent, les cuiſiniers les rôtiſſent, et cependant il y en a toujours. La nature conſerve les eſpèces, et ſe ſoucie très-peu des individus.

B.

Vous êtes dur, et la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis dur, c'eſt la deſtinée. Vos moraliſtes font très-bien de crier toujours : » Miſérables mortels, ſoyez juſtes » et bienfeſans ; cultivez la terre, et ne l'enſan- » glantez pas. Princes, n'allez pas dévaſter » l'héritage d'autrui, de peur qu'on ne vous » tue dans le vôtre ; reſtez chez vous, pauvres » gentillâtres, rétabliſſez votre maſure ; tirez » de vos fonds le double de ce que vous en » tiriez ; entourez vos champs de haies vives ; » plantez des mûriers ; que vos ſœurs vous » faſſent des bas de ſoie ; améliorez vos vignes ;

» et

» et ſi des peuples voiſins veulent venir boire
» votre vin malgré vous, défendez-vous avec
» courage; mais n'allez pas vendre votre ſang
» à des princes qui ne vous connaiſſent pas,
» qui ne jetteront jamais ſur vous un coup
» d'œil, et qui vous traitent comme des chiens
» de chaſſe qu'on mène contre le ſanglier, et
» qu'on laiſſe enſuite mourir dans un chenil.»

Ces diſcours feront peut-être impreſſion ſur trois ou quatre têtes bien organiſées, tandis que cent mille autres ne les entendront ſeulement pas, et brigueront l'honneur d'être lieutenans de houſſards.

Pour les autres moraliſtes à gages, que l'on nomme *prédicateurs*, ils n'ont jamais ſeulement oſé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits ſenſuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématiſent l'amour, et au ſortir de la chaire où ils ont crié, geſticulé et ſué, ils ſe font eſſuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des myſtères dont ils n'ont pas la plus légère idée; mais ils ſe gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifeſtes; tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées; tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévaſtation, la deſtruction. Au contraire,

ces bons prêtres béniſſent en cérémonie les étendards du meurtre ; et leurs confrères chantent pour de l'argent des chanſons juives, quand la terre a été inondée de ſang.

B.

Je ne me ſouviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe et argumentant *Bourdaloue*, le premier qui ait mis les apparences de la raiſon dans ſes ſermons ; je ne me ſouviens point, dis-je, d'avoir lu une ſeule page contre la guerre.

L'élégant et doux *Maſſillon*, en béniſſant les drapeaux du régiment de *Catinat*, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. » Ce déſir, dit-il, de voir » vos ſervices récompenſés, s'il eſt modéré, » s'il ne vous porte pas à vous frayer des » routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, » n'a rien dont la morale chrétienne puiſſe » être bleſſée. » Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de *Catinat*. » O mon DIEU, faites-le précéder » toujours de la victoire et de la mort ; » répandez ſur ſes ennemis les eſprits de ter- » reur et de vertige. » J'ignore ſi la victoire peut précéder un régiment, et ſi DIEU répand des eſprits de vertige ; mais je ſais que les prédicateurs autrichiens en diſaient autant aux

cuiraſſiers de l'empereur, et que l'ange exterminateur ne ſavait auquel entendre.

A.

Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs pſaumes ſont remplis. Il n'eſt queſtion que de mettre l'épée divine ſur ſa cuiſſe, d'éventrer les femmes, d'écraſer les enfans à la mamelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ſes campagnes, il devint l'ange exterminé; et les juifs, pour prix de leurs pſaumes, furent toujours vaincus et eſclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un *Aaron* qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'arabes, juſqu'au prédicant *Jurieu*, prophète d'Amſterdam. Les négocians de cette ville, auſſi ſenſés que ce pauvre garçon était fou, le laiſſaient dire, et vendaient leur girofle et leur cannelle.

C.

Eh bien, n'allons point à la guerre, ne nous feſons point tuer au haſard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appelés *conquérans*.

DOUZIEME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

Et du droit de la perfidie, qu'en dirons-nous ?

A.

Comment, par S^t *Georges !* je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchiſme avez-vous lu ce devoir du chrétien ?

B.

Je le trouve par-tout. La première choſe que fait *Moïſe* avec ſon ſaint peuple, n'eſt-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens, pour s'en aller, dit-il, ſacrifier dans le déſert ? Cette perfidie n'eſt, à la vérité, accompagnée que d'un larcin ; celles qui ſont jointes au meurtre ſont bien plus admirables. Les perfidies d'*Aod*, de *Judith*, ſont très-renommées. Celles du patriarche *Jacob*, envers ſon beau-père et ſon frère, ne ſont que des tours de maître *Gonin*, puiſqu'il n'aſſaſſina ni ſon frère ni ſon beau-père. Mais vive la perfidie de *David* qui, s'étant aſſocié quatre cents coquins perdus de dettes et de

débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé *Akis*, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages, qui étaient ſous la ſauve-garde de ce roitelet; et lui feſait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes et les petits garçons appartenans au roitelet *Saül !* Vive ſurtout ſa perfidie envers le bon homme *Uriah !* Vive celle du ſage *Salomon*, inſpiré de DIEU, qui fit maſſacrer ſon frère *Adonias*, après avoir juré de lui conſerver la vie !

Nous avons encore des perfidies très-renommées de *Clovis*, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup ſervir à perfectionner la morale. J'eſtime ſurtout ſa conduite envers les aſſaſſins d'un *Renomer*, roi du Mans (ſuppoſé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans). Il fit marché avec de braves aſſaſſins pour tuer ce roi par derrière, et les paya en fauſſe monnaie : mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit aſſaſſiner pour rattraper ſa monnaie de billon.

Preſque toutes nos hiſtoires ſont remplies de pareilles perfidies commiſes par des princes, qui tous ont bâti des égliſes et fondé des monaſtères.

Or l'exemple de ces braves gens doit certainement ſervir de leçon au genre-humain ;

car où en chercherait-il, ſi ce n'eſt dans les oints du Seigneur?

A.

Il m'importe fort peu que *Clovis* et ſes pareils aient été oints; mais je vous avoue que je ſouhaiterais, pour l'édification du genre-humain, qu'on jetât dans le feu toute l'hiſtoire civile et eccléſiaſtique. Je n'y vois guère que les annales des crimes; et ſoit que ces monſtres aient été oints ou ne l'aient pas été, il ne réſulte de leur hiſtoire que l'exemple de la ſcélérateſſe.

Je me ſouviens d'avoir lu autrefois l'hiſtoire du grand ſchiſme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et, puiſque la papauté a ſubſiſté au milieu d'un débordement ſi long et ſi vaſte de tous les crimes, puiſque les archives de ces horreurs n'ont corrigé perſonne, je conclus que l'hiſtoire n'eſt bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux; on y eſt maître du moins de feindre des exemples de vertu : mais *Homère* n'a jamais imaginé une ſeule action vertueuſe et honnête dans tout ſon roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le roman de

Télémaque, s'il n'était pas tout en digreſſions et en déclamations. Mais, puiſque vous m'y faites ſonger, voici un morceau du Télémaque, concernant la perfidie, ſur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digreſſions de ce roman, au livre XX, *Adraſte*, roi des Dauniens, ravit la femme d'un nommé *Dioſcore*. Ce *Dioſcore* ſe réfugie chez les princes grecs, et, n'écoutant que ſa vengeance, il leur offre de tuer le raviſſeur leur ennemi. *Télémaque*, inſpiré par *Minerve*, leur perſuade de ne point écouter *Dioſcore*, et de le renvoyer pieds et poings liés au roi *Adraſte*. Comment trouvez-vous cette déciſion du vertueux *Télémaque*?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment *Minerve*, c'était *Tiſiphone* qui l'inſpirait. Comment! renvoyer ce pauvre homme, afin qu'on le faſſe mourir dans les tourmens, et qu'*Adraſte* reſſemble en tout à *David*, qui jouiſſait de la femme en feſant mourir le mari! L'onctueux auteur du Télémaque n'y penſait pas. Ce n'eſt point là l'action d'un cœur généreux, c'eſt celle d'un méchant et d'un traître. Je n'aurais point accepté la propoſition de *Dioſcore*, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à ſon ennemi. *Dioſcore* était fort vindicatif, à ce que je vois, mais *Télémaque* était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités, l'admettez-vous ?

C.

Elle eſt fort commune, je l'avoue. Je ſerais bien embarraſſé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois; de *Louis XI le très-chrétien*, ou de *Ferdinand le catholique ;* &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'eſt pas permis de friponner pour le bien de l'Etat ?

A.

Il me ſemble qu'il y a des friponneries ſi adroites, que tout le monde les pardonne. Il y en a de ſi groſſières, qu'elles ſont univerſellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé perſonne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adreſſez-vous aux Italiens du quinzième et du ſeizième ſiècle.

Le vrai politique eſt celui qui joue bien et qui gagne à la longue. Le mauvais politique eſt celui qui ne fait que filer la carte, et qui tôt ou tard eſt reconnu.

B.

Fort bien; et s'il n'eſt pas découvert, ou s'il ne l'eſt qu'après avoir gagné tout notre argent,

et lorſqu'il s'eſt rendu aſſez puiſſant pour qu'on ne puiſſe le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur eſt rare, et que l'hiſtoire nous fournit plus d'illuſtres filous punis que d'illuſtres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation faſſe empoiſonner un ennemi public ſelon cette maxime, *ſalus reipublicæ, ſuprema lex eſto ?*

A.

Parbleu, allez demander cela à des caſuiſtes. Si quelqu'un feſait cette propoſition dans la chambre des communes, j'opinerais (Dieu me pardonne !) pour l'empoiſonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien ſavoir pourquoi ce qui eſt un forfait abominable dans un particulier ſerait innocent dans trois cents ſénateurs, et même dans trois cents mille? Eſt-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu?

C.

Je ſuis content de votre réponſe. Vous êtes un brave homme.

TREIZIEME ENTRETIEN.

Des lois fondamentales.

B.

J'ENTENDS toujours parler des lois fondamentales ; mais y en a-t-il ?

A.

Oui, il y a celle d'être juſte ; et jamais fondement ne fut plus ſouvent ébranlé.

C.

Je liſais, il n'y a pas long-temps, un de ces mauvais livres très-rares, que les curieux recherchent, comme les naturaliſtes amaſſent des végétaux pétrifiés, s'imaginant par là qu'ils découvriront le ſecret de la nature. Ce livre eſt d'un avocat de Paris, nommé *Louis d'Orléans*, qui plaidait beaucoup contre *Henri IV* par-devant la ligue, et qui heureuſement perdit ſa cauſe. Voici comme ce juriſconſulte s'exprime ſur les lois fondamentales du royaume de France : ,, La loi fondamentale ,, des Hébreux était que les lépreux ne pou- ,, vaient régner. *Henri IV* eſt hérétique, donc ,, il eſt lépreux, donc il ne peut être roi de ,, France par la loi fondamentale de l'Egliſe.

» La loi veut qu'un roi de France ſoit chré-
» tien comme mâle. Qui ne tient la foi
» catholique, apoſtolique et romaine, n'eſt
» point chrétien, et ne croit point en DIEU.
» Il ne peut pas plus être roi de France que
» le plus grand faquin du monde, &c. »

Il eſt très-vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en DIEU ; mais cela n'eſt pas abſolument ſi vrai dans le reſte de la terre ; il y faut mettre quelque petite reſtriction : et il me ſemble qu'à tout prendre, maître *Louis d'Orléans*, avocat au parlement de Paris, ne raiſonnait pas tout-à-fait auſſi bien que *Cicéron* et *Démoſthènes*.

B.

Mon plaiſir ſerait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du Saint-Empire romain, s'il prenait un jour fantaiſie aux électeurs de choiſir un céſar proteſtant dans la ſuperbe ville de Francfort ſur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui eſt arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à ſept, parce qu'il y a ſept cieux, et que le chandelier d'un temple juif avait ſept branches.

N'eſt-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine du roi eſt inaliénable ? et cependant n'eſt-il pas preſque tout aliéné ?

Vous m'avouerez que tous ces fondemens-là ſont bâtis ſur du ſable mouvant. Les lois qu'on appelle *lois fondamentales* ne ſont, comme toutes les autres, que des lois de convention, d'anciens uſages, d'anciens préjugés qui changent ſelon les temps. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les lois fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France et d'Eſpagne demeuraſſent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous et moi du produit de leurs terres; mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes et d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas? Quand *François I* manqua de parole à *Charles-Quint*, ſon vainqueur; quand il viola fort à propos le ſerment de lui rendre la Bourgogne, il ſe fit repréſenter par ſes gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables; mais ſi *Charles-Quint* était venu lui faire des repréſentations contraires, à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très-aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamentale était d'être libre ſous la maiſon d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime et eſſentielle à la couronne de France. Les Suiſſes ont tenu eſſentiellement à l'Empire,

et tiennent aujourd'hui eſſentiellement à la liberté.

C'eſt cette liberté qui eſt la loi fondamentale de toutes les nations : c'eſt la ſeule loi contre laquelle rien ne peut preſcrire, parce que c'eſt celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape : Notre loi fondamentale ſut d'abord d'avoir un roi qui régnait ſur une lieue de pays ; enſuite elle fut d'élire deux conſuls, puis deux tribuns ; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur ; puis d'être mangés par des gens venus du Nord ; puis d'être dans l'anarchie ; puis de mourir de faim ſous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui eſt d'être libres ; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, et ſortez du capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien eſpérer que la choſe arrivera quelque jour. Ce ſera un beau ſpectacle pour nos petits-enfans.

A.

Plût à Dieu que les grands-pères en euſſent la joie ! c'eſt de toutes les révolutions la plus aiſée à faire : et cependant perſonne n'y penſe.

B.

C'eſt que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes eſt d'être ſots et poltrons. Les rats romains n'en ſavent pas encore aſſez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettons-nous point encore quelque loi fondamentale?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne ſoit point vexé par un tyran ſubalterne; qu'on ne puiſſe empriſonner un citoyen ſans lui faire incontinent ſon procès devant ſes juges naturels qui décident entre lui et ſon perſécuteur; qu'on ne prenne à perſonne ſon pré et ſa vigne ſous prétexte du bien public, ſans le dédommager amplement; que les prêtres enſeignent la morale et ne la corrompent point; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer ſur eux en s'engraiſſant de leur ſubſtance; que la loi règne, et non le caprice.

C.

Le genre-humain eſt prêt à ſigner tout cela.

QUATORZIEME ENTRETIEN.

Que tout Etat doit être indépendant.

B.

APRÈS avoir parlé du droit de tuer et d'empoiſonner en temps de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en temps de paix.

Premièrement, comment les Etats, ſoit républicains, ſoit monarchiques, ſe gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, ſans dépendre en rien d'aucune puiſſance étrangère, à moins que ces Etats ne ſoient compoſés d'imbécilles et de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vaſſale d'un légat *à latere*, d'un légat du côté. Vous vous ſouvenez d'un certain drôle nommé *Pandolphe*, qui fit mettre votre roi *Jean* à genoux devant lui, et qui en reçut foi et hommage-lige, au nom de l'évêque de Rome, *Innocent III*, vice-dieu, ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, le 15 mai, veille de l'Aſcenſion 1213 ?

A.

Oui, oui, nous nous en ſouvenons, pour traiter ce ſerviteur inſolent comme il le mérite.

B.

Eh, mon Dieu, M. *C*, ne feſons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de ſon humble et ſainte puiſſance. Le vice-dieu *Stephanus* ôta le royaume de France à *Chilpericus* pour le donner à ſon principal domeſtique *Pipinius*, comme le dit *Eginhard* lui-même, ſi les écrits de cet *Eginhard* n'ont pas été falſifiés par les moines, comme tant d'autres écrits, et comme je le ſoupçonne.

Le vice-dieu *Sylveſtre* donna la Hongrie au duc *Etienne*, en l'an 1001, pour faire plaiſir à ſa femme *Gizèle* qui avait beaucoup de viſions.

Le vice-dieu *Innocent IV*, en 1247, donna le royaume de Norvège à un bâtard nommé *Haquin*, que ledit pape de plein droit fit légitime moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'exiſtant pas alors en Norvège, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux ſiècles entiers, les rois de Caſtille, d'Aragon et de Portugal ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut

de

de deux livres d'or au vice-dieu? On ſait combien d'empereurs ont été dépoſés, ou forcés de demander pardon, ou aſſaſſinés, ou empoiſonnés en vertu d'une bulle : non-ſeulement, vous dis-je, le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU a donné tous les royaumes de la communion romaine, ſans exception, mais il en a retenu le domaine ſuprême, et le domaine utile; il n'en eſt aucun ſur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute eſpèce.

Il eſt encore aujourd'hui ſuzerain du royaume de Naples; on lui en fait un hommage-lige depuis ſept cents ans. Le roi de Naples, ce deſcendant de tant de ſouverains, lui paye encore un tribut. Le roi de Naples eſt aujourd'hui en Europe le ſeul roi vaſſal; et de qui? juſte ciel!

A.

Je lui conſeille de ne l'être pas long-temps.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique ſuperſtition qui ſubſiſtent encore. Par quelle étrange fatalité preſque tous les princes coururent-ils ainſi pendant tant de ſiècles au-devant du joug qu'on leur préſentait?

B.

La raiſon en eſt fort naturelle. Les rois et les barons ne ſavaient ni lire ni écrire, et la

cour romaine le ſavait : cela ſeul lui donna cette prodigieuſe ſupériorité dont elle retient encore de beaux reſtes.

B.

Et comment des princes et des barons qui étaient libres ont-ils pu ſe ſoumettre ſi lâchement à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'eſt. Les brutaux ſavaient ſe battre, et les jongleurs ſavaient gouverner : mais, lorſqu'enfin les barons ont appris à lire et à écrire, lorſque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magiſtrats et chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la pouſſière; au lieu d'hommage, la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au ſerviteur des ſerviteurs; l'autre moitié, qui lui baiſe encore les pieds, lui lie les mains : du moins c'eſt ainſi que je l'ai lu dans une hiſtoire qui, quoique contemporaine, eſt vraie et philoſophique. Je ſuis sûr que, ſi demain le roi de Naples et de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il poſsède, d'être homme-lige du pape, d'être le ſerviteur du ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, et de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en eſt en droit; car ce n'eſt pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers normands, pour colorer leurs uſurpations et pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, ſe firent oblats de la ſainte Egliſe, le roi des deux Siciles, qui deſcend de *Hugues-Capet* en ligne droite, et non de ces normands, n'eſt nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, et le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Ruſſie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achètera plus la permiſſion d'épouſer ſa couſine ou ſa nièce; je vous réponds que les tribunaux de France appelés *parlemens* enregiſtreront cet édit ſans remontrances.

On ne connaît pas ſes forces. Qui aurait propoſé, il y a cinquante ans, de chaſſer les jéſuites de tant d'Etats catholiques aurait paſſé pour le plus viſionnaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome, et l'autre au Paraguay: il couvrait de ſes bras mille provinces, et portait ſa tête dans le ciel. J'ai paſſé, et il n'était plus.

Il n'y a qu'à ſouffler ſur tous les autres

moines, ils diſparaîtront de la ſurface de la terre.

A.

Ce n'eſt pas notre intérêt que la France ait moins de moinés et plus d'hommes ; mais j'ai tant d'averſion pour le froc, que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des proceſſions. En un mot, en qualité de citoyen, je n'aime point à voir des citoyens qui ceſſent de l'être, des ſujets qui ſe font ſujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie ; je veux que chaque Etat ſoit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été long-temps aveugles, enſuite borgnes, et qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en doit-on l'obligation? à cinq ou ſix oculiſtes qui ont paru en divers temps.

B.

Oui ; mais le mal eſt qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empreſſés à les guérir.

A.

Eh bien ; ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIEME ENTRETIEN.

De la meilleure légiſlation.

C.

DE tous les Etats, quel eſt celui qui vous paraît avoir les meilleures lois, la juriſprudence la plus conforme au bien général et au bien des particuliers ?

A.

C'eſt mon pays, ſans contredit. La preuve en eſt que, dans tous nos démêlés, nous vantons toujours *notre heureuſe conſtitution*, et que dans preſque tous les autres royaumes on en ſouhaite une autre. Notre juriſprudence criminelle eſt équitable et n'eſt point barbare : nous avons aboli la torture contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible et de ſauver un coupable robuſte, a fini avec notre infame chancelier *Jeffreys*, qui employait avec joie cet uſage infernal ſous le roi *Jacques II.*

Chaque accuſé eſt jugé par ſes pairs ; il n'eſt réputé coupable que quand ils ſont d'accord ſur le fait ; c'eſt la loi ſeule qui le condamne

ſur le crime avéré et non ſur la ſentence arbitraire des juges. La peine capitale eſt la ſimple mort, et non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Etendre un homme ſur une croix de S^t^ André, lui caſſer les bras et les cuiſſes, et le mettre en cet état ſur une roue de carroſſe, nous paraît une barbarie qui offenſe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahiſon on arrache encore le cœur du coupable après ſa mort, c'eſt un ancien uſage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraie le ſpectateur ſans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point les tourmens à la mort ; on ne refuſe point comme ailleurs un conſeil à l'accuſé ; on ne met point un témoin qui a porté trop légèrement ſon témoignage dans la néceſſité de mentir, en le puniſſant s'il ſe rétracte ; on ne fait point dépoſer les témoins en ſecret, ce ſerait en faire des délateurs ; la procédure eſt publique. Les procès ſecrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même ſupplice dont on punit les parricides. Cette cruauté, auſſi ſotte qu'abominable, eſt indigne de nous.

Dans le civil, c'eſt encore la ſeule loi qui juge ; il n'eſt pas permis de l'interpréter ; ce

ſerait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur et à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui ſe préſente, alors on ſe pourvoit *à la cour d'équité* par devant le chancelier et ſes aſſeſſeurs ; et s'il s'agit d'une choſe importante, on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'eſt-à-dire dans les états de la nation aſſemblés.

Les plaideurs ne ſollicitent jamais leurs juges ; ce ſerait leur dire, je veux vous ſéduire. Un juge qui recevrait une viſite d'un plaideur, ſerait déshonoré ; ils ne recherchent point cet honneur ridicule qui flatte la vanité d'un bourgeois. Auſſi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous une place de magiſtrat comme une métairie ; ſi des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils reſſemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs, et qui ne le diſent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres et les fruits de la terre ; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conſeiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, et de préſident qu'on nomme *à mortier* ; preſque toutes les places et les dignités ſe vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France eſt tiré ſouvent du corps des conſeillers d'Etat ;

mais pour être conſeiller d'Etat, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'eſt point le prix des ſervices, c'eſt le prix de la ſomme que les parens d'un jeune homme ont dépoſée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous ſommes heureux d'avoir des lois qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire ſinon les grâces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reſte.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge ; le miniſtre eſt incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, et il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par ſa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie eſt dans notre île auſſi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle légiſlation ?

Nous avons, il eſt vrai, toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la diviſent ; ces deux partis veillent l'un ſur l'autre, et ſe diſputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles ; mais nous béniſſons

toujours

toujours cette heureuſe conſtitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement eſt un bel ouvrage ; mais il eſt fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups, mais nous ne le caſſons point.

B.

Conſervez ce précieux monument que l'intelligence et le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laiſſiez détruire. L'homme eſt né libre : le meilleur gouvernement eſt celui qui conſerve le plus qu'il eſt poſſible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais, croyez-moi, arrangez-vous avec vos colonies, et que la mère et les filles ne ſe battent pas.

SEIZIEME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

ON dit que le monde n'eſt gouverné que par des abus : cela eſt-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus et moitié uſages tolérables chez les nations policées ; moitié malheur et moitié fortune, de même que ſur la mer on trouve un partage aſſez égal de tempêtes et de beau temps pendant l'année. C'eſt ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de *Jupiter* et la ſecte des manichéens.

A.

Pardieu ſi *Jupiter* a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, et celui du bien fut à peine un quartaut. Il y a tant d'abus dans ce monde, que, dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appelait comme d'abus, ſix fois par ſemaine pendant toute l'année, au banc du roi qu'ils nomment *parlement*.

B.

Oui; mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la conſtitution de ce monde ?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux ſe tuent avec acharnement les uns les autres pour ſe nourrir, que les hommes ſe tuent beaucoup plus furieuſement encore, ſans avoir ſeulement l'idée de manger?

C.

Ah! pardonnez-moi; nous nous feſions autrefois la guerre pour nous manger; mais à la longue toutes les bonnes inſtitutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons, l'un portant l'autre, qu'environ vingt-deux ans à vivre; que de ces vingt-deux ans, ſi vous retranchez le temps perdu du ſommeil et le temps que nous perdons dans la veille, il reſte à peine quinze ans clair et net; que, ſur ces quinze ans, il ne faut pas compter l'enfance qui n'eſt qu'un paſſage du néant à l'exiſtence; et que, ſi vous retranchez encore les tourmens du corps et les chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne reſte pas trois ans franc et quitte pour les plus heureux, et pas ſix mois pour les autres. N'eſt-ce pas là un abus intolérable? (*)

(*) Voyez *l'Homme aux quarante écus*, tome II des Romans.

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature ſoit autrement faite qu'elle ne l'eſt ?

B.

Je le déſirerais du moins.

A.

C'eſt un ſecret sûr pour abréger votre vie.

C.

Laiſſons là les pas de clerc qu'a faits la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr ſouvent et pour donner la mort à leur mère, la ſource de la vie empoiſonnée par un venin qui s'eſt gliſſé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la petite vérole qui décime le genre-humain, la peſte toujours ſubſiſtante en Afrique, les poiſons dont la terre eſt couverte, et qui viennent d'eux-mêmes ſi aiſément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liſte ſerait longue dans la ſociété perfectionnée; car, ſans compter l'art d'aſſaſſiner régulièrement le genre-humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art

d'arracher les vêtemens et le pain à ceux qui sèment le blé et qui préparent la laine ; l'art d'accumuler tous les tréſors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou ſix cents perſonnes ; l'art de faire tuer publiquement en cérémonie, avec une demi-feuille de papier, ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'*Ancre*, un maréchal de *Marillac*, un duc de *Sommerſet*, une *Marie Stuart ;* l'uſage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ſes aſſociés, quand il ne peut avoir eu d'aſſociés ; les bûchers allumés, les poignards aiguiſés, les échafauds dreſſés pour des argumens en *baralipton ;* la moitié d'une nation occupée ſans ceſſe à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus long-temps qu'*Eſdras*, ſi je voulais faire écrire nos abus ſous ma dictée.

A.

Tout cela eſt vrai ; mais convenez que la plupart de ces abus horribles ſont abolis en Angleterre, et commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue ; mais pourquoi les hommes ſont-ils un peu meilleurs et un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du temps d'*Alexandre VI*, de la Saint-Barthelemi et de *Cromwell* ?

C.

C'eſt qu'on commence à penſer, à s'éclairer et à bien écrire.

A.

J'en conviens ; la ſuperſtition excita les orages, et la philoſophie les apaiſe.

DIX-SEPTIEME ENTRETIEN.

Sur des choſes curieuſes.

B.

A PROPOS, M. *A*, et croyez-vous le monde bien ancien?

A.

M. *B*, ma ſantaiſie eſt qu'il eſt éternel.

B.

Cela peut ſe ſoutenir par voie d'hypothèſe. Tous les anciens philoſophes ont cru la matière éternelle : or de la matière brute à la matière organiſée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèſes ſont fort amuſantes ; elles ſont ſans conſéquence. Ce ſont des ſonges que la Bible fait évanouir : car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, et nous penſons tous trois dans le fond, en l'an de grâce 1760, que, depuis la création du monde qui fut faite de rien juſqu'au déluge univerſel fait avec de l'eau créée exprès, il ſe paſſa 1656 ans ſelon la Vulgate, 2309 ans ſelon le texte ſamaritain, et 2262 ans ſelon la traduction miraculeuſe que nous appelons des Septante. Mais j'ai toujours été étonné qu'*Adam* et *Eve* notre père et notre mère, *Abel*, *Caïn*, *Seth*, n'aient été connus de perſonne au monde que de la petite horde juive, qui tint le cas ſecret juſqu'à ce que les juifs d'Alexandrie s'aviſaſſent, ſous le premier et le ſecond *Ptolomée*, de traduire fort mal en grec leurs rapſodies abſolument inconnues juſque là au reſte de la terre.

Il eſt plaiſant que nos titres de famille ne ſoient demeurés en dépôt que dans une ſeule branche de notre maiſon, et encore chez la plus mépriſée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Perſans, les Egyptiens, les Grecs et les Romains n'avaient jamais entendu parler d'*Adam* ni d'*Eve*.

B.

Il y a bien pis : c'eſt que *Sanchoniathon*, qui vivait inconteſtablement avant le temps où l'on place *Moïſe*, et qui a fait une Genèſe à ſa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle

ni de cet *Adam* ni de cette *Eve*. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, M. *B*, que *Sanchoniathon* vivait avant l'époque de *Moïſe*?

B.

C'eſt que, s'il avait été du temps de *Moïſe*, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui floriſſait très-long-temps avant que la horde juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère-langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis long-temps; les livres juifs l'avouent en pluſieurs endroits. Il eſt dit expreſſément que *Caleb* s'empara de la ville des lettres (*t*), nommée *Cariath-Sepher*, c'eſt-à-dire, *ville des livres*, appelée depuis *Dahir*. Certainement *Sanchoniathon* aurait parlé de *Moïſe* s'il avait été ſon contemporain ou ſon puîné. Il n'eſt pas naturel qu'il eût omis dans ſon hiſtoire les mirifiques aventures de *Moſé* ou *Moïſe*, comme les dix plaies d'Egypte et les eaux de la mer ſuſpendues à droite et à gauche, pour laiſſer paſſer trois millions de voleurs fugitifs à pied ſec, leſquelles eaux retombèrent enſuite ſur quelques autres millions d'hommes qui pourſuivaient les voleurs. Ce ne ſont pas là de ces

(*t*) Juges, chap. I, v. 11.

petits faits obſcurs et journaliers qu'un grave hiſtorien paſſe ſous ſilence. *Sanchoniathon* ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua :* donc il n'en ſavait rien; donc il était antérieur à *Moïſe*, ainſi que *Job* qui n'en parle pas. *Eusèbe*, ſon abréviateur, qui entaſſe tant de fables, n'eût pas manqué de ſe prévaloir d'un ſi éclatant témoignage.

A.

Cette raiſon eſt ſans réplique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs ni parlé comme les Juifs ; aucune n'eut une coſmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs ſont ſi nouveaux, qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour ſignifier DIEU. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonaï* des Sidoniens, le nom de *Jehovah* ou *Iao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs ſuperſtitions nouvelles, leur uſure conſacrée ſont les ſeules choſes qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces poliſſons chez qui les noms de *géométrie* et d'*Aſtronomie* furent toujours abſolument inconnus, n'apprirent enfin à lire et à écrire que quand ils furent eſclaves à Babylone. On a déjà prouvé que c'eſt là qu'ils connurent les noms des anges et même le nom d'*Iſraël*, comme ce transfuge juif *Flavien Joſephe* l'avoue lui-même.

C.

Quoi ! tous les anciens peuples ont eu une Genèſe antérieure à celle des Juifs et toute différente ?

A.

Cela eſt inconteſtable. Voyez le Shaſta et le Veidam des Indiens, les cinq Kings des Chinois, le Zend des premiers Perſans, le Thaut ou *Mercure triſmégiſte* des Egyptiens ; *Adam* leur eſt auſſi inconnu que le ſont les ancêtres de tant de marquis et de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'*Adam !* cela eſt bien triſte. Tous nos almanachs comptent depuis *Adam*.

A.

Ils compteront comme il leur plaira ; les *Etrennes mignonnes* ne ſont pas mes archives.

B.

Si bien donc que M. *A* eſt pré-adamite ?

A.

Je ſuis pré-ſaturnien, pré-oſirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et ſur quoi fondez-vous votre belle hypothèſe d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne ſais ſi nous avons raiſonné juſqu'ici bien ou mal ; mais je ſais que nous avons raiſonné, et que nous ſommes tous les trois des êtres intelligens : or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* et des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, et et que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part qu'elle ſoit. Cet argument eſt vieux et n'en eſt pas plus mauvais.

Tous les corps vivans ſont compoſés de leviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler ; et quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment, qui n'a aucun rapport à leur organiſation, on eſt accablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opère en

vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaiſſait pas une de ces lois, le chimérique *Platon* qui diſait que la terre était fondée ſur un triangle équilatère, et l'eau ſur un triangle rectangle, le ridicule *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers, a-t-il eu cependant un génie aſſez beau, un inſtinct aſſez heureux pour appeler DIEU l'*éternel géomètre ;* pour ſentir qu'il exiſte une intelligence formatrice ?

B.

Je me ſuis amuſé autrefois à lire *Platon*. Il eſt clair que nous lui devons toute la métaphyſique du chriſtianiſme ; tous les pères grecs furent, ſans contredit, platoniciens : mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez ?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde : *Spinoſa* lui-même l'avoue. Il eſt impoſſible de ſe débattre contre cette vérité qui nous environne et qui nous preſſe de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui diſent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, et que le mouvement ſeul a formé par lui-même

tout ce que nous voyons et tout ce que nous ſommes. Ils vous diſent hardiment : La combinaiſon de cet univers était poſſible puiſqu'elle exiſte ; donc il était poſſible que le mouvement ſeul l'arrangeât. Prenez quatre aſtres ſeulement, Mars, Vénus, Mercure et la Terre ; ne ſongeons d'abord qu'à la place où ils ſont, en feſant abſtraction de tout le reſte ; et voyons combien nous avons de probabilités pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre haſards dans cette combinaiſon ; c'eſt-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces aſtres ſe trouveront où ils ſont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure et notre globe ſeront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne ; il n'y aura que ſept cents vingt haſards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles ſelon leurs diſtances données. Il eſt donc démontré qu'en ſept cents vingt jets le ſeul mouvement a pu mettre ces ſix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enſuite tous les aſtres ſecondaires, toutes leurs combinaiſons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végettent, qui vivent,

qui ſentent, qui penſent, qui agiſſent dans les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des haſards; multipliez ce nombre dans l'éternité, juſqu'au nombre qu'on appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il eſt par le ſeul mouvement; donc il eſt poſſible que dans toute l'éternité le ſeul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exiſte. Voilà le raiſonnement de ces meſſieurs.

A.

Pardon, mon cher ami *C;* cette ſuppoſition me paraît prodigieuſement ridicule pour deux raiſons; la première, c'eſt que dans cet univers il y a des êtres intelligens; et que vous ne ſauriez prouver qu'il ſoit poſſible que le ſeul mouvement produiſe l'entendement. La ſeconde, c'eſt que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier qu'une cauſe intelligente formatrice anime l'univers. Quand on eſt tout ſeul vis-à-vis l'infini, on eſt bien pauvre. (9)

Encore une fois *Spinoſa* lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, et plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abyme où *Spinoſa*

(9) Nous ſommes encore trop peu au fait des choſes de ce monde pour appliquer le calcul des probabilités à cette queſtion, et l'application de ce calcul aurait des difficultés que ceux qui ont voulu la tenter n'ont pas ſoupçonnées.

n'a pas oſé deſcendre ? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eſt toujours au quarré des révolutions des autres planètes comme la racine du cube de ſa diſtance eſt à la racine cube des diſtances des autres au centre commun ? Mes amis, ou les aſtres ſont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les aſtres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. *Spinoſa* n'en diſait point : il eſt plus aiſé de dire des injures que des raiſons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec *Virgile :*

Mens agitat molem et magno ſe corpore miſcet.

Je ne ſuis pas de ces gens qui diſent que les aſtres, les hommes, les animaux, les végétaux, la penſée ſont l'effet d'un coup de dés.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *ſpléen ;* mais en me fâchant je n'en avais pas moins raiſon.

B.

Allons au fait ſans nous fâcher. Comment, en admettant un DIEU, pouvez-vous ſoutenir par hypothèſe que le monde eſt éternel ?

A.

Comme je ſoutiens par voie de thèſe que les rayons du ſoleil ſont auſſi anciens que cet aſtre.

C.

Voilà une plaiſante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des ſinges, et nous, nous ſerions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle ſaute cinquante fois ſa hauteur. Elle ne s'eſt pas donné cet avantage.

B.

Quoi ! les puces exiſtent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien, puiſqu'elles exiſtent aujourd'hui, et qu'elles étaient hier, et qu'il n'y a nulle raiſon pour qu'elles n'aient pas toujours exiſté. Car ſi elles ſont inutiles, elles ne doivent jamais être ; et dès qu'une eſpèce a l'exiſtence, il eſt impoſſible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? ce ne ſerait pas la peine d'être géomètre et architecte pour paſſer une éternité ſans combiner et ſans bâtir. Son eſſence eſt de produire,

puiſqu'il

puiſqu'il a produit ; il exiſte néceſſairement ; donc tout ce qui eſt en lui eſt eſſentiellement néceſſaire. On ne peut dépouiller un être de ſon eſſence, car alors il ceſſerait d'être. DIEU eſt agiſſant ; donc il a toujours agi ; donc le monde eſt une émanation éternelle de lui-même ; donc quiconque admet un DIEU doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière ſont partis néceſſairement de l'aſtre lumineux de toute éternité, et toutes les combinaiſons ſont parties de l'être combinateur de toute éternité. L'homme, le ſerpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon ont toujours exiſté, parce qu'ils étaient poſſibles.

C.

Quoi ! vous croyez que le Demiourgos, la puiſſance formatrice, le grand Etre a fait tout ce qui était à faire ?

A.

Je l'imagine ainſi. Sans cela il n'eût point été l'être néceſſairement formateur ; vous en feriez un ouvrier impuiſſant ou pareſſeux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de ſon ouvrage.

C.

Quoi ! d'autres mondes ſeraient impoſſibles ?

A.

Cela pourrait bien être : autrement il y

aurait une cauſe éternelle, néceſſaire, agiſſante par ſon eſſence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits : or une telle cauſe qui n'a point d'effet me ſemble auſſi abſurde qu'un effet ſans cauſe.

C.

Mais bien des gens pourtant diſent que cette cauſe éternelle a choiſi ce monde entre tous les mondes poſſibles.

A.

Ils ne paraiſſent point poſſibles s'ils n'exiſtent pas. Ces meſſieurs-là auraient auſſi bien fait de dire que DIEU a choiſi entre les mondes impoſſibles. Certainement l'éternel artiſan aurait arrangé ces poſſibles dans l'eſpace. Il y a de la place de reſte. Pourquoi, par exemple, l'intelligence univerſelle, éternelle, néceſſaire, qui préſide à ce monde, aurait-elle rejeté dans ſon idée une terre ſans végétaux empoiſonnés, ſans vérole, ſans ſcorbut, ſans peſte et ſans inquiſition ? Il eſt très-poſſible qu'une telle terre exiſte : elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre eſt poſſible, et qu'il ne nous l'a pas donnée, c'eſt dire aſſurément qu'il n'a eu ni raiſon, ni bonté, ni puiſſance ; or c'eſt ce qu'on ne peut dire : donc s'il n'a pas donné cette

bonne terre, c'eſt apparemment qu'il était impoſſible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'exiſte pas? elle eſt probablement dans un des globes qui roulent autour de ſirius, ou du petit chien, ou de l'œil du taureau.

A.

En ce cas nous ſommes d'accord; l'intelligence ſuprême a fait tout ce qu'il lui était poſſible de faire; et je perſiſte dans mon idée que tout ce qui n'eſt pas ne peut être.

C.

Ainſi l'eſpace ſerait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-deſſus des autres; et nous avons néceſſairement un des plus méchans lots. Cette imagination eſt belle; mais elle n'eſt pas conſolante.

B.

Enfin vous penſez donc que de la puiſſance éternelle formatrice, de l'intelligence univerſelle, en un mot du grand Etre, eſt ſorti néceſſairement de toute éternité tout ce qui exiſte.

A.

Il me paraît qu'il en eſt ainſi.

B.

Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre ?

A.

Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'eſt pouvoir. Il a pu, et il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous ſavez que la liberté d'indifférence eſt un mot vide de ſens.

B.

En conſcience, êtes-vous sûr de votre ſyſtême ?

A.

Moi ! je ne ſuis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent, une puiſſance formatrice, un DIEU. Je tâtonne dans l'obſcurité ſur tout le reſte. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain, après-demain je la nie ; et je puis me tromper tous les jours. Tous les philoſophes de bonne foi que j'ai vus m'ont avoué, quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Etre ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Penſez-vous qu'*Epicure* vît toujours bien clairement ſa déclinaiſon des atomes ? que *Deſcartes* fût perſuadé de ſa matière ſtriée ? croyez-moi, *Leibnitz* riait de ſes monades et

de ſon harmonie préétablie. *Telliamed* riait de ſes montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques eſt aſſez ſavant et aſſez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous ſavez, rient comme des fous quand ils ſe rencontrent. Il n'y a que le jéſuite irlandais *Néedham* qui ne rie point de ſes anguilles.

B.

Il eſt vrai qu'en fait de ſyſtêmes il faut toujours ſe réſerver le droit de rire le lendemain de ſes idées de la veille.

C.

Je ſuis très-aiſe d'avoir trouvé un vieux philoſophe anglais qui rit après s'être fâché, et qui croit ſérieuſement en DIEU : cela eſt très-édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en DIEU, et je crois beaucoup plus que les univerſités d'Oxford et de Cambridge, et que tous les prêtres de mon pays ; car tous ces gens-là ſont aſſez ſerrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ ſix mille ans ; et moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître ſans domeſtiques, de roi ſans ſujets, de père ſans enfans, ni de cauſe ſans effet.

C.

D'accord, nous en ſommes convenus ; mais, là, mettez la main ſur la conſcience ; croyez-vous un DIEU rémunérateur et puniſſeur, qui diſtribue des prix et des peines à des créatures qui ſont émanées de lui, et qui néceſſairement ſont dans ſes mains comme l'argille ſous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas *Jupiter* fort ridicule d'avoir jeté d'un coup de pied *Vulcain* du ciel en terre, parce que *Vulcain* était boiteux des deux jambes ? Je ne ſais rien de ſi injuſte : or l'éternelle et ſuprême intelligence doit être juſte ; l'éternel amour doit chérir ſes enfans, leur épargner les coups de pied, et ne les pas chaſſer de la maiſon pour les avoir fait naître lui-même néceſſairement avec de vilaines jambes.

A.

Je ſais tout ce qu'on a dit ſur cette matière abſtruſe, et je ne m'en ſoucie guère. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même croient en DIEU ; et je m'imagine que j'en ſerai moins volé et moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de DIEU a retenue, et cela me ſuffit. Quoi donc, à votre avis, vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidelles en étant athées? En un mot, toutes les nations policées ont admis des dieux récompenſeurs et puniſſeurs, et je *ſuis citoyen* du monde.

B.

C'eſt fort bien fait; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle?

A.

Je n'en ſais rien par moi-même; mais, encore une fois, il ne faut point ébranler une opinion ſi utile au genre-humain. Je vous abandonne tout le reſte. Je vous abandonnerai même mon monde éternel ſi vous le voulez abſolument; quoique je tienne bien fort à ce ſyſtême. Que nous importe après tout que ce monde ſoit éternel, ou qu'il ſoit d'avant-hier? Vivons-y doucement, adorons DIEU, ſoyons juſtes et bienfeſans; voilà l'eſſentiel; voilà la concluſion de toute diſpute. Que les barbares intolérans ſoient l'exécration du genre-humain, et que chacun penſe comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir et bénir le grand Etre.

XXV.

LES ADORATEURS,

OU

LES LOUANGES DE DIEU.

LE PREMIER ADORATEUR.

MES compagnons, mes frères, hommes, qui poſſédez l'intelligence, cette émanation de DIEU même, adorez avec moi ce DIEU qui vous l'a donnée, ce *Li*, ce *Chang-ti*, ce *Tien*, que les Sères, les antiques habitans du Cathay adorent depuis cinq mille ans ſelon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, et qui ne ſont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans inſenſés qui meſurent le reſte de la terre et les temps antiques par la petite meſure de leur province ſortie à peine de la barbarie.

Adorons cet Etre des êtres que les peuples du Gange, policés avant les Sères, reconnaiſſaient dans des temps encore plus reculés, ſous le nom de *Birmah*, père de *Brama* et de

toutes

toutes choſes, et qui fut invoqué ſans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé ſi ſouvent la face de notre globe.

Adorons ce grand Etre nommé *Oromaſe* chez les anciens Perſes. Adorons ce Demiourgos que *Platon* célébra chez les Grecs, ce DIEU *très-bon et très-grand*, *optimum*, *maximum*, qui n'était point appelé d'un autre nom chez les Romains, lorſque dans le ſénat ils dictaient des lois aux trois quarts de la terre alors connue.

C'eſt lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immenſité de l'eſpace. Il dit, et tout exiſta; mais il le dit avant les temps; il eſt l'Etre néceſſaire, donc il fut toujours. Il eſt l'Etre agiſſant, donc il a toujours agi: ſans quoi il n'aurait été dans une éternité paſſée que l'être inutile. Il n'a pas fait l'univers depuis peu de jours: car alors il ne ſerait que l'être capricieux.

Ce n'eſt ni depuis ſix mille ans, ni depuis cent mille, que ſes créatures lui durent leurs hommages; c'eſt de toute éternité. Quel reſſerrement d'eſprit, quelle abſurde groſſièreté de dire le chaos était éternel, et l'ordre n'eſt que d'hier! Non, l'ordre fut toujours, parce que l'Etre néceſſaire, auteur de l'ordre, fut toujours.

C'eſt ainſi que penſait le grand S^t *Thomas* dans la Somme de la foi catholique (*lib. ſecund. cap.* 3.): „ DIEU a eu la volonté pendant

„ toute l'éternité, ou de produire l'univers
„ ou de ne le pas produire : or il eſt manifeſte
„ qu'il a eu la volonté de le produire; donc
„ il l'a produit de toute éternité, l'effet ſui-
„ vant toujours la puiſſance d'un agent qui
„ agit par volonté. „

A ces paroles ſenſées, qu'on eſt bien étonné de trouver dans S^t *Thomas*, j'ajoute qu'un effet d'une cauſe éternelle et néceſſaire doit être éternel et néceſſaire comme elle.

DIEU n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu ſans ceſſe un mouvement de déclinaiſon, ainſi que l'a chanté *Lucrèce*, grand peintre, à la vérité, des choſes communes qu'il eſt aiſé de peindre, mais phyſicien de la plus complète ignorance.

Cet Etre ſuprême n'a pas pris des cubes, des petits *dés* pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique *Deſcartes* dans ſon roman appelé *Philoſophie*.

Mais il a voulu que les parties de la matière s'attiraſſent réciproquement en raiſon directe de leurs maſſes, et en raiſon inverſe du quarré de leurs diſtances; il a ordonné que le centre de notre petit monde fût dans le ſoleil, et que toutes nos planètes tournaſſent autour de lui, de façon que les cubes de leurs diſtances

ſeraient toujours comme les quarrés de leurs révolutions. Jupiter et Saturne obſervent ces lois en parcourant leurs orbites ; et les ſatellites de Saturne et de Jupiter obéiſſent à ces lois avec la même exactitude. Ces divins théorèmes, réduits en pratique à la naiſſance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours ; mais ils ſont aujourd'hui auſſi connus que les premières propoſitions d'*Euclide*.

On ſait que tout eſt uniforme dans l'étendue des cieux ; mille milliars de ſoleils, qui la rempliſſent, ne ſont qu'une faible expreſſion de l'immenſité de l'exiſtence. Tous jettent de leur ſein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre ſoleil ; et des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte juſqu'à deux mille dans une ſeule partie de la conſtellation d'Orion. Cette longue et large bande de points blancs qu'on remarque dans l'eſpace, et que la fabuleuſe Gréce nommait *la voie lactée*, en imaginant qu'un enfant nommé *Jupiter*, Dieu de l'univers, avait laiſſé répandre un peu de lait en tetant ſa nourrice ; cette voie lactée, dis-je, eſt une foule de ſoleils dont chacun a ſes mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue traînée de ſoleils et de mondes on voit encore des eſpaces dans leſquels on diſtingue encore des

mondes plus éloignés, ſurmontés d'autres eſpaces et d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire.

Au-delà de leurs cours et loin dans cet eſpace,
Où la matière nage et que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre et des mondes ſans fin;
Dans cet abyme immenſe il leur ouvre un chemin.
Au-delà de ces cieux le Dieu des cieux réſide.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit :

Dans ces cieux infinis le Dieu des cieux réſide.

Car la force, la vertu puiſſante qui les dirige et qui les anime, doit être par-tout; ainſi que la gravitation eſt dans toutes les parties de la matière, ainſi que la force motrice eſt dans toute la ſubſtance du corps en mouvement.

Quoi! la force active ſerait en tous lieux, et le grand Etre ne ſerait pas en tous lieux!

Virgile a dit :

Mens agitat molem et magno ſe corpore miſcet.

Caton a dit :

Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

S^t *Paul* a dit :

In Deo vivimus, movemur et ſumus.
Tout ſe meut, tout reſpire et tout exiſte en Dieu.

Nous avons eu la baſſeſſe d'en faire un roi qui a des courtiſans dans ſon cabinet, et des huiſſiers dans ſon antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène.

Illic ſecum habitans in penetralibus
Se rex ipſe ſuo contuitu beat.
Dans ſon appartement ce monarque ſuprême
Se voit avec plaiſir, et vit avec lui-même.

C'eſt au fond peindre DIEU comme un ſat qui ſe regarde au miroir et qui ſe contemple dans ſa figure; c'eſt bien alors que l'homme a fait DIEU à ſon image.

Penſons donc comme *Platon*, *Virgile*, *Caton*, S^t *Paul*, S^t *Thomas*, ſur ce grand ſujet, et non comme le Victorin auteur de cet hymne. Ne ceſſons de répéter que l'intelligence infinie de l'Etre néceſſaire, de l'Etre formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres paſſagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes penſans, il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour

comprendre ſeulement une petite partie de ſes mathématiques éternelles.

Par quelles lois la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-ſept mille neuf cents vingt années, outre ſon cours dans ſon orbite et ſa rotation ſur elle-même ? comment l'aſtre de nos nuits ſe balance-t-il, et pourquoi la terre et lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent ſe rencontrer? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaiſſances divines, n'eſt pas une unité ſur un million dans le genre-humain; tandis que preſque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou conſument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, et en ſont tués pour de l'argent.

Sur un million d'hommes qui rampent ou qui ſe pavanent ſur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies de ces auguſtes vérités.

C'eſt à ce petit nombre de ſages que je m'adreſſe pour admirer avec eux l'immenſité et l'ordre des choſes, la puiſſante intelligence qui reſpire dans elles, et l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment eſt accordé aux individus paſſagers qui végettent, qui ſentent et qui penſent.

LE SECOND ADORATEUR.

Vous avez admiré, vous avez adoré ; je voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importent des millions d'univers néceſſaires, ſans doute, puiſqu'ils exiſtent mais qui ne me feront aucun bien, et que je ne verrai jamais? Que m'importe l'immenſité, à moi qui ſuis à peine un point? Que me fait l'éternité quand mon exiſtence eſt bornée à ce moment qui s'écoule? Ce qui peut exciter ma reconnaiſſance, c'eſt que je ſuis un être végétant, ſentant et ayant du plaiſir quelquefois.

Grâces ſoient à jamais rendues à cet Etre néceſſaire, éternel, intelligent et puiſſant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organiſation et de la végétation. Il a voulu que nous euſſions tous des poumons, un foie, un pancréas, un eſtomac, un cœur avec des oreillettes, des veines et des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'eſt un artifice auſſi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs ſoleils ; mais cet artifice prodigieux ne ſerait rien, ſi nous n'avions le ſentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits et les organes qui la conſervent ; et, ce qui mérite encore plus de gratitude, nous lui devons les inſtrumens

ſi chers et ſi inconcevables par qui la vie eſt donnée aux êtres qui naiſſent de nous.

Le grand Etre nous fait préſent à tous de ſix organes auxquels ſont attachés des ſentimens, tous étrangers les uns aux autres. Le tact répandu dans toutes les parties du corps, mais plus ſenſible dans les mains ; l'ouïe que pluſieurs animaux nos confrères ont incomparablement plus fine que nous, mais qui nous donne ſur eux un avantage dont ils ne ſont que très-groſſièrement ſuſceptibles ; c'eſt celui de la muſique ; nous entendons des accords où preſque tous les animaux n'entendent que des ſons. L'harmonie n'eſt faite que pour nous ; et ſi les roſſignols ont la voix plus légère, nous l'avons beaucoup plus étendue et plus variée.

La vue de l'homme eſt moins perçante que celle de tous les oiſeaux de proie, moins pénétrante que celle de tous les inſectes auxquels il eſt donné de voir un univers en petit qui nous échappe : mais placés entre l'aigle et la mouche, nous devons être contens de nos yeux ; c'eſt un tact qui ſe prolonge juſqu'aux étoiles. Nous voyons par un ſeul trou le quart du ciel, cette propriété eſt aſſez avantageuſe.

Le goût eſt auſſi un don fait par la nature à tous les êtres vivans. Il eſt bien difficile de

deviner quelle eſpèce eſt la plus gourmande et a le goût le plus délicat : on dit qu'il n'en faut pas diſputer ; mais il faut convenir que ſans le goût aucun animal ne penſerait à ſe nourrir ; rien ne ſerait plus inſupportable que de manger et de boire, ſi DIEU n'avait attaché à cette action autant de plaiſir que de beſoin. Le plaiſir vient manifeſtement de DIEU. Cette vérité eſt ſi palpable, qu'il eſt impoſſible de ſe donner, d'imaginer même une ſenſation agréable qui ne ſoit pas dans les organes que nous poſſédons, et que nous n'ayons pas éprouvée.

Le ſixième ſens, le plus exquis de tous, donné à tout le genre animal, eſt celui qui unit ſi délicieuſement les deux ſexes, celui dont le ſeul déſir ſurpaſſe toutes les autres voluptés ; celui qui, par ſes ſeuls avant-goûts, eſt un plaiſir ineffable. Les autres ſens ſe bornent à la ſatisfaction de l'individu qui les poſsède : mais le ſens de l'amour enivre à la fois deux êtres penſans, et en fait naître un troiſième. Quel adorable myſtère ! la jouiſſance devient une création. Auſſi le comte de *Rocheſter* a dit que le plaiſir de l'amour ſuffirait à faire bénir DIEU dans un pays d'athées ; auſſi le grand *Mahomet* a promis l'amour pour récompenſe à ſes braves guerriers. Il n'a pas eu l'abſurde impertinence d'imaginer qu'on

reſſuſciterait avec ſes organes ſans faire uſage de ſes organes. Il a choiſi le plus noble, le plus exquis de tous pour être éternellement le prix du courage et de la vertu.

Je laiſſe à d'autres le ſoin de faire admirer les angles égaux au ſommet que la lumière forme dans notre cornée, les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée, dans le criſtallin, les tableaux qu'elle trace ſur la rétine. Qu'ils célèbrent la conque de l'oreille, l'os pierreux, le tambour, le tympan et ſa corde, le marteau, l'enclume et l'étrier; et qu'après avoir examiné tous ces inſtrumens de l'ouïe, ils ignorent profondément comme on peut entendre.

Qu'on diſsèque mille cerveaux ſans pouvoir jamais ſoupçonner par quels reſſorts il s'y formera une penſée.

Je laiſſe *Borelli* attribuer au cœur une force de quatre-vingts mille livres que *Keil* réduit à cinq onces. Je laiſſe *Hecquet* faire de l'eſtomac un moulin, et *Van-Helmont* un laboratoire de chimie.

Je m'arrête à conſidérer, avec autant de reconnaiſſance que d'étonnement, la multiplicité, la fineſſe, la force, la ſoupleſſe, la proportion des reſſorts par leſquels nous avons reçu et nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les

couvre et des accompagnemens qui les environnent, regardez-les des yeux d'un anatomiſte ; ils vous font horreur. Mais les deux ſexes dans la jeuneſſe ne les voient qu'avec les yeux de la volupté ; ils parlent à votre imagination, ils l'embraſent, ils ſe gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau, il tourne auprès des yeux, de la bouche, et paſſe auprès du cœur, il deſcend aux organes de la génération, et de-là vient que les regards ſont les avant-coureurs de la jouiſſance.

Si dans cette jouiſſance vous ſaviez ce que vous faites, ſi vous étiez aſſez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération, de cette mécanique admirable de leviers, de cette contraction de fibres, de cette filtration de liqueurs, vous ne pourriez conſommer les vues de la nature ; vous trahiriez le grand Etre qui vous a donné les organes de la génération pour la produire et non pour la connaître. Vous lui obéiſſez en aveugle ; et plus vous êtes ignorant, mieux vous le ſervez. Vous n'en ſavez pas plus ſur le fond de ce myſtère que les roſſignols et les tourterelles.

Vous ſaurez ſeulement que de tout temps la vie a paſſé d'un corps dans un autre, et qu'ainſi elle eſt éternelle comme le grand Etre dont elle eſt émanée.

Enfin, rendons grâces à l'Etre ſuprême qui nous a donné le plaiſir. Probablement les aſtres n'en ont point; un ciron à cet égard l'emporte ſur cette foule de ſoleils qui ſurpaſſent un million de fois notre ſoleil en groſſeur.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, que le ciron et l'éléphant, la matière brute, la matière organiſée, la matière en mouvement, la matière ſenſible, rendent d'éternels témoignages au grand Demiourgos éternellement agiſſant par ſa nature, et de qui tout a toujours été, comme il n'y eut jamais de ſoleil ſans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du ſentiment que vous tenez de lui, et que vous ne pouvez vous être donné vous-même : mais vous ne l'avez pas remercié du don de la penſée. L'inſtinct et le ſentiment ſont divins, ſans doute. C'eſt par inſtinct que ſe forment tous nos premiers mouvemens, et que nous ſentons tous nos beſoins. Mais les choſes ſont tellement combinées, que, ſi les autres animaux ſont doués d'un inſtinct qui ſurpaſſe le nôtre, nous avons une raiſon qui ſurpaſſe infiniment la leur. En mille occaſions fiez-vous à votre chien, et même à votre cheval; que l'Indien conſulte ſon éléphant : mais en mathématique conſultez *Archimède*. DIEU a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la

réſiſtance et le reſſort ; c'eſt-là ſon inſtinct, il eſt incompréhenſible ; celui des animaux l'eſt auſſi, mais la penſée eſt encore plus admirable. La faculté de prédire une éclipſe et d'obſerver la route des comètes ſemble, ſi on l'oſe dire, tenir quelque choſe de la puiſſante intelligence du grand Etre qui les a formées. C'eſt bien là que nous paraiſſons n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ſes lois invariables de mouvement. Toute eſpèce chez les animaux a ſon inſtinct preſque toujours aſſez uniforme, et qui ne ſe perfectionne que juſqu'à des bornes fort étroites ; mais la raiſon de l'homme s'élance juſqu'à la Divinité.

Il eſt très-certain que les bêtes ſont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnaît ſon maître au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage.

Qui donne cette mémoire et ces idées aux animaux ? celui qui leur donne leur ſang, leurs viſcères, leurs mouvemens, celui de qui tout émane, de qui procède tout être, et par conſéquent toute manière d'être.

Pluſieurs animaux ont le don de perfectionner leur inſtinct. Il y a des ſinges, des éléphans qui ont plus d'eſprit que d'autres,

c'eſt-à-dire, plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chaſſe apprendre leur métier en trois mois, et devenir excellens chefs de meute, tandis que d'autres reſtent toujours dans la médiocrité. Pluſieurs chevaux ont aimé et défendu leurs maîtres; pluſieurs ont été rebelles et ingrats; mais c'eſt le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, careſſé par ſon maître, eſt beaucoup plus reconnaiſſant qu'un courtiſan. Preſque tous les quadrupèdes et les reptiles mêmes perfectionnent, en vieilliſſant, leur inſtinct juſqu'aux bornes preſcrites : les fouines, les renards, les loups en ſont une preuve évidente. Un vieux loup et ſa compagne ſont toujours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance et la démence peuvent ſeules combattre ces vérités dont nous ſommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le temps et la commodité d'obſerver la conduite des animaux liſent l'excellent article *Inſtinct* dans l'Encyclopédie; ils ſeront convaincus de l'exiſtence de cette faculté qui eſt la raiſon des bêtes, raiſon auſſi inférieure à la nôtre qu'un tournebroche l'eſt à l'horloge de Straſbourg; raiſon bornée, mais réelle; intelligence groſſière, mais intelligence dépendante des ſens comme la nôtre; faible et incorruptible

ruiſſeau de cette intelligence immenſe et incompréhenſible qui a préſidé à tout en tout temps.

Un eſpagnol, nommé *Péreira*, qui n'avait que de l'imagination, s'en ſervit pour haſarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute ſenſation; il fit de DIEU un joueur de marionnettes occupé continuellement à tirer les cordons de ſes perſonnages, à leur faire jeter les cris de la joie et de la douleur, ſans qu'ils reſſentiſſent ni douleur ni joie, à les accoupler ſans amour, à les faire manger et boire ſans ſoif et ſans faim. *Deſcartes*, dans ſes romans, adopta cette charlatanerie impertinente : elle eut cours chez les ignorans qui ſe croyaient ſavans.

Le cardinal de *Polignac*, homme de beaucoup d'eſprit, et qui même montra du génie dans les détails, bon poëte latin, s'il en peut être parmi les modernes, mais très-peu philoſophe, et ne connaiſſant malheureuſement que les abſurdes ſyſtêmes de *Deſcartes*, s'aviſa d'écrire un poëme contre *Lucrèce*; mais, bien moins poëte que ce romain, il fut auſſi mauvais phyſicien que lui : il ne fit qu'oppoſer erreurs à erreurs dans ſon ouvrage ſec et décharné, qu'on loua beaucoup et qu'on ne peut lire.

Il rapporte dans ſon poëme des exemples incroyables de la ſagacité des animaux, qui

prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers, par exemple, au ſixième chant, un conte qu'il avait ſouvent fait à la cour de France, à ſon retour de Pologne, et dont on s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayant un jour attaqué un aigle, il lui arracha une plume; que l'aigle quelque temps après le dépluma tout entier, et dédaigna de lui ôter la vie. Le milan, pourſuit-il, médita ſa vengeance pendant tout le temps que ſes plumes revinrent. Enfin il trouva ſur un vieux pont une ouverture par laquelle il pouvait paſſer ſon corps à toute force, mais qui devait être impraticable pour l'aigle plus gros que lui. Quand il ſe fut eſſayé à pluſieurs repriſes, il va défier ſon ennemi dans les airs; il le trouve à point nommé : le combat s'engage; le milan, par une retraite habile, plonge dans le trou et paſſe à travers; l'aigle le pourſuit avec rapidité, la tête et le cou paſſent aiſément, le reſte du corps ne peut ſuivre. Il ſe débat pour ſe dégager : tandis qu'il s'épuiſe en efforts, le milan revole ſur lui à ſon aiſe, le déplume comme il avait été déplumé, et lui donne généreuſement la vie comme l'aigle la lui avait donnée, mais il le laiſſe en proie aux moqueries de tous les palatins de Pologne témoins de ce beau combat.

Il

Il n'y a dans les ſtratagêmes de *Frontin* aucune ruſe de guerre qui approche de celle-ci, et *Scipion* l'africain ne fut jamais ſi magnanime. On s'attend que le cardinal de *Polignac* va conclure que ce milan avait une très-belle ame; point du tout : il conclut que c'eſt un automate ſans eſprit et ſans aucune ſenſation.

C'eſt ainſi que le fils du grand *Racine*, qui hérita de ſon père le talent de la verſification ſe fait dans une épître les objections les plus fortes qui prouvent du raiſonnement dans les bêtes. Et il n'y répond qu'en aſſurant ſans raiſonner qu'elles ſont de pures machines.

Oui, ſans doute, elles ſont machines, mais machines à ſentiment, machines à idées, machines plus ou moins penſantes, ſelon qu'elles ſont organiſées. Il y a de grandes différences entre leurs talens, comme il en eſt entre les nôtres. Quel eſt le chien de chaſſe, l'ourang-outang, l'éléphant bien organiſé, qui n'eſt pas ſupérieur à nos imbécilles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie, traînant les reſtes d'une inutile vie dans l'abrutiſſement d'une végétation interrompue, ſans mémoire, ſans idées, languiſſant entre quelques ſenſations et le néant? Quel eſt l'animal qui ne ſoit pas cent fois au-deſſus de nos enfans nouveaux nés,

chez qui DIEU cependant, ſelon nos théologiens, infuſa une ame ſpirituelle et immortelle, au bout de ſix ſemaines, dans l'utérus de leur mère? Que dis-je, quelle différence de nous-mêmes à nous-mêmes! quelle diſtance immenſe entre le jeune *Newton* inventant le calcul de l'infini, et *Newton* expirant ſans connaiſſance, ſans aucune trace de ce génie qui avait peſé les mondes! c'eſt la ſuite des lois éternelles de la nature que *Newton* lui-même ne put comprendre, parce qu'il n'était pas DIEU. Adorons le grand Etre dont ces lois émanent; remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à nos organes le don de la penſée qui nous élève juſqu'à lui.

Un profond philoſophe, et qui aurait ſaiſi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec les menſonges des préjugés, a dit que nous voyons tout en DIEU. Mais c'eſt plutôt DIEU qui voit tout en nous, qui fait tout en nous, puiſqu'il eſt néceſſairement le grand, le ſeul, l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment penſons-nous, comment ſentons-nous? qui pourra nous le dire? DIEU n'a pas mis (il faut le répéter ſans ceſſe), DIEU n'a pas caché dans les plantes un être ſecret qui s'appelle *végétation*; elles végettent, parce qu'il fut ainſi ordonné dans tous les ſiècles. Il n'eſt point dans l'animal une créature ſecrète qui

s'appelle *ſenſation ;* le cerf court, l'aigle vole, le poiſſon nage ſans avoir beſoin d'une ſubſtance inconnue, réſidente en eux, qui les faſſe voler, courir et nager. Ce que nous avons nommé leur inſtinct eſt une faculté ineffable, inhérente dans eux par les lois ineffables du grand Etre. Nous avons de même une faculté ineffable dans l'entendement humain ; mais il n'y a point d'être réel qui ſoit l'entendement humain : il n'en eſt point qui s'appelle *la volonté.* L'homme raiſonne, l'homme déſire, l'homme veut; mais ſes volontés, ſes déſirs, ſes raiſonnemens ne ſont point des ſubſtances à part. Le grand défaut de l'école platonicienne, et enſuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des choſes ; ne tombons point dans cette erreur.

Nous ſommes tantôt penſans, tantôt ne penſant pas, comme tantôt éveillés, tantôt dormans, tantôt excités par des déſirs involontaires, tantôt plongés dans une apathie paſſagère ; eſclaves dès notre enfance juſqu'à la mort de tout ce qui nous environne, ne pouvant rien par nous ſeuls, recevant toutes nos idées ſans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons l'inſtant ſuivant; et toujours ſous la main du grand Etre qui agit dans toute la nature par des voies auſſi incompréhenſibles que lui-même.

LE SECOND ADORATEUR.

Je l'adore avec vous; je reconnais en lui la cauſe, la fin, l'enveloppe et le centre de toutes choſes; mais je crains, en parlant, de lui faire quelque offenſe, ſi pourtant le fini peut outrager l'infini, ſi un être miſérable qui eſt à peine un mode de l'Etre, un embrion né entre de l'urine et des excrémens, excrément lui-même, formé pour engraiſſer la fange dont il ſort, peut faire une injure à l'Etre éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut et de tout ce qui ſera, que nous le feſons auteur du mal. Je conſidère avec douleur que toutes les ſectes qui ont admis comme nous un ſeul DIEU, ſont tombées dans ce piége où je crains que ma raiſon ne ſoit priſe. Leurs prétendus ſages ont répondu que DIEU ne fait point le mal, mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dît, lorſque les rayons du ſoleil trop ardens ont aveuglé un enfant, que ce n'eſt pas le ſoleil qui lui a fait ce mal, mais qu'il a permis que ſes rayons lui crevaſſent les yeux.

Je vous diſais tout à l'heure que j'étais pénétré de reconnaiſſance et de joie; mais d'autres idées s'étant préſentées néceſſairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes remercîmens ſont ſuivis de mes murmures

involontaires ; j'éclate en gémiſſemens, et je me diſſous en larmes, comme un enfant qui paſſe en un moment du rire à la plainte entre les bras de ſa nourrice.

Toute l'antiquité admira et pleura comme moi. Elle rechercha la cauſe des imperfections du monde avec autant d'empreſſement que de déſeſpoir. Les Grecs imaginèrent des *Titans*, enfans du ciel et de la terre, qui demandèrent à *Jupiter* leur part du bien de leurs père et mère, et firent la guerre aux dieux. Les autres inventèrent la belle fable de *Pandore*. D'autres (plus philoſophes peut-être en paraiſſant ne l'être pas) mirent *Jupiter* entre deux tonneaux verſant le bien goutte à goutte et le mal à plein canal. On imagina des androgynes qui, poſſédant les deux ſexes à la fois, devinrent fort inſolens, et furent pour leur châtiment ſéparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur Shaſta, qui ſubſiſte depuis cinq mille ans dans la langue du Hanſcrit entre les mains des brames, que des anges, des génies ſe révoltèrent dans le ciel contre DIEU. Les Syriens diſaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des gens raiſonnables, mais que parmi les citoyens du ciel, il ſe trouva deux gourmands mari et femme qui s'avisèrent de manger une galette. Preſſés enſuite d'un beſoin qui eſt la ſuite

de la gourmandiſe, ils demandèrent à un des principaux domeſtiques de l'empyrée où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre, ce petit globe qui eſt à mille millions de lieues ? c'eſt là qu'eſt le privé de l'univers ; ils y allèrent ; et DIEU les y laiſſa pour les punir.

Quelques autres aſiatiques rapportent que DIEU, ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite ſur du beau vélin ; l'homme en chargea ſon âne avec d'autres petits meubles, et ſe mit à courir le monde. Chemin feſant l'âne rencontra le ſerpent, et lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque fontaine où il pût boire; le ſerpent le conduiſit avec courtoiſie ; mais, tandis que l'âne buvait, et que l'homme était éloigné, le ſerpent vola la recette ; il y lut le ſecret de changer de peau, ce qui le rendit immortel, ſelon l'idée commune de l'Aſie. L'homme garda ſa peau et fut ſujet à la mort.

Les Egyptiens et ſurtout les Perſans reconnurent un Dieu diable, ennemi du Dieu favorable, un *Typhon*, un *Arimane*, un *Satan*, un mauvais principe qui ſe plaiſait à gâter tout ce que le bon principe feſait de bien. Cette idée était priſe de ce qui ſe paſſait tous les jours chez les pauvres humains. Nous ſommes preſque toujours en guerre. Le chef

d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation oppoſée a pu faire d'utile. *Laomédon* bâtit une belle ville; *Agamemnon* la détruit; c'eſt l'hiſtoire du genre-humain. Les hommes ont toujours tranſporté dans le ciel toutes les ſottiſes de la terre, ſoit ſottiſes atroces, ſoit ſottiſes ridicules. La doctrine de *Zoroaſtre* et celle de *Manès* ne ſont au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui, pour expliquer la cauſe de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon et une petite fille frère et ſœur; que le frère caſſait quelquefois la cruche de ſa petite ſœur, et qu'alors on avait des pluies et des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéiſme; et tous les ſyſtêmes ſur leſquels on a tant diſputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de misères et de chagrins d'avoir juſtifié ſi mal la Providence dans les bons momens où quelque relâche dans leurs peines leur laiſſait la liberté de penſer. Pardonnons-leur d'avoir ſuppoſé un grand Etre malfeſant, éternel ennemi d'un grand Etre favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il conſidère que la terre entière n'eſt que l'empire de la deſtruction? La génération, la vie des animaux ſont l'ouvrage d'une main ſi puiſſante et ſi induſtrieuſe,

que la puiſſance de tous les rois et le génie de cent mille *Archimèdes* ne pourraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi ſert tout cet artifice divin qui brille dans la ſtructure de ces milliars d'êtres ſenſibles ? à les faire tous dévorer les uns par les autres. Certes, ſi un homme avait fait un automate admirable, marchant de lui-même et jouant de la flûte, et qu'il le briſât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe eſt couvert de chefs-d'œuvre, mais de victimes ; ce n'eſt qu'un vaſte champ de carnage et d'infection. Toute eſpèce eſt impitoyablement pourſuivie, déchirée, mangée ſur la terre, dans l'air et dans les eaux. L'homme eſt plus malheureux que tous les animaux enſemble ; il eſt continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent, l'inquiétude et l'ennui, qui ne ſont que le dégoût de ſoi-même. Il aime la vie et il ſait qu'il mourra. S'il eſt né pour goûter quelques plaiſirs paſſagers dont il loue la Providence, il eſt né pour des ſouffrances ſans nombre et pour être mangé des vers ; il le ſait, et les animaux ne le ſavent pas. Cette idée funeſte le tourmente ; il conſume l'inſtant de ſa déteſtable exiſtence à faire le malheur de ſes

ſemblables,

ſemblables, à les égorger lâchement pour un vil ſalaire, à tromper et à être trompé, à piller et à être pillé, à ſervir pour commander, à ſe repentir ſans ceſſe. Exceptez-en quelques ſages, la foule des hommes n'eſt qu'un aſſemblage horrible de criminels infortunés, et le globe ne contient que des cadavres.

Je tremble, encore une fois, d'avoir à me plaindre de l'Etre des êtres en portant une vue attentive ſur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon frère, puiſque vous aimez DIEU, puiſque vous êtes vertueux, loin de maudire votre naiſſance, béniſſez-la. Vous avez commencé par remercier, finiſſez de même. Vivez pour ſervir l'Etre des êtres et les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal et de la prétendue dégradation de l'homme ont rendu DIEU ridicule; rendez-le reſpectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cauſe néceſſaire ſont néceſſaires auſſi. C'eſt l'opinion de tous les ſages; elle produit une vertu conſolante, la réſignation. Grâces à la réſignation, la faibleſſe de l'innocence opprimée par les tyrans goûte quelque paix dans l'exil et dans les chaînes. C'eſt par la réſignation que l'homme

ſe ſoutient contre l'invincible néceſſité qui le preſſe. Tout émane ſans doute du grand Etre. La juſtice, la bienfeſance, la tolérance en émanent donc auſſi.

Soyons juſtes, bienfeſans, tolérans, puiſque c'eſt la deſtinée des ſages et la nôtre; laiſſons les imbécilles perdre leurs jours ſans penſer, et les fripons penſer à perſécuter les ames honnêtes. Réſignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pétri de tout l'orgueil de la ſottiſe, de toute l'avarice attachée à ſon éducation, de toute l'ignorance de ſon école, vouloir dominer inſolemment, prétendre faire reſpecter par les autres têtes toutes les chimères de la ſienne, calomnier avec baſſeſſe, et chercher à perſécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes eſt dans ſa nature, comme la ſoif du ſang eſt dans la fouine, et la gravitation dans la matière.

D'ailleurs toute conſolation nous eſt-elle interdite? N'eſt-il pas poſſible qu'il y ait dans nous quelque principe indeſtructible qui renaîtra dans l'ordre des choſes? Rien n'eſt ſorti du néant, rien n'y rentre, *omnia mutantur*, *nihil interit.* S'il était néceſſaire qu'un peu de penſée fût pour quelques momens, je ne ſais comment, dans un corps de cinq pieds et demi, organiſé comme nous le ſommes, pourquoi ce don de la penſée ne ſera-t-il pas

accordé à un des atomes qui a été le principal et l'inviſible organe de cette machine ? ajoutons à nos vertus celle de l'eſpérance, ſouffrons dans cette courte vie les tyranniques bêtiſes que nous ne pouvons empêcher ; tâchons ſeulement de ne point dire de bêtiſe ſur le grand Etre.

LE SECOND ADORATEUR.

Oui, frère, je me réſigne ; il le faut bien. J'eſpère autant que je puis, et je vous réponds que je ne déshonorerai pas ma raiſon par les chimères que tant de charlatans ont débitées ſur le grand Etre.

Vous ſavez qu'avant mon retour de Pondichéri avec le jéſuite *Lavaur*, qui avait onze cents mille francs dans ſon porte-feuille en lettres de change et en diamans, je connus beaucoup de guèbres et de brames. Ces guèbres ou parſis ſont d'une antiquité très-reculée, devant laquelle nous ne ſommes que d'hier ; mais plus un peuple eſt ancien, plus il a d'anciennes ſottiſes. Je fus confondu quand les mages guèbres me dirent qu'il avait plu à l'Etre néceſſaire éternellement agiſſant de ne former les mondes que depuis quatre cents cinquante mille années, et qu'il les avait formés en ſix *gahambars*, en ſix temps. Les pauvres mages ! ils font de DIEU un homme,

un ouvrier qui demande ſix ſemaines pour faire ſon ouvrage, et qui ſe donne ce qu'on appelle du bon temps la ſeptième ſemaine.

Si vous ſaviez quels contes de vieille ces rêveurs ajoutent à leurs ſix *gahambars*, vous en auriez pitié. La fable du ſerpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne n'eſt pas comparable à celle des Parſis. On y voit des ſerpens et des ânes qui jouent des rôles fort comiques. Le grand Etre, l'Etre néceſſaire, éternel, infini, ſe promène tous les jours à midi ſous des palmiers ; il forme une eſpèce de *Pandore* qu'il pétrit d'un morceau de chair tiré de la ſubſtance d'un homme ; cet homme s'appelait *Misha* et ſa femme *Mishana*. (*a*)

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés juſqu'au bout du monde, on voit un arbre qui enſeigne le paſſé, le préſent et le futur, et qui donne des leçons de morale et de phyſique. Les arbres de Dodone ne ſont rien auprès. Tout eſt prodige dans les temps antiques de tous les peuples ; rien n'eſt jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaiſſaient pas. On ne

(*a*) Ce ſont les premiers hommes, ſelon *Zoroaſtre* : comme, ſuivant *Sanchoniathon*, ce ſont *Protegenos* et *Genos*, ou du moins des créatures que le traducteur grec nomme ainſi. Chez les Indiens ce ſont *Adimo* et *Procriti ;* chez les Grecs *Prométhée*, *Epimethée* et *Pandore ;* chez les Chinois *Puon-cu*, &c.

voit aucun hiſtorien ſage qui raconte les ſiècles paſſés, mais on voit par-tout des ſorciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces ſorciers il n'y en a pas un qui vive comme les autres hommes. Celui-là ſe met un bât ſur le dos, et court tout nu dans les rues de la capitale; celui-ci mange des excrémens ſur ſon pain; cet autre eſt enlevé par les cheveux au milieu des airs; un quatrième ſe promène ſur la moyenne région dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu. *Hercule* eſt englouti dans le ventre d'un poiſſon, il y reſte trois jours, mais il y fait très-bonne chère; car il fait griller le foie du poiſſon, et le mange; de là il court au détroit de Gibraltar, il le paſſe dans ſon gobelet. (*b*)

Bacchus avec ſa verge va conquérir les Indes; il change ſa verge en ſerpent, et rechange le ſerpent en verge; il paſſe la mer des Indes à pied ſec, arrête le ſoleil et la lune, et fait cent tours de cette force. Voilà l'hiſtoire ancienne.

Toutes ces inepties font rire; mais voici ce qui fait verſer des larmes.

Les charlatans qui montèrent ſur des tréteaux les jours de foire, pour divertir la canaille par ces contes, ne ſe contentèrent

(*b*) Voyez *Lycophron.*

pas de la rétribution volontaire qui leur en revenait, ils crièrent : » Nous atteſtons les » dieux immortels qui habitent ſur le ſommet » de l'Olympe et de l'Atlas, nous jurons » par le grand *Demiourgos*, le grand *Zeus*, leur » père et leur maître, que nous vous avons » annoncé la vérité pure ; nous ſommes les » ambaſſadeurs du ciel ; payez-nous notre » voyage. Les deux tiers de vos biens ſont » à nous de droit divin, et l'autre de droit » humain. Nous avons la condeſcendance de » vous laiſſer jouir de ce dernier tiers, mais à la » condition que les rois tiendront la bride de » notre cheval, et l'arçon de notre ſelle quand » nous viendrons vous viſiter ; qu'ils mettront » leurs diadèmes à nos pieds ; qu'ils croiront » fermement que nous ſommes infaillibles ; » et, pour les récompenſer de leur foi, non- » ſeulement nous leur concédons la dignité » de notre porte-coton quand nous irons à » la ſelle, mais nous voulons bien, par grâce » ſpéciale, leur faire diſtribuer nos matières, » qu'ils porteront pendues à leur cou reſpec- » tueuſement. Ainſi DIEU leur ſoit en aide. »(c)

Si quelqu'un oſe jamais diſputer, même avec la plus grande retenue, ſur les dimenſions de la taſſe d'*Hercule*, dans laquelle il navigea d'une de ſes colonnes à l'autre, s'il oſe

(c) Voyez toutes les relations concernant le grand lama.

demander comment *Hercule* fut avalé par un poiſſon, et comment il trouva un gril dans ſon ventre pour faire cuire le foie de l'animal, il ſera pendu ſur le champ.

Celui qui doutera que *Deucalion* et *Pyrrha*, s'étant trouſſés, aient jeté entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, ſera lapidé, comme de raiſon, par nos théologiens; et le maçon béni de notre temple, qui a un cœur de roche.... jettera la première pierre.

Si quelqu'un eſt aſſez inſolent pour réciter une chanſon ſur *Cybèle*, la mère de *Zeus*, ou *Vénus*, ſa fille, on lui arrachera la langue avec des tenailles, on lui coupera la main, on lui fendra la poitrine, dont on lui tirera le cœur palpitant pour lui en battre les joues; on jettera ſon cœur, ſa main, ſa langue et ſon corps dans les flammes, pour la conſolation des fidelles, pour la plus grande gloire de DIEU, qui eſt très-glorieux, qui aime paſſionnément à voir un cœur ſanglant dont on donne des ſoufflets ſur les joues du propriétaire.

Quand ceux qui voudront rectifier quelques points de votre doctrine ſeront en grand nombre, faites vîte une Saint-Barthelemi, c'eſt le moyen le plus sûr pour éclaircir la foule..... Que vos grands ſtolifères n'aient

jamais moins de dix talens d'or de rente, et que les très-grands ſtolifères n'en aient jamais moins de mille..... Qu'on dépeuple la terre et les mers pour leurs tables ſomptueuſes, tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'eſt ainſi qu'il convient de ſervir l'Etre des êtres.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux ſur notre globe; il y en a, ſans doute; nous ſommes dans un orage, ſauve qui peut; mais, encore une fois, eſpérons de beaux jours. Où et quand? je n'en ſais rien; mais ſi tout eſt néceſſaire, il l'eſt que le grand Etre ait de la bonté. La boîte de *Pandore* eſt la plus belle fable de l'antiquité, l'eſpérance était au fond. Vous voudriez quelque choſe de plus poſitif. Si vous en connaiſſez, daignez me l'apprendre.

XXVI.

LE DINER

DU COMTE

DE BOULAINVILLIERS.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET.

QUOI ! monſieur le comte, vous croyez la philoſophie auſſi utile au genre-humain que la religion apoſtolique, catholique et romaine?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philoſophie étend ſon empire ſur tout l'univers, et votre Egliſe ne domine que ſur une partie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philoſophie eſt plus ſalutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle eſt pratiquée depuis long-temps.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philoſophie ?

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la ſageſſe, ſoutenu par l'amour de l'Etre éternel, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime.

L'ABBÉ.

Eh bien, n'eſt-ce pas là ce que notre religion annonce ?

LE COMTE.

Si c'eſt-là ce que vous annoncez, nous ſommes d'accord; je ſuis bon catholique, et vous êtes bon philoſophe ; n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philoſophie religieuſe et ſainte, ni par des ſophiſmes et des abſurdités qui outragent la raiſon, ni par la cupidité effrénée des honneurs et des richeſſes qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités et la modération de la philoſophie ; alors cette philoſophie adoptera la religion pour ſa fille.

L'ABBÉ.

Avec votre permiſſion, ce diſcours ſent un peu trop le fagot.

LE COMTE.

Tant que vous ne ceſſerez de nous conter

des fagots, et de vous ſervir de fagots allumés, au lieu de raiſons, vous n'aurez pour partiſans que des hypocrites et des imbécilles. L'opinion d'un ſeul ſage l'emporte, ſans doute, ſur les preſtiges des fripons, et ſur l'aſſerviſſement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philoſophie, je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion?

L'ABBÉ.

Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE.

C'eſt déjà une grande préſomption contre vous. Il vous faut de gros livres; et à moi il ne faut que quatre mots: *Sers* DIEU, *ſois juſte.*

L'ABBÉ.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles: *Contrains-les d'entrer* (*a*), dont on abuſe avec tant de barbarie; et celles-ci: *Je ſuis venu apporter le glaive et non la paix* (*b*); et celles-là

(*a*) *Luc*, chap. XIV, v. 23.
(*b*) *Matth.* chap. X, v. 34.

encore : *Que celui qui n'écoute pas l'Egliſe ſoit regardé comme un païen, ou comme un receveur des deniers publics* (*c*); et cent maximes pareilles, effraient le ſens commun et l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur et de plus odieux que cet autre diſcours (*d*) : *Je leur parle en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant ils n'entendent point.* Eſt-ce ainſi que s'expliquent la ſageſſe et la bonté éternelle?

Le Dieu de tout l'univers, qui ſe fait homme pour éclairer et pour favoriſer tous les hommes, a-t-il pu dire (*e*) : *Je n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Iſraël*, c'eſt-à-dire, à un petit pays de trente lieues tout au plus?

Eſt-il poſſible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ſes diſciples ne devaient rien payer; que les rois (*f*) *ne reçoivent des impôts que des étrangers, et que les enfans en ſont exempts?*

L'ABBÉ.

Ces diſcours qui ſcandaliſent ſont expliqués par des paſſages tout différens.

LE COMTE.

Juſte ciel! qu'eſt-ce qu'un Dieu qui a beſoin

(*c*) *Matth.* chap. XVIII, v. 17.
(*d*) *Idem*, chap. XIII. v. 13.
(*e*) *Idem*, chap. XV, v. 24.
(*f*) *Idem*, chap. XVII, v. 24, 25, 26.

de commentaire, et à qui l'on fait dire perpétuellement le pour et le contre ? Qu'eſt-ce qu'un légiſlateur qui n'a rien écrit ? qu'eſt-ce que quatre livres divins dont la date eſt inconnue, et dont les auteurs ſi peu avérés ſe contrediſent à chaque page ?

L'ABBÉ.

Tout cela ſe concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du diſcours ſur la montagne.

LE COMTE.

Oui, on prétend que JESUS a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère *Raka* (*g*), comme vos théologiens font tous les jours. Il dit qu'il eſt venu pour accomplir la loi de *Moïſe* que vous avez en horreur (*h*). Il demande avec quoi on ſalera, ſi le ſel s'évanouit (*i*). Il dit que bienheureux ſont les pauvres d'eſprit, parce que le royaume des cieux eſt à eux (*k*). Je ſais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé (*l*) pourriſſe et meure en terre pour germer ; que le royaume des cieux eſt un grain de moutarde (*m*) ; que c'eſt de l'argent mis à

(*g*) *Matth.* chap. V, v. 22.
(*h*) *Ibidem*, v. 17.
(*i*) *Ibidem*, v. 3.
(*k*) *Ibidem*, v. 13.
(*l*) I. Epître de *Paul aux Corinthiens*, chap. XV, v. 36.
(*m*) *Luc*, chap. XIII, v. 19.

uſure (*n*); qu'il ne faut pas donner à dîner à ſes parens quand ils ſont riches (*o*). Peut-être ces expreſſions avaient-elles un ſens reſpectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées. J'adopte tout ce qui peut inſpirer la vertu; mais ayez la bonté de me dire ce que vous penſez d'un autre paſſage que voici :

» C'eſt DIEU qui m'a formé. DIEU eſt » par-tout et dans moi : oſerai-je le ſouiller » par des actions criminelles et baſſes, par » des paroles impures, par d'infames déſirs?

» Puiſſé-je, à mes derniers momens, dire » à DIEU: O mon maître! ô mon père! tu » as voulu que je ſouffriſſe, j'ai ſouffert avec » réſignation : tu as voulu que je fuſſe pauvre, » j'ai embraſſé la pauvreté : tu m'as mis dans » la baſſeſſe, et je n'ai point voulu la gran- » deur : tu veux que je meure, je t'adore en » mourant. Je ſors de ce magnifique ſpec- » tacle en te rendant grâce de m'y avoir » admis pour me faire contempler l'ordre » admirable avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ.

Cela eſt admirable; dans quel père de l'Egliſe avez-vous trouvé ce morceau divin?

(*n*) *Matth.* chap. XXV.
(*o*) *Luc*, chap. XIV, v. 12.

eſt-ce dans S^t *Cyprien*, dans S^t *Grégoire de Nazianze*, ou dans S^t *Cyrille* ?

LE COMTE.

Non, ce ſont les paroles d'un eſclave païen, nommé *Epictète;* et l'empereur *Marc-Aurèle* n'a jamais penſé autrement que cet eſclave.

L'ABBÉ.

Je me ſouviens en effet d'avoir lu dans ma jeuneſſe des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impreſſion : je vous avouerai même que les lois de *Zaleucus*, de *Charondas*, les conſeils de *Confucius*, les commandemens moraux de *Zoroaſtre*, les maximes de *Pythagore*, me parurent dictés par la ſageſſe pour le bonheur du genre-humain : il me ſemblait que DIEU avait daigné honorer ces grands hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à *Virgile*, plus d'éloquence à *Cicéron*, et plus de ſagacité à *Archimède* qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laiſſées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaiſſaient pas la théologie; ils ne ſavaient pas quelle eſt la différence entre un chérubin et un ſéraphin, entre la grâce efficace à laquelle on peut réſiſter, et la grâce ſuffiſante qui ne ſuffit pas : ils ignoraient que

DIEU était mort, et qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah! monſieur le comte, ſi les *Scipion*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Epictète*, les *Antonin* avaient ſu que le père *a engendré le fils, et qu'il ne l'a pas fait; que l'eſprit n'a été ni engendré ni fait, mais qu'il procède par ſpiration tantôt du père et tantôt du fils; que le fils a tout ce qui appartient au père, mais qu'il n'a pas la paternité:* ſi, dis-je, les anciens, nos maîtres en tout, avaient pu connaître cent vérités de cette clarté et de cette force; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procurés aux hommes! la conſubſtantialité ſurtout, monſieur le comte, la tranſſubſtantiation ſont de ſi belles choſes! plût au ciel que *Scipion*, *Cicéron* et *Marc-Aurèle* euſſent approfondi ces vérités! ils auraient pu être grands-vicaires de monſeigneur l'archevêque, ou ſyndics de la ſorbonne.

LE COMTE.

Çà, dites-moi en conſcience, entre nous et devant DIEU, ſi vous penſez que les ames de ces grands hommes ſoient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient retrouvé leur corps qui ſera éternellement rôti avec elles, et cela pour n'avoir pu être ſyndics de ſorbonne et grands-vicaires de monſeigneur l'archevêque?

L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Vous m'embarraſſez beaucoup ; car, *hors de l'Egliſe point de ſalut.*

Nul ne doit plaire au ciel que nous et nos amis. Quiconque n'écoute pas l'Egliſe, qu'il ſoit comme un païen ou comme un fermier général (*p*). *Scipion* et *Marc-Aurèle* n'ont point écouté l'Egliſe ; ils n'ont point reçu le concile de Trente : leurs ames ſpirituelles ſeront rôties à jamais ; et quand leurs corps diſperſés dans les quatre élémens ſeront retrouvés, ils ſeront rôtis à jamais auſſi avec leurs ames. Rien n'eſt plus clair, comme rien n'eſt plus juſte : cela eſt poſitif.

D'un autre côté, il eſt bien dur de brûler éternellement *Socrate*, *Ariſtide*, *Pythagore*, *Epictète*, les *Antonin*, tous ceux dont la vie a été pure et exemplaire, et d'accorder la béatitude éternelle à l'ame et au corps de *François Ravaillac* qui mourut en bon chrétien, bien confeſſé, et muni d'une grâce efficace ou ſuffiſante. Je ſuis un peu embarraſſé dans cette affaire ; car enfin je ſuis juge de tous les hommes ; leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, et j'aurais quelque répugnance à ſauver *Ravaillac* et à damner *Scipion.*

Il y a une choſe qui me conſole, c'eſt que

(*p*) *Matth.* chap. XVIII, v. 17.

nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons ; nous liſons dans les actes de S^te *Thècle*, grande théologienne, diſciple de S^t *Paul*, laquelle ſe déguiſa en homme pour le ſuivre, qu'elle délivra de l'enfer ſon amie *Faconille*, qui avait eu le malheur de mourir païenne. (*q*)

Ce grand S^t *Jean Damaſcène* rapporte que le grand S^t *Macaire*, le même qui obtint de DIEU la mort d'*Arius* par ſes ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen ſur ſon ſalut ; le crâne lui répondit que les prières des théologiens ſoulageaient infiniment les damnés. (*r*)

Enfin nous ſavons de ſcience certaine que le grand S^t *Grégoire*, pape, tira de l'enfer l'ame de l'empereur *Trajan* (*s*) : ce ſont-là de beaux exemples de la miſéricorde de DIEU.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard ; tirez donc de l'enfer par vos ſaintes prières *Henri IV*, qui mourut ſans ſacrement comme un païen, et mettez-le dans le ciel avec *Ravaillac* le bien confeſſé ; mais mon embarras eſt de ſavoir

(*q*) Voyez *Damaſcène, orat. de iis qui in pace dormierunt*, page 585.

(*r*) *Apud Grab. ſpicileg. pp. tom. I.*

(*s*) *Eucholog. c. 96. et alii lib. græc. Damaſcène*, page 588.

comment ils vivront enſemble, et quelle mine ils ſe feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner ſe refroidit ; voilà M. *Freret* qui arrive ; mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DINER.

L'ABBÉ.

AH ! Madame, vous mangez gras un vendredi ſans avoir la permiſſion expreſſe de monſeigneur l'archevêque ou la mienne ! ne ſavez-vous pas que c'eſt pécher contre l'Egliſe ? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait et qu'il n'avait pas le pied fendu (*t*) ; c'était un crime horrible de manger de l'ixion et du griffon. (*u*)

LA COMTESSE.

Vous plaiſantez toujours, monſieur l'abbé ; dites-moi de grâce ce que c'eſt qu'un ixion ?

L'ABBÉ.

Je n'en ſais rien, Madame ; mais je ſais que quiconque mange le vendredi une aile de

(*t*) Deutéron. chap. XIV, v. 7. (*u*) *Ibidem*, v. 12 et 13.

poulet ſans la permiſſion de ſon évêque, au lieu de ſe gorger de ſaumon et d'eſturgeon, péche mortellement; que ſon ame ſera brûlée en attendant ſon corps, et que quand ſon corps la viendra retrouver, ils ſeront tous deux brûlés éternellement, ſans pouvoir être conſumés, comme je diſais tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt aſſurément plus judicieux ni plus équitable; il y a plaiſir à vivre dans une religion ſi ſage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau?

LE COMTE.

Prenez, croyez-moi; JESUS-CHRIST a dit: Mangez ce qu'on vous préſentera (*x*). Mangez, mangez, que la honte ne vous faſſe dommage.

L'ABBÉ.

Ah! devant vos domeſtiques, un vendredi, qui eſt le lendemain du jeudi! ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainſi vous avez plus de reſpect pour mes laquais que pour JESUS-CHRIST?

L'ABBÉ.

Il eſt bien vrai que notre ſauveur n'a jamais

(*x*) *Luc*, chap. X, v. 8.

connu les diſtinctions des jours gras et des jours maigres; mais nous avons changé toute ſa doctrine pour le mieux; il nous a donné tout pouvoir ſur la terre et dans le ciel. Savez-vous bien que, dans plus d'une province, il n'y a pas un ſiècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus? et je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE.

Mon DIEU! que cela eſt édifiant! et qu'on voit bien que votre religion eſt divine!

L'ABBÉ.

Si divine que, dans le pays même où l'on feſait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on feſait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, et que l'Egliſe en uſe encore ainſi quelquefois; tant elle ſait ſe proportionner aux différentes faibleſſes des hommes. — A boire.

LE COMTE.

A propos, M. le grand-vicaire, votre Egliſe permet-elle qu'on épouſe les deux ſœurs?

L'ABBÉ.

Toutes deux à la fois? non; mais l'une après l'autre, ſelon le beſoin, les circonſtances, l'argent donné en cour de Rome, et la protection: remarquez bien que tout change toujours, et que tout dépend de notre ſainte Egliſe. La ſainte Egliſe juive, notre mère,

que nous déteſtons et que nous citons toujours, trouve très-bon que le patriarche *Jacob* épouſe les deux ſœurs à la fois : elle défend dans le Lévitique de ſe marier à la veuve de ſon frère (*y*), elle l'ordonne expreſſément dans le Deutéronome (*z*) ; et la coutume de Jéruſalem permettait qu'on épousât ſa propre ſœur ; car vous ſavez que quand *Ammon*, fils du chaſte roi *David*, viola ſa ſœur *Thamar*, cette ſœur pudique et aviſée lui dit ces paroles : *Mon frère, ne me faites pas deſottiſes, mais demandez-moi en mariage à notre père, et il ne vous refuſera pas.* (*a*)

Mais pour revenir à notre divine loi ſur l'agrément d'épouſer les deux ſœurs ou la femme de ſon frère, la choſe varie ſelon le temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape *Clément VII* n'oſa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre *Henri VIII* avec la ſœur du prince *Arthur*, ſon frère, de peur que *Charles-Quint* ne le fît mettre en priſon une ſeconde fois, et ne le fît déclarer bâtard comme il était ; mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reſte, le pape et monſeigneur l'archevêque ſont les maîtres de tout quand ils ſont les plus forts. — A boire.

(*y*) *Lévit.* chap. XVIII, v. 16.
(*z*) *Deutéron.* chap. XXV, v. 5.
(*a*) II. *Rois*, chapitre XIII, v. 12 et 13.

LA COMTESSE.

Eh bien, M. *Freret*, vous ne répondez rien à ces beaux diſcours, vous ne dites rien !

M. FRERET.

Je me tais, Madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ.

Et que pourriez-vous dire, Monſieur, qui pût ébranler l'autorité, obſcurcir la ſplendeur, infirmer la vérité de notre mère ſainte Egliſe catholique, apoſtolique et romaine? — A boire.

M. FRERET.

Parbleu, je dirais que vous êtes des juifs et des idolâtres, qui vous moquez de nous et qui embourſez notre argent.

L'ABBÉ.

Des juifs et des idolâtres ! comme vous y allez !

M. FRERET.

Oui, des juifs et des idolâtres, puiſque vous m'y forcez. Votre DIEU n'eſt-il pas né juif? n'a-t-il pas été circoncis comme juif (*b*)? n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives? ne lui faites-vous pas dire pluſieurs fois qu'il faut obéir à la loi de *Moïſe* (*c*)? n'a-t-il pas

(*b*) *Luc*, chap. II, v. 22 et 39.
(*c*) *Matth.* chap. V, v. 17 et 18.

ſacrifié dans le temple? votre baptême n'était-il pas une coutume juive priſe chez les Orientaux? n'appelez-vous pas encore du mot juif *pâques* la principale de vos fêtes? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-ſept cents ans, dans une muſique diabolique, des chanſons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand, adultère et homicide, homme ſelon le cœur de DIEU? Ne prêtez-vous pas ſur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appelez *monts de piété?* et ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme?

LE COMTE.

Il a raiſon; il n'y a qu'une ſeule choſe qui vous manque de la loi juive, c'eſt un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les ſeigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des ſots, dans le temps que vous leur perſuadiez qu'*Elie* et l'antechriſt allaient venir, que le monde allait finir, et qu'il fallait donner tout ſon bien à l'Egliſe *pour le remède de ſon ame, et pour n'être point rangé parmi les boucs.* Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que ſur ces cent mille

mille livres vous me faſſiez une groſſe penſion. Mais pourquoi M. *Freret* nous appelle-t-il idolâtres ?

M. FRERET.

Pourquoi, Monſieur ? demandez-le à S^t *Chriſtophe*, qui eſt la première choſe que vous rencontrez dans votre cathédrale, et qui eſt en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez. Demandez-le à S^te *Claire* qu'on invoque pour le mal des yeux, et à qui vous avez bâti des temples, à S^t *Genou* qui guérit de la goutte, à S^t *Janvier* dont le ſang ſe liquéfie ſi ſolennellement à Naples quand on l'approche de ſa tête, à S^t *Antoine* qui aſperge d'eau bénite les chevaux dans Rome. (*d*)

Oſeriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille égliſes le lait de la Vierge, le prépuce et le nombril de ſon fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri ſur lequel vous prétendez que l'Etre éternel eſt mort ? vous enfin qui adorez d'un culte de latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte, de peur des ſouris ? Vos catholiques romains ont pouſſé leur catholique extravagance juſqu'à dire qu'ils changent ce

(*d*) Voyage de *Miſſon*, tome II, page 294 ; c'eſt un fait public.

morceau de pâte en DIEU par la vertu de quelques mots latins, et que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine ſortant des bras d'une proſtituée, vient pour douze ſous, revêtu d'un habit de comédien, me marmoter en une langue étrangère ce que vous appelez une meſſe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, ſe courber, ſe redreſſer, tourner à droite et à gauche, par devant et par derrière, et faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire et les manger, et les rendre enſuite à ſon pot de chambre! et vous n'avouerez pas que c'eſt la plus monſtrueuſe et la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc et du vin rouge en DIEU? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le *Zeus*, le *Demiourgos*, le maître des dieux et des hommes, et qui rendaient hommage à des dieux ſecondaires; fachez que *Cérès*, *Pomone* et *Flore*, valent mieux que votre *Urſule* et ſes onze mille vierges; et que ce n'eſt pas aux prêtres de *Marie-Magdelène* à ſe moquer des prêtres de *Minerve*.

LA COMTESSE.

Monſieur l'abbé, vous avez dans M. *Freret*

un rude adverſaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât ? c'eſt votre faute.

L'ABBÉ.

Oh, Madame, je ſuis aguerri, je ne m'effraie pas pour ſi peu de choſe ; il y a long-temps que j'ai entendu faire tous ces raiſonnemens contre notre mère ſainte Egliſe.

LA COMTESSE.

Par ma foi vous reſſemblez à certaine ducheſſe qu'un mécontent appelait catin ; elle lui répondit : Il y a trente ans qu'on me le dit ; et je voudrais qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, Madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE.

Cela eſt vrai ; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puiſſe avoir raiſon.

L'ABBÉ.

Et quelle raiſon pourrait-on oppoſer à l'authenticité des prophéties, aux miracles de *Moïſe*, aux miracles de JESUS, aux martyrs ?

LE COMTE.

Ah ! je ne vous conſeille pas de parler des prophéties, depuis que les petits garçons et

les petites filles ſavent ce que mangea le prophète *Ezéchiel* à ſon déjeûner (*e*), et qu'il ne ſerait pas honnête de nommer à dîner ; depuis qu'ils ſavent les aventures d'*Oolla* et d'*Ooliba* (*f*), dont il eſt difficile de parler devant les dames ; depuis qu'ils ſavent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète *Oſée* de prendre une catin (*g*), et de faire des fils de catin. Hélas ! trouverez-vous autre choſe dans ces miſérables que du galimatias et des obſcénités ?

Que vos pauvres théologiens ceſſent déſormais de diſputer contre les Juifs ſur le ſens des paſſages de leurs prophètes, ſur quelques lignes hébraïques d'un *Amos*, d'un *Joël*, d'un *Habacuc*, d'un *Jérémiah* ; ſur quelques mots concernant *Eliah*, tranſporté aux régions céleſtes orientales dans un chariot de feu, lequel *Eliah*, par parenthèſe, n'a jamais exiſté.

Qu'ils rougiſſent ſurtout des prophéties inſérées dans leurs évangiles. Eſt-il poſſible qu'il y ait encore des hommes aſſez imbécilles et aſſez lâches pour n'être pas ſaiſis d'indignation quand JESUS prédit dans *Luc* (*h*) :

(*e*) *Ezéch.* chap. IV, v. 12.
(*f*) *Idem*, chap. XVI et XXIII, v. 20.
(*g*) *Oſée*, chap. I, v. 2, et chap. III, v. 1 et 2.
(*h*) Chap. II.

Il y aura des ſignes dans la lune et dans les étoiles ; des bruits de la mer et des flots ; des hommes ſéchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux ſeront ébranlées, et alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puiſſance et grande majeſté. En vérité je vous dis que la génération préſente ne paſſera point que tout cela ne s'accompliſſe.

Il eſt impoſſible aſſurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonſtanciée et plus fauſſe. Il faudrait être fou pour oſer dire qu'elle fut accomplie, et que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puiſſance et une grande majeſté. D'où vient que *Paul*, dans ſon épître aux Theſſaloniciens, confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? *Nous qui vivons et qui vous parlons, nous ſerons emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air*, &c.

Pour peu qu'on ſoit inſtruit, on ſait que le dogme de la fin du monde et de l'établiſſement d'un monde nouveau, était une chimère reçue alors chez preſque tous les peuples. Vous trouverez cette opinion dans *Lucrèce*, au livre IV. Vous la trouverez dans le premier livre des métamorphoſes d'*Ovide*. *Héraclite*, long-temps auparavant, avait dit

que ce monde-ci ſerait conſumé par le feu. Les ſtoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs demi-chrétiens, qui fabriquèrent les évangiles, ne manquèrent pas d'adopter un dogme ſi reçu, et de s'en prévaloir. Mais, comme le monde ſubſiſta encore long-temps, et que JESUS ne vint point dans les nuées avec une grande puiſſance et une grande majeſté, au premier ſiècle de l'Egliſe, ils dirent que ce ſerait pour le ſecond ſiècle; ils le promirent enſuite pour le troiſième; et de ſiècle en ſiècle cette extravagance s'eſt renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du pont-neuf ſur le quai de l'école; il montrait au peuple, vers le ſoir, un coq et quelques bouteilles de baume: Meſſieurs, diſait-il, je vais couper la tête à mon coq, et je le reſſuſciterai le moment d'après en votre préſence; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il ſe trouvait toujours des gens aſſez ſimples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan; mais, comme il eſt tard, et que cette opération eſt digne du grand jour, ce ſera pour demain.

Deux membres de l'académie des ſciences eurent la curioſité et la conſtance de revenir pour voir comment le charlatan ſe tirerait d'affaire; la farce dura huit jours de ſuite;

mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le chriſtianiſme a duré huit ſiècles entiers. Après cela, Monſieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

M. FRERET.

Je ne vous conſeille pas de parler des miracles de *Moïſe* devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Egyptiens en auraient parlé dans leurs hiſtoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature ſe ſerait conſervée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été inſtruits de toutes les fables de l'Egypte et de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions ſurnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun hiſtorien, ni grec, ni ſyrien, ni égyptien, n'en a dit un ſeul mot. *Flavien Joſephe*, ſi bon patriote, ſi entêté de ſon judaïſme, ce *Joſephe* qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de ſa nation, n'en a pu trouver aucun qui atteſtât les dix plaies d'Egypte, et le paſſage à pied ſec au milieu de la mer, &c.

Vous ſavez que l'auteur du Pentateuque eſt encore incertain : quel homme ſenſé pourra jamais croire, ſur la foi de je ne ſais quel juif, ſoit *Eſdras*, ſoit un autre, de ſi

épouvantables merveilles inconnues à tout le reſte de la terre ? Quand même tous vos prophètes juifs auraient cité mille fois ces événemens étranges, il ſerait impoſſible de les croire ; mais il n'y a pas un ſeul de ces prophètes qui cite les paroles du Pentateuque ſur cet amas de miracles, pas un ſeul qui entre dans le moindre détail de ces aventures ; expliquez ce ſilence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainſi le renverſement de la nature. Quel motif, quelle raiſon aurait pu avoir le Dieu des Juifs ? était-ce de favoriſer ſon petit peuple ? de lui donner une terre fertile ? que ne lui donnait-il l'Egypte, au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les ſorciers de *Pharaon* ? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Egypte, et faire mourir tous les animaux, afin que les Iſraélites, au nombre de ſix cents trente mille combattans, s'enfuiſſent comme de lâches voleurs ? Pourquoi leur ouvrir le ſein de la mer Rouge, afin qu'ils allaſſent mourir de faim dans un déſert ? Vous ſentez l'énormité de ces abſurdes bêtiſes ; vous avez trop de ſens pour les admettre, et pour croire ſérieuſement à la religion chrétienne, fondée ſur l'impoſture juive. Vous ſentez le ridicule de la réponſe triviale qu'il

ne faut pas interroger DIEU, qu'il ne faut pas ſonder l'abyme de la Providence. Non, il ne faut pas demander à DIEU pourquoi il a créé des poux et des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux et les araignées exiſtent, nous ne pouvons ſavoir pourquoi ils exiſtent ; mais nous ne ſommes pas ſi sûrs que *Moïſe* ait changé ſa verge en ſerpent et ait couvert l'Egypte de poux, quoique les poux fuſſent familiers à ſon peuple : nous n'interrogeons point DIEU ; nous interrogeons des fous qui oſent faire parler DIEU, et lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conſeille pas non plus de parler des miracles de JESUS. Le créateur de l'univers ſe ſerait-il fait juif pour changer l'eau en vin à (*i*) des noces où tout le monde était déjà ivre? aurait-il été emporté par le diable (*k*) ſur une montagne dont on voit tous les royaumes de la terre? aurait-il envoyé le diable (*l*) dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons? aurait-il ſéché un figuier (*m*) pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le temps*

(*i*) *Jean*, chap. II, v. 9. (*l*) *Idem*, chap. VIII, v. 32.
(*k*) *Matth.* chap. IV, v. 8. (*m*) *Marc*, chap. XI, v. 13.

des figues ? Croyez-moi, ces miracles ſont tout auſſi ridicules que ceux de *Moïſe*. Convenez hautement de ce que vous penſez au fond du cœur.

L'ABBÉ.

Madame, un peu de condeſcendance pour ma robe, s'il vous plaît ; laiſſez-moi faire mon métier ; je ſuis un peu battu peut-être ſur les prophéties et ſur les miracles ; mais pour les martyrs il eſt certain qu'il y en a eu ; et *Paſcal*, le patriarche de Port-Royal-des-Champs, a dit : *Je crois volontiers aux faits dont les témoins ſe ſont égorger.*

M. FRERET.

Ah, Monſieur, que de mauvaiſe foi et d'ignorance dans *Paſcal !* on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, et qu'il a été témoin de leur ſupplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été ſuppliciés ? qui lui a dit que *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, a été crucifié à Rome, la tête en bas ? qui lui a dit que ce *Barjone*, un miſérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, et y ait parlé latin ? Hélas ! s'il eût été condamné à Rome, ſi les chrétiens l'avaient ſu, la première égliſe qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des ſaints aurait été Saint-Pierre de Rome, et non pas Saint-Jean de Latran ; les papes n'y euſſent pas manqué ; leur ambition y eût trouvé

un beau prétexte. A quoi eſt-on réduit, quand, pour prouver que ce *Pierre Barjone* a demeuré à Rome, on eſt obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue datée de Babylone était en effet écrite de Rome même (*n*)? ſur quoi un auteur célèbre a très-bien dit que, moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Conſtantinople.

Vous n'ignorez pas quels ſont les impoſteurs qui ont parlé de ce voyage de *Pierre*. C'eſt un *Abdias*, qui le premier écrivit que *Pierre* était venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire aſſaut de miracles contre *Simon* le magicien; c'eſt lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur, reſſuſcité à moitié par *Simon*, et entièrement par l'autre *Simon Barjone*; c'eſt lui qui met aux priſes les deux *Simon*, dont l'un vole dans les airs et ſe caſſe les deux jambes par les prières de l'autre; c'eſt lui qui fait l'hiſtoire fameuſe des deux dogues envoyés par *Simon* pour manger *Pierre*. Tout cela eſt répété par un *Marcel*, par un *Egéſippe*. Voilà les fondemens de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tiſſu des plus plates impoſtures faites par la plus vile canaille, laquelle ſeule embraſſa le chriſtianiſme pendant cent années.

(*n*) I de ſaint *Pierre*, chap. V, v. 13.

C'eſt une ſuite non interrompue de fauſſaires. Ils forgent des lettres de JESUS-CHRIST, ils forgent des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque*, des conſtitutions apoſtoliques, des vers des ſibylles en acroſtiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de *Barnabé*, des liturgies de *Pierre*, de *Jacques*, de *Matthieu* et de *Marc*, &c. &c. Vous le ſavez, Monſieur, vous les avez lues, ſans doute, ces archives infames du menſonge, que vous appelez fraudes pieuſes; et vous n'aurez par l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que ſur d'abominables chimères, pour le malheur du genre-humain?

L'ABBÉ.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever ſi haut, ſi elle n'avait eu pour baſe que le fanatiſme et le menſonge?

LE COMTE.

Et comment le mahométiſme s'eſt-il élevé encore plus haut? Du moins ſes menſonges ont été plus nobles, et ſon fanatiſme plus généreux. Du moins *Mahomet* a écrit et combattu; et JESUS n'a ſu ni écrire, ni ſe défendre. *Mahomet* avait le courage d'*Alexandre* avec l'eſprit de *Numa;* et votre JESUS a ſué

ſang et eau dès qu'il a été condamné par ſes juges. Le mahométiſme n'a jamais changé, et vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle eſt aujourd'hui et ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos uſages et ceux du roi *Dagobert*. Miſérables chrétiens ! non, vous n'adorez pas votre JESUS, vous lui inſultez en ſubſtituant vos nouvelles lois aux ſiennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos myſtères, vos agnus, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices ſimples et votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq janvier, par vos noëls diſſolus, dans leſquels vous couvrez de ridicule la vierge *Marie*, l'ange qui la ſalue, le pigeon qui l'engroſſe, le charpentier qui en eſt jaloux, et le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf et un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ.

C'eſt pourtant ce ridicule que S^t *Auguſtin* a trouvé divin ; il diſait : *Je le crois, parce que cela eſt abſurde ; je le crois, parce que cela eſt impoſſible.*

M. FRERET.

Eh, que nous importent les rêveries d'un africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien,

tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt perſécuteur ? que nous fait ſon galimatias théologique ? Voudriez-vous que je reſpectaſſe cet inſenſé rhéteur, quand il dit, dans ſon ſermon XXII, que l'ange fit un enfant à *Marie* par l'oreille ? *imprægnavit per aurem.*

LA COMTESSE.

En effet, je vois l'abſurde ; mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-ſimple que le chriſtianiſme ſe ſoit formé dans la populace, comme les ſectes des anabaptiſtes et des quakers ſe ſont établies, comme les prophètes du Vivarais et des Cévènes ſe ſont formés, comme la faction des convulſionnaires prend déjà des forces. L'enthouſiaſme commence, la fourberie achève. Il en eſt de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

M. FRERET.

Il n'eſt que trop vrai, Madame. Ce qui réſulte de plus probable du chaos des hiſtoires de JESUS écrites contre lui par les Juifs, et en ſa faveur par les chrétiens, c'eſt qu'il était un juif de bonne foi, qui voulait ſe faire

valoir auprès du peuple, comme les fondateurs des récabites, des eſſéniens, des ſaducéens, des phariſiens, des judaïtes, des hérodiens, des joaniſtes, des thérapeutes, et de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatiſme. Il eſt probable qu'il mit quelques femmes dans ſon parti, ainſi que tous ceux qui voulurent être chefs de ſectes; qu'il lui échappa pluſieurs diſcours indiſcrets contre les magiſtrats, et qu'il fut puni cruellement du dernier ſupplice. Mais qu'il ait été condamné, ou ſous le règne d'*Hérode* le grand, comme le prétendent les talmudiſtes, ou ſous *Hérode* le tétrarque, comme le diſent quelques évangiles, cela eſt fort indifférent. Il eſt avéré que ſes diſciples furent très-obſcurs juſqu'à ce qu'ils euſſent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie, qui étayèrent les rêveries des galiléens par les rêveries de *Platon*. Les peuples alors étaient inſatués de démons, de mauvais génies, d'obſeſſions, de poſſeſſions, de magie, comme le ſont aujourd'hui les ſauvages. Preſque toutes les maladies étaient des poſſeſſions d'eſprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chaſſer les diables avec la racine barath, miſe ſous le nez des malades, et quelques paroles attribuées à *Salomon*. Le

jeune *Tobie* chaſſait les diables avec la fumée d'un poiſſon ſur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les galiléens ſe vantèrent.

Les gentils étaient aſſez fanatiques pour convenir que les galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges : car les gentils croyaient en en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les diſciples de JESUS. Si quelques malades guériſſaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'aſſurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantemens. Ils diſaient aux chrétiens : Vous avez de beaux ſecrets, et nous auſſi : vous guériſſez avec des paroles, et nous auſſi ; vous n'avez ſur nous aucun avantage.

Mais quand les galiléens, ayant gagné une nombreuſe populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'Etat ; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérans ; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatiſme ſur les ruines du fanatiſme ancien, alors les prêtres et les magiſtrats romains les eurent en horreur ; alors on réprima leur audace. Que firent-ils ? ils ſuppoſèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur ; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent fauſſaires, ils ſe défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes, juſqu'au

temps

temps où *Conſtantin*, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion ſur le trône. Alors les fripons furent ſanguinaires. J'oſe vous aſſurer que depuis le concile de Nicée juſqu'à la ſédition des Cévènes, il ne s'eſt pas écoulé une ſeule année où le chriſtianiſme n'ait verſé le ſang.

L'ABBÉ.

Ah ! Monſieur, c'eſt beaucoup dire.

M. FRERET.

Non, ce n'eſt pas aſſez dire. Reliſez ſeulement l'hiſtoire eccléſiaſtique ; voyez les donatiſtes et leurs adverſaires s'aſſommant à coups de bâton ; les anathaſiens et les ariens rempliſſant l'empire romain de carnage pour une diphtongue. Voyez ces barbares chrétiens ſe plaindre amèrement que le ſage empereur *Julien* les empêche de s'égorger et de ſe détruire. Regardez cette ſuite épouvantable de maſſacres ; tant de citoyens mourant dans les ſupplices, tant de princes aſſaſſinés, les bûchers allumés dans vos conciles ; douze millions d'innocens, habitans d'un nouvel hémiſphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, ſous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens ; et, dans notre ancien hémiſphère, les chrétiens immolés ſans ceſſe les uns par les autres,

vieillards, enfans, mères, femmes, filles, expirant en foule dans les croiſades des Albigeois, dans les guerres des huſſites, dans celles des luthériens, des calviniſtes, des anabaptiſtes, à la Saint-Barthelemi, aux maſſacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cévènes; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché ſur un lit de repos, ſe fait baiſer les pieds, et que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le déſennuyer. DIEU m'eſt témoin que ce portrait eſt fidelle, et vous n'oſeriez me contredire.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'il y a quelque choſe de vrai; mais, comme diſait l'évêque de Noyon, ce ne ſont pas là des matières de table; ce ſont des tables des matières. Les dîners ſeraient trop triſtes ſi la converſation roulait long-temps ſur les horreurs du genre-humain. L'hiſtoire de l'Egliſe trouble la digeſtion.

LE COMTE.

Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas la faute de la religion chrétienne, c'eſt celle des abus.

LE COMTE.

Cela ſerait bon s'il n'y avait eu que peu

d'abus. Mais ſi les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que *Paul*, ou celui qui a pris ſon nom, a écrit : *Ne ſuis-je pas en* (*o*) *droit de me faire nourrir et vêtir par vous, moi, ma femme ou ma ſœur ?* Si l'Egliſe a voulu toujours envahir, ſi elle a employé toujours toutes les armes poſſibles pour nous ôter nos biens et nos vies, depuis la prétendue aventure d'*Ananie* et de *Saphire*, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de *Simon Barjone* le prix de leurs héritages, et qui avaient gardé quelques dragmes pour leur ſubſiſtance (*p*); s'il eſt évident que l'hiſtoire de l'Egliſe eſt une ſuite continuelle de querelles, d'impoſtures, de vexations, de fourberies, de rapines et de meurtres ; alors il eſt démontré que l'abus eſt dans la choſe même, comme il eſt démontré qu'un loup a toujours été carnaſſier, et que ce n'eſt point par quelques abus paſſagers qu'il a ſucé le ſang de nos moutons.

L'ABBÉ.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

LE COMTE.

Point du tout; je vous défie de me montrer une ſeule guerre excitée pour le dogme dans

(*o*) I aux Corinthiens, chap. IX, v. 4 et 5.
(*p*) Actes des apôtres, chap. V.

une ſeule ſecte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un ſeul homme perſécuté pour ſes opinions, depuis *Romulus* juſqu'au temps où les chrétiens vinrent tout bouleverſer. Cette abſurde barbarie n'était réſervée qu'à nous. Vous ſentez, en rougiſſant, la vérité qui nous preſſe, et vous n'avez rien à répondre.

L'ABBÉ.

Auſſi je ne réponds rien. Je conviens que les diſputes théologiques ſont abſurdes et funeſtes.

M. FRERET.

Convenez donc auſſi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poiſons.

L'ABBÉ.

C'eſt ce que je ne vous accorderai point; car cet arbre a auſſi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les diſſentions, je ne veux pas pour cela qu'on détruiſe la république. On peut réformer ſes lois.

LE COMTE.

Il n'en eſt pas d'un Etat comme d'une religion. Veniſe a réformé ſes lois, et a été floriſſante; mais quand on a voulu réformer le catholiciſme, l'Europe a nagé dans le ſang;

et en dernier lieu, quand le célèbre *Locke*, voulant ménager à la fois les impoſtures de cette religion et les droits de l'humanité, a écrit ſon livre du chriſtianiſme raiſonnable, il n'a pas eu quatre diſciples ; preuve aſſez forte que le chriſtianiſme et la raiſon ne peuvent ſubſiſter enſemble. Il ne reſte qu'un ſeul remède dans l'état où ſont les choſes, encore n'eſt-il qu'un palliatif ; c'eſt de rendre la religion abſolument dépendante du ſouverain et des magiſtrats.

M. FRERET.

Oui, pourvu que le ſouverain et les magiſtrats ſoient éclairés, pourvu qu'ils ſachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils penſent, et en avoir beaucoup à ce qu'ils font ; les laiſſer libres dans leur commerce avec DIEU et ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magiſtrats qui ſoutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et ſi toutes les religions étant autoriſées, elles ſe battent toutes les unes contre les autres ? ſi le catholique, le proteſtant, le grec, le turc, le juif, ſe prennent par les oreilles en

ſortant de la meſſe, du prêche, de la moſquée, et de la ſynagogue?

M. FRERET.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les diſſipe.

LE COMTE.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régimens; je voudrais commencer par inſtruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Inſtruire les hommes! que dites-vous, Monſieur le comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE.

J'entends; vous penſez toujours qu'il ne faut que les tromper: vous n'êtes qu'à moitié guéri; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis ſur une choſe que je lus hier dans l'hiſtoire de ces bons mahométans, qui m'a beaucoup frappée. *Aſſan*, fils d'*Ali*, étant au bain, un de ſes eſclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante ſur le corps. Les domeſtiques d'*Aſſan* voulurent empaler le coupable. *Aſſan*, au lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt pièces d'or. *Il y a*, dit-il,

un degré de gloire dans le paradis pour ceux qui payent les ſervices, un plus grand pour ceux qui pardonnent le mal, et un plus grand encore pour ceux qui récompenſent le mal involontaire. Comment trouvez-vous cette action et ce diſcours?

LE COMTE.

Je reconnais là mes bons muſulmans du premier ſiècle.

L'ABBÉ.

Et moi, mes bons chrétiens.

M. FRERET.

Et moi, je ſuis fâché qu'*Aſſan* l'échaudé, fils d'*Ali*, ait donné vingt pièces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéreſſées. J'aurais voulu qu'*Aſſan* eût été aſſez vertueux et aſſez humain pour conſoler le déſeſpoir de l'eſclave, ſans ſonger à être placé dans le paradis au troiſième degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que, ſi à tous les dîners de Paris, de Madrid, de Lisbonne, de Rome et de Moſcou, on avait des converſations auſſi inſtructives, le monde n'en irait que mieux.

TROISIEME ENTRETIEN.

APRÈS DINER.

L'ABBÉ.

VOILA d'excellent café, Madame; c'eſt du Moka tout pur.

LA COMTESSE.

Oui, il vient du pays des muſulmans; n'eſt-ce pas grand dommage ?

L'ABBÉ.

Raillerie à part, Madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE.

Oui, ſans doute; et DIEU leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs; c'eſt celle que, ſelon vous, pratiquaient *Enoch*, les noachides et *Abraham*; c'eſt celle que les lettrés chinois ont conſervée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un DIEU, l'amour de la juſtice et l'horreur du crime.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible qu'on ait abandonné une religion ſi pure et ſi ſainte pour les ſectes abominables qui ont inondé la terre ?

M.

M. FRERET.

En fait de religion, Madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtement, de logement et de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes et du gland. Nous avons eu enſuite du pain, des mets ſalutaires, des habits de laine et de ſoie filées, des maiſons propres et commodes; mais, dans ce qui concerne la religion, nous ſommes revenus au gland, aux peaux de bêtes et aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il ſerait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, eſt par-tout incorporée à l'Etat; et que, depuis le pape juſqu'au dernier capucin, chacun fonde ſon trône ou ſa cuiſine ſur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne ſont pas aſſez raiſonnables pour ſe contenter d'une religion pure et digne de DIEU.

LA COMTESSE.

Vous n'y penſez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en ſont tenus à cette religion pure du temps de votre *Enoch*, de votre *Noé* et de votre *Abraham*. Pourquoi ne ſerait-on pas auſſi raiſonnable aujourd'hui qu'on l'était alors?

L'ABBÉ.

Il faut bien que je le diſe : c'eſt qu'alors il n'y avait ni chanoine à groſſe prébende, ni abbé de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Vurtzbourg avec un million, ni pape avec ſeize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la ſociété humaine tous ces biens, des guerres auſſi ſanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'aye été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres et aux moines ; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur ; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fuſſent plus doux et plus heureux, que les peuples ceſſaſſent d'être ſuperſtitieux, et que les chefs de l'Egliſe tremblaſſent d'être perſécuteurs.

L'ABBÉ.

Il eſt bien mal-aiſé (puiſqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des inſenſés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, ſi, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcaſſe de ſainte *Geneviève* par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRERET.

Je ne crois point ce que vous dites ; la raiſon a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcaſſe et celle de *Marcel* dans Paris. Je penſe qu'il eſt très-aiſé de déraciner par degrés toutes les ſuperſtitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux ſorciers, on n'exorciſe plus les diables ; et quoiqu'il ſoit dit que votre JESUS ait envoyé ſes apôtres préciſément pour chaſſer les diables (*q*), aucun prêtre parmi nous n'eſt ni aſſez fou, ni aſſez ſot pour ſe vanter de les chaſſer ; les reliques de S^t *François* ſont devenues ridicules, et celles de S^t *Ignace*, peut-être, ſeront un jour traînées dans la boue avec les jéſuites eux-mêmes. On laiſſe, à la vérité, au pape le duché de Ferrare qu'il a uſurpé, les domaines que *Céſar Borgia* ravit par le fer et par le poiſon, et qui ſont retournés à l'Egliſe de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas ; on laiſſe Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare ; on lui veut bien payer encore des annates, quoique ce ſoit un ridicule honteux et une ſimonie évidente ; on ne veut pas faire d'éclat pour un ſubſide ſi modique. Les hommes, ſubjugués par la coutume, ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis

(*q*) *Matth.* chap. X, v. 8. *Marc*, chap. VI, v. 13.

près de trois ſiècles. Mais que les papes aient l'inſolence d'envoyer, comme autrefois, des légats *à latere* pour impoſer des décimes ſur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs Etats en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *à latere :* je ne déſeſpérerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons ſecoués. Jetez les yeux à préſent ſur la partie la plus opulente de la Suiſſe, ſur les ſept Provinces-Unies auſſi puiſſantes que l'Eſpagne, ſur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient ſeules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le nord de l'Allemagne, et la Scandinavie, ces pépinières intariſſables de guerriers; tous ces peuples nous ont paſſés de bien loin dans les progrès de la raiſon. Le ſang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertiliſé leurs campagnes ; l'abolition des moines a peuplé et enrichi leurs Etats : on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs; la France ſera plus opulente et plus peuplée.

L'ABBÉ.

Eh bien, quand vous auriez ſecoué en

France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne payerions plus à l'évêque de Rome un tribut honteux; quand même on mépriſerait aſſez la conſubſtantialité et la proceſſion du Saint-Eſprit par le père et par le fils, et la tranſſubſtantiation pour n'en plus parler; quand ces myſtères reſteraient enſevelis dans la Somme de S^t *Thomas*, et quand les contemptibles théologiens ſeraient réduits à ſe taire, vous reſteriez encore chrétiens; vous voudriez en vain aller plus loin, c'eſt ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philoſophes n'eſt pas faite pour les hommes.

M. FRERET.

Eſt quadam prodire tenus, ſi non datur ultrà.

Je vous dirai avec *Horace*: Votre médecin ne vous donnera jamais la vue du lynx, mais ſouffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémiſſons ſous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de *chrétien* a prévalu, il reſtera; mais peu à peu on adorera DIEU ſans mélange, ſans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, ſans lui dire qu'il eſt mort par un ſupplice infame, ſans croire qu'on faſſe des dieux avec de la farine,

enfin ſans cet amas de ſuperſtitions qui mettent des peuples policés ſi au-deſſous des ſauvages. L'adoration pure de l'Etre ſuprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens; et bientôt elle deſcendra dans une partie ſaine du peuple même.

L'ABBÉ.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenſes progrès) ne ſoit funeſte au peuple en deſcendant juſqu'à lui, et ne le conduiſe au crime? Les hommes ſont aſſujettis à de cruelles paſſions et à d'horribles malheurs; il leur faut un frein qui les retienne, et une erreur qui les conſole.

M. FRERET.

Le culte raiſonnable d'un DIEU juſte, qui punit et qui récompenſe, ſerait ſans doute le bonheur de la ſociété; mais quand cette connaiſſance ſalutaire d'un DIEU juſte eſt défigurée par des menſonges abſurdes et par des ſuperſtitions dangereuſes, alors le remède ſe tourne en poiſon; et ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raiſonne qu'à demi (et il y en a beaucoup de cette eſpèce) oſe nier ſouvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant, qui a de grandes paſſions dans une ame faible, eſt ſouvent invité à l'iniquité par la ſureté du pardon que les

prêtres lui offrent. *De quelque multitude énorme de crimes que vous ſoyez ſouillé, confeſſez-vous à moi, et tout vous ſera pardonné par les mérites d'un homme qui fut pendu en Judée il y a pluſieurs ſiècles. Plongez-vous, après cela, dans de nouveaux crimes ſept fois ſoixante et ſept fois, et tout vous ſera pardonné encore.* N'eſt-ce pas là véritablement induire en tentation? n'eſt-ce pas applanir toutes les voies de l'iniquité? La *Brinvilliers* ne ſe confeſſait-elle pas à chaque empoiſonnement qu'elle commettait? *Louis XI* autrefois n'en uſait-il pas de même?

Les anciens avaient, comme nous, leur confeſſion et leurs expiations, mais on n'était pas expié pour un ſecond crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs et des Romains, et nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue; mais nos diables ſont plus ſots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées; on les regardait comme les exécutrices, et non comme les victimes des vengeances divines. Etre à la fois bourreaux et patiens, brûlans et brûlés, comme le ſont nos diables, c'eſt une contradiction abſurde, digne de nous, et d'autant plus abſurde que la chute des anges, ce fondement du chriſtianiſme, ne ſe trouve ni dans la Genèſe, ni

dans l'Evangile. C'eſt une ancienne fable des brachmanes.

Enfin, Monſieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il eſt ridicule; mais perſonne ne rirait d'un Dieu rémunérateur et vengeur, dont on eſpérerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'eſpèce des châtimens et des récompenſes, mais en étant perſuadé qu'il y en aura, parce que DIEU eſt juſte.

LE COMTE.

Il me ſemble que M. *Freret* a fait aſſez entendre comment la religion peut être un frein ſalutaire. Je veux eſſayer de vous prouver qu'une religion pure eſt infiniment plus conſolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illuſions des ames dévotes, je le crois; il y en a auſſi aux petites-maiſons. Mais quels tourmens quand ces ames viennent à s'éclairer! dans quel doute et dans quel déſeſpoir certaines religieuſes paſſent leurs triſtes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même: les cloîtres ſont le ſéjour du repentir; mais chez les hommes ſurtout, un cloître eſt le repaire de la diſcorde et de l'envie. Les moines ſont des forçats volontaires qui ſe battent en ramant enſemble; j'en excepte

un très-petit nombre qui ſont ou véritablement pénitens ou utiles; mais, en vérité, DIEU a-t-il mis l'homme et la femme ſur la terre pour qu'ils traînaſſent leur vie dans des cachots, ſéparés les uns des autres à jamais? Eſt-ce-là le but de la nature? Tout le monde crie contre les moines; et moi je les plains. La plupart, au ſortir de l'enfance, ont fait pour jamais le ſacrifice de leur liberté; et ſur cent il y en a quatre-vingts au moins qui sèchent dans l'amertume. Où ſont donc ces grandes conſolations que votre religion donne aux hommes? Un riche bénéficier eſt conſolé, ſans doute; mais c'eſt par ſon argent, et non par ſa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de ſon état. Il n'eſt heureux que comme homme du monde, et non pas comme homme d'Egliſe. Un père de famille, ſage, réſigné à DIEU, attaché à ſa patrie, environné d'enfans et d'amis, reçoit de DIEU des bénédictions mille fois plus ſenſibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raiſon des derviches, des marabouts, des fakirs, des bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureuſes; ils ſe ſont voués à des auſtérités plus effrayantes; et ces chaînes de fer ſous leſquelles ils ſont

courbés, ces bras toujours étendus dans la même ſituation, ces macérations épouvantables ne ſont rien encore en comparaiſon des jeunes femmes de l'Inde qui ſe brûlent ſur le bûcher de leurs maris, dans le fol eſpoir de renaître enſemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les conſolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raiſonnable qu'une famille honnête rend à l'Etre ſuprême ſans ſuperſtition. Laiſſez là les cachots des couvens; laiſſez là vos myſtères contradictoires et inutiles, l'objet de la riſée univerſelle; prêchez DIEU et la morale, et je vous réponds qu'il y aura plus de vertu et plus de félicité ſur la terre.

LA COMTESSE.

Je ſuis fort de cette opinion.

M. FRERET.

Et moi auſſi, ſans doute.

L'ABBÉ.

Eh bien, puiſqu'il faut vous dire mon ſecret, j'en ſuis auſſi.

Alors le préſident de *Maiſons*, l'abbé de *Saint-Pierre*, M. *du Fay*, M. *du Marſais* arrivèrent: et M. l'abbé de *Saint-Pierre* lut, ſelon ſa coutume, *ſes penſées du matin*, ſur chacune deſquelles on pouvait faire un bon ouvrage.

PENSÉES

Détachées de M. l'abbé de Saint-Pierre.

La plupart des princes, des miniſtres, des hommes conſtitués en dignité, n'ont pas le temps de lire; ils mépriſent les livres, et ils ſont gouvernés par un gros livre qui eſt le tombeau du ſens commun.

S'ils avaient ſu lire, ils auraient épargné au monde tous les maux que la ſuperſtition et l'ignorance ont cauſés. Si *Louis XIV* avait ſu lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.

Les papes et leurs ſuppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'eſt fondé que ſur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du ſeul livre qui annonce leur religion; ils ont dit : Voilà votre loi, et nous vous défendons de la lire; vous n'en ſaurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'eſt pas compréhenſible; elle exiſte pourtant, et toute Bible en langue qu'on parle eſt défendue à Rome; elle n'eſt permiſe que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les uſurpations papales ont pour prétexte un miſérable jeu de mots, une équivoque des rues, une pointe qu'on fait dire à DIEU, et pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier : *Tu es Pierre, et ſur cette pierre je fonderai mon aſſemblée.*

Si on ſavait lire, on verrait avec évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement ; elle en a fait encore beaucoup en France, par les perſécutions contre les proteſtans, par les diviſions ſur je ne ſais quelle bulle, plus mépriſable qu'une chanſon du pont-neuf, par le célibat ridicule des prêtres, par la fainéantiſe des moines, par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, &c.

L'Eſpagne et le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent preſque tous ces maux, et ont l'inquiſition par-deſſus ; laquelle, un enfer ſuppoſé, ferait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne, il y a des querelles interminables entre les trois ſectes admiſes par le traité de Veſtphalie : les habitans des pays immédiatement ſoumis aux prêtres allemands ſont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire romain, n'a laiſſé que de la misère et de

la muſique, des eunuques, des arlequins et des prêtres. On accable de tréſors une petite ſtatue noire appelée *la Madone de Lorette ;* et les terres ne ſont pas cultivées.

La théologie eſt dans la religion ce que les poiſons ſont parmi les alimens.

Ayez des temples où DIEU ſoit adoré, ſes bienfaits chantés, ſa juſtice annoncée, la vertu recommandée : tout le reſte n'eſt qu'eſprit de parti, faction, impoſture, orgueil, avarice, et doit être proſcrit à jamais.

Rien n'eſt plus utile au public qu'un curé qui tient regiſtre des naiſſances, qui procure des aſſiſtances aux pauvres, conſole les malades, enſevelit les morts, met la paix dans les familles, et qui n'eſt qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il ſoit au-deſſus du beſoin, et qu'il ne lui ſoit pas poſſible de déshonorer ſon miniſtère en plaidant contre ſon ſeigneur et contre ſes paroiſſiens, comme font tant de curés de campagne : qu'il ſoit gagé par la province, ſelon l'étendue de ſa paroiſſe, et qu'il n'ait d'autre ſoin que celui de remplir ſes devoirs.

Rien n'eſt plus inutile qu'un cardinal. Qu'eſt-ce qu'une dignité étrangère, conférée

par un prêtre étranger? dignité ſans fonction, et qui preſque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi aſſiſter les pauvres, ni de quoi ſe ſecourir lui-même.

Le meilleur gouvernement eſt, ſans contredit, celui qui n'admet que le nombre de prêtres néceſſaire; car le ſuperflu n'eſt qu'un fardeau dangereux. Le meilleur gouvernement eſt celui où les prêtres ſont mariés; car ils en ſont meilleurs citoyens; ils donnent des enfans à l'Etat, et les élèvent avec honnêteté: c'eſt celui où les prêtres n'oſent prêcher que la morale; car s'ils prêchent la controverſe, c'eſt ſonner le tocſin de la diſcorde.

Les honnêtes gens liſent l'hiſtoire des guerres de religion avec horreur; ils rient des diſputes théologiques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne faſſe ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi? oui; comme il y a eu des gens qui ſe ſont crus ſorciers.

M. *Deſlandes*, de l'académie des ſciences, qui vient de nous donner l'*Hiſtoire de la philoſophie*, dit, au tome III, page 299: *La faculté de théologie me paraît le corps le plus mépriſable*

du royaume : il deviendrait un des plus reſpectables s'il ſe bornait à enſeigner DIEU et la morale. Ce ſerait le ſeul moyen d'expier ſes déciſions criminelles contre *Henri III* et le grand *Henri IV.*

Les miracles que des gueux font au faubourg Saint-Médard peuvent aller loin, ſi M. le cardinal de *Fleuri* n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix, et défendre ſévèrement les miracles.

La bulle monſtrueuſe *Unigenitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle eſt un attentat à la dignité de la couronne, et à la liberté de la nation.

La canaille créa la ſuperſtition ; les honnêtes gens la détruiſent.

On cherche à perfectionner les lois et les arts ; peut-on oublier la religion ?

Qui commencera à l'épurer ? ce ſont les hommes qui penſent. Les autres ſuivront.

N'eſt-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, et que les ſages n'en aient pas ? Il faut être prudent, mais non pas timide.

XXVII.

L'EMPEREUR DE LA CHINE ET FRERE RIGOLET.

La Chine, autrefois entièrement ignorée, long-temps enſuite défigurée à nos yeux, et enfin mieux connue de nous que pluſieurs provinces d'Europe, eſt l'empire le plus peuplé, le plus floriſſant et le plus antique de l'univers : on ſait que, par le dernier dénombrement fait ſous l'empereur *Cam-hi*, dans les ſeules quinze provinces de la Chine proprement dites, on trouva ſoixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au-deſſus de ſoixante ans, ni les jeunes gens au-deſſous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes : à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'ames, ou ſoi-diſant telles à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur ſont deux cents millions d'onces d'argent fin, ce qui revient à douze cents cinquante millions de la monnaie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'Etat conſiſtent, nous dit-on, dans

dans une milice d'environ huit cents mille ſoldats. L'empereur a cinq cents ſoixante et dix mille chevaux, ſoit pour monter les gens de guerre, ſoit pour les voyages de la cour, ſoit pour les courriers publics.

On nous aſſure encore que cette vaſte étendue de pays n'eſt point gouvernée deſpotiquement, mais par ſix tribunaux principaux, qui ſervent de frein à tous les tribunaux inférieurs.

La religion y eſt ſimple, et c'eſt une preuve inconteſtable de ſon antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine ſont les premiers pontifes de l'empire ; ils adorent un Dieu unique, ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur *Cam-hi* écrivit et fit graver dans le frontiſpice de ſon temple ces propres mots : *Le Chang-ti eſt ſans commencement et ſans fin ; il a tout produit ; il gouverne tout ; il eſt infiniment bon et infiniment juſte.*

Yont-chin, fils et ſucceſſeur de *Cam-hi*, fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots : *Il y a entre le Tien et l'homme une correſpondance de fautes et de punitions, de prières et de bienfaits*, &c. (*a*)

Cette religion de l'empereur, de tous les colaos, de tous les lettrés, eſt d'autant plus

(*a*) Voyez la collection du jéſuite *du Halde*.

belle qu'elle n'eſt ſouillée par aucune ſuperſtition.

Toute la ſageſſe du gouvernement n'a pu empêcher que les bonzes ne ſe ſoient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention d'un maître-d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne ſe gliſſent dans les caves et dans les greniers.

L'eſprit de tolérance, qui feſait le caractère de toutes les nations aſiatiques, laiſſa les bonzes ſéduire le peuple; mais en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner: on les a traités comme on traite les charlatans; on les laiſſe débiter leur orviétan dans les places publiques; mais s'ils ameutent le peuple, ils ſont pendus. Les bonzes ont donc été tolérés et réprimés.

L'empereur *Cam-hi* avait accueilli avec une bonté ſingulière les bonzes jéſuites; ceux-ci, à la faveur de quelques ſphères armillaires, des baromètres, des thermomètres, des lunettes, qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de *Cam-hi* la tolérance publique de la religion chrétienne.

On doit obſerver que cet empereur fut obligé de conſulter les tribunaux, de les ſolliciter lui-même, et de dreſſer de ſa main la requête des bonzes jéſuites, pour leur obtenir la permiſſion d'exercer leur religion: ce qui

prouve évidemment que l'empereur n'eſt point deſpotique, comme tant d'auteurs mal inſtruits l'ont prétendu, et que les lois ſont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les miſſionnaires rendirent bientôt la nouvelle ſecte odieuſe. Les Chinois, qui ſont gens ſenſés, furent étonnés et indignés que des bonzes d'Europe oſaſſent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord; les tribunaux préſentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe, et ſurtout contre les jéſuites; ainſi que nous avons vu depuis peu les parlemens de France requérir et enſuite ordonner l'abolition de cette ſociété.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine, lorſque l'empereur *Cam-hi* mourut, le 20 décembre 1722. Un de ſes fils, nommé *Yont-chin*, lui ſuccéda; c'était un des meilleurs princes que DIEU ait jamais accordés aux hommes. Il avait toute la bonté de ſon père, avec plus de fermeté et plus de juſteſſe dans l'eſprit. Dès qu'il fut ſur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jéſuites. On l'avertiſſait que ces bonzes, ſous prétexte de religion, feſaient un commerce immenſe; qu'ils prêchaient une doctrine intolérante; qu'ils avaient été l'unique cauſe d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était

péri plus de quatre cents mille ames, qu'ils étaient les ſoldats et les eſpions d'un prêtre d'Occident, réputé ſouverain de tous les royaumes de la terre, que ce prêtre avait diviſé le royaume de la Chine en évêchés, qu'il avait rendu des ſentences à Rome contre les anciens rites de la nation, et qu'enfin, ſi l'on ne réprimait pas au plutôt ces entrepriſes inouies, une révolution était à craindre.

L'empereur *Yont-chin*, avant de ſe décider, voulut s'inſtruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes ; il ſut qu'il y en avait un, nommé le frère *Rigolet*, qui avait converti quelques enfans des crocheteurs et des lavandières du palais : il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère *Rigolet* n'était pas un homme de cour comme les frères *Parennin* et *Verbieſt*. Il avait toute la ſimplicité et l'enthouſiaſme d'un perſuadé. Il y a des ces gens-là dans toutes les ſociétés religieuſes ; ils ſont néceſſaires à leur ordre. On demandait un jour à *Oliva*, général des jéſuites, comme il ſe pouvait faire qu'il y eût tant de ſots dans une ſociété qui paſſait pour éclairée ? il répondit : *Il nous faut des ſaints*. Ainſi donc S^t *Rigolet* comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, et ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiſer l'empereur

dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires, et frappé neuf fois la terre de ſon front, l'empereur lui fit apporter du thé et des biſcuits, et lui dit : Frère *Rigolet*, dites-moi en conſcience ce que c'eſt que cette religion que vous prêchez aux lavandières et aux crocheteurs de mon palais ?

FRERE RIGOLET.

Auguſte ſouverain des quinze provinces anciennes de la Chine et des quarante-deux provinces tartares, ma religion eſt la ſeule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère *Bouvet*, qui le tenait de ſa nourrice. Les Chinois, les Japonais, les Coréens, les Tartares, les Indiens, les Perſans, les Turcs, les Arabes, les Africains et les Américains ſeront tous damnés. On ne peut plaire à DIEU que dans une partie de l'Europe, et ma ſecte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire univerſelle.

L'EMPEREUR.

Fort bien, frère *Rigolet*. Votre ſecte eſt confinée dans un petit coin de l'Europe, et vous l'appelez univerſelle ! apparemment que vous eſpérez de l'étendre dans tout l'univers.

FRERE RIGOLET.

Sire, votre majeſté a mis le doigt deſſus ; c'eſt comme nous l'entendons. Dès que nous

ſommes envoyés dans un pays, par le révérend frère général, au nom du pape qui eſt vice-dieu en terre, nous catéchiſons les eſprits qui ne ſont point encore pervertis par l'uſage dangereux de penſer. Les enfans du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux ; enſuite nous allons aux femmes ; bientôt elles nous donnent leurs maris ; et dès que nous avons un nombre ſuffiſant de proſélytes, nous devenons aſſez puiſſans pour forcer le ſouverain à gagner la vie éternelle en ſe feſant ſujet du pape.

L'EMPEREUR.

On ne peut mieux, frère *Rigolet* ; les ſouverains vous ſont fort obligés. Montrez-moi un peu ſur cette carte géographique où demeure votre pape ?

FRERE RIGOLET.

Sacrée Majeſté impériale, il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez, et c'eſt de là qu'il damne ou qu'il ſauve à ſon gré tous les rois de la terre : il eſt vice-dieu, vice-Chang-ti, vice-Tien ; il doit gouverner la terre entière au nom de DIEU, et notre frère général doit gouverner ſous lui.

L'EMPEREUR.

Mes complimens au vice-dieu et au frère

général ; mais votre Dieu quel eſt-il ? Dites-moi un peu de ſes nouvelles ?

FRERE RIGOLET.

Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelque dix-ſept cents vingt-trois ans, entre un bœuf et un âne ; et trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vîte l'adorer dans ſa mangeoire.

L'EMPEREUR.

Vraiment, frère *Rigolet*, ſi j'avais été là, je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRERE RIGOLET.

Je le crois bien, Sire ; mais ſi vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir ſa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez ſur le bord de la mer Adriatique, dans la même maiſon où elle accoucha de DIEU (*b*). Cette maiſon, à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici ſur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif ; mais au bout de treize cents ans, les eſprits céleſtes la tranſportèrent où vous la voyez. La mère de DIEU n'y eſt pas, à la vérité, en chair et en os, mais en bois. C'eſt une ſtatue que quelques-uns de

(*b*) Notre-Dame de Lorette.

nos frères penſent avoir été faite par le Dieu ſon fils, qui était un très-bon charpentier.

L'EMPEREUR.

Un Dieu charpentier! un Dieu né d'une femme! tout ce que vous me dites eſt admirable.

FRERE RIGOLET.

Oh! Sire, elle n'était point femme; elle était fille. Il eſt vrai qu'elle était mariée, et qu'elle avait eu deux autres enfans, nommés *Jacques*, comme le diſent de vieux évangiles; mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR.

Quoi! elle était pucelle, et elle avait des enfans!

FRERE RIGOLET.

Vraiment oui. C'eſt-là le bon de l'affaire; ce fut DIEU qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR.

Je ne vous entends point. Vous me diſiez tout à l'heure qu'elle était mère de DIEU. DIEU coucha donc avec ſa mère pour naître enſuite d'elle?

FRERE RIGOLET.

Vous y êtes, ſacrée Majeſté; la grâce opère déjà. Vous y êtes, dis-je; DIEU ſe changea

en

en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, et cet enfant fut DIEU lui-même.

L'EMPEREUR.

Mais voilà donc deux dieux de compte fait, un charpentier. et un pigeon?

FRERE RIGOLET.

Sans doute, Sire; mais il y en a encore un troiſième qui eſt le père de ces deux-là, et que nous peignons toujours avec une barbe majeſtueuſe; c'eſt ce dieu-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le dieu charpentier; mais, au fonds, ces trois dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde, le fils a été enſuite engendré par le pigeon, et le pigeon procède du père et du fils. Or vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui eſt né du pigeon, et le père qui a engendré le fils du pigeon ne peuvent être qu'un ſeul Dieu; et qu'un homme qui ne croirait pas cette hiſtoire, doit être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre.

L'EMPEREUR.

Cela eſt clair comme le jour. Un dieu né dans une étable, il y a dix-ſept cents vingt-trois ans, entre un bœuf et un âne; un autre dieu dans un colombier; un troiſième dieu de qui viennent les deux autres, et qui n'eſt

pas plus ancien qu'eux, malgré ſa barbe blanche ; une mère pucelle ; il n'eſt rien de plus ſimple et de plus ſage. Hé ! dis-moi un peu, frère *Rigolet*, ſi ton dieu eſt né, il eſt ſans doute mort ?

FRERE RIGOLET.

S'il eſt mort, ſacrée Majeſté, je vous en réponds, et cela pour nous faire plaiſir. Il déguiſa ſi bien ſa divinité, qu'il ſe laiſſa fouetter et pendre, malgré ſes miracles, mais auſſi il reſſuſcita deux jours après ſans que perſonne le vît, et s'en retourna au ciel, après avoir ſolennellement promis qu'*il reviendrait inceſſamment dans une nuée avec une grande puiſſance et une grande majeſté*, comme le dit, dans ſon vingt-unième chapitre, *Luc*, le plus ſavant hiſtorien qui ait jamais été. Le malheur eſt qu'il ne revint point.

L'EMPEREUR.

Viens, frère *Rigolet*, que je t'embraſſe ; va, tu ne feras jamais de révolution dans mon empire. Ta religion eſt charmante ; tu épanouiras la rate de tous mes ſujets ; mais il faut que tu me diſes tout. Voilà ton dieu né, feſſé, pendu et enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre ?

FRERE RIGOLET.

Oui vraiment, il y en avait un dans le

même petit pays, qui s'appelait le Seigneur, tout court. Celui-là ne ſe laiſſait pas pendre comme l'autre; c'était un dieu à qui il ne fallait pas ſe jouer : il s'aviſa de prendre ſous ſa protection une horde de voleurs et de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea, un beau matin, tous les beſtiaux et tous les fils aînés des familles d'Egypte. Après quoi il ordonna expreſſément à ſon cher peuple de voler tout ce qu'ils trouveraient ſous leurs mains, et de s'enfuir ſans combattre, attendu qu'il était le dieu des armées. Il leur ouvrit enſuite le fond de la mer, ſuſpendit des eaux à droite et à gauche pour les faire paſſer à pied ſec, faute de bateaux. Il les conduiſit enſuite dans un déſert où ils moururent tous; mais il eut grand ſoin de la ſeconde génération. C'eſt pour elle qu'il feſait tomber les murs des villes au ſon d'un cornet à bouquin, et par le miniſtère d'une cabaretière. C'eſt pour ſes chers Juifs qu'il arrêtait le ſoleil et la lune en plein midi, afin de leur donner le temps d'égorger leurs ennemis plus à leur aiſe; il aimait tant ce cher peuple, qu'il le rendit eſclave des autres peuples, qui l'eſt même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'eſt qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie qui annonçait les aventures de notre Seigneur JESUS, dieu juif, fils de

dieu le père, fils de *Marie*, fils du dieu pigeon qui procède de lui, et de plus ayant un père putatif.

Admirez, ſacrée Majeſté, la profondeur de notre divine religion. Notre dieu pendu, étant juif, a été prédit par tous les prophètes juifs.

Votre ſacrée majeſté doit ſavoir que chez ce peuple divin il y avait des hommes divins qui connaiſſaient l'avenir, mieux que vous ne ſavez ce qui ſe paſſe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, et auſſitôt tous les futurs contingens ſe préſentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé *Iſaïe*, coucha par l'ordre du Seigneur avec une femme ; il en eut un fils, et ce fils était notre Seigneur JESUS-CHRIST; car il s'appelait *Maher Salal-has-bas*, *partagez vîte les dépouilles.* Un autre prophète, nommé *Ezéchiel*, ſe couchait ſur le côté gauche trois cents quatre-vingts jours, et quarante ſur le côté droit, et cela ſignifiait JESUS-CHRIST. Si votre ſacrée majeſté me permet de le dire, cet *Ezéchiel* mangeait de la merde ſur ſon pain, comme il le dit dans ſon chapitre IV, et cela ſignifiait JESUS-CHRIST.

Un autre prophète, nommé *Oſée* (*c*), couchait par ordre de DIEU avec une fille

(*c*) *Oſée*, chap. I.

de joie, nommée *Gomer*, fille de *Diblaïm* ; il en avait trois enfans ; et cela ſignifiait non-ſeulement JESUS-CHRIST, mais encore ſes deux frères aînés *Jacques le majeur* et *Jacques le mineur*, ſelon l'interprétation des plus ſavans pères de notre mère ſainte Egliſe.

Un autre prophète, nommé *Jonas*, eſt avalé par un chien marin, et demeure trois jours et trois nuits dans ſon ventre ; c'eſt viſiblement encore JESUS-CHRIST qui fut enterré trois jours et trois nuits, en retranchant une nuit et deux jours pour faire le compte juſte. Les deux ſœurs *Oolla* et *Ooliba* (*d*) ouvrent leurs cuiſſes à tout venant, font bâtir un b..... et donnent la préférence à ceux qui ont le membre d'un âne ou d'un cheval, ſelon les propres expreſſions de la ſainte Ecriture ; cela ſignifie l'Egliſe de JESUS-CHRIST.

C'eſt ainſi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre ſacrée majeſté a été prédite. J'ai été prédit, moi qui vous parle ; car il eſt écrit : *Je les appellerai des extrémités de l'Orient* ; et c'eſt frère *Rigolet* qui vient vous appeler pour vous donner à JESUS-CHRIST mon ſauveur.

L'EMPEREUR.

Dans quel temps ces belles prédictions ont-elles été écrites ?

(*d*) *Ezéchiel*, chap. XVI et XXII.

FRERE RIGOLET.

Je ne le ſais pas bien préciſément ; mais je ſais que les prophéties prouvent les miracles de JESUS mon ſauveur, et ces miracles de JESUS prouvent à leur tour les prophéties. C'eſt un argument auquel on n'a jamais répondu, et c'eſt ce qui établira, ſans doute, notre ſecte dans toute la terre, ſi nous avons beaucoup de dévotes, de ſoldats et d'argent comptant.

L'EMPEREUR.

Je le crois, et on m'en a déjà averti : on va loin avec de l'argent et des prophéties : mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton dieu ; tu m'as dit ſeulement qu'il fut feſſé et pendu.

FRERE RIGOLET.

Eh, Sire, n'eſt-ce pas là déjà un très-grand miracle ? mais il en a fait bien d'autres. Premièrement le diable l'emporta ſur le haut d'une petite montagne, dont on découvrait tous les royaumes de la terre, et il lui dit : *Je te donnerai tous ces royaumes ſi tu veux m'adorer ;* mais DIEU ſe moqua du diable. Enſuite on pria notre Seigneur JESUS à une noce de village, et les garçons de la noce étant ivres (*e*) et manquant de vin, notre Seigneur JESUS-CHRIST changea l'eau en vin ſur le champ,

(*e*) *Inebriati*... en ſaint *Jean*, chap. II.

après avoir dit des injures à ſa mère. Quelque temps après, s'étant trouvé dans Gadara, ou Géſara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps de deux poſſédés ; il les chaſſa au plus vîte, et les envoya dans un troupeau de deux mille cochons, qui allèrent en grognant ſe jeter dans le lac, et s'y noyer : et ce qui conſtate encore la grandeur et la vérité de ce miracle, c'eſt qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

L'EMPEREUR.

Je ſuis fâché, frère *Rigolet*, que ton dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent? Voilà un homme ruiné ſans reſſource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton dieu. Le poſſeſſeur des cochons dut préſenter requête contre lui ; et je t'aſſure que, ſi dans mon pays un pareil dieu venait faire un pareil miracle, il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur JESUS, et comment il s'y prit pour juſtifier des miracles d'une ſi étrange eſpèce.

FRERE RIGOLET.

Sacrée Majeſté, il n'a jamais fait de livre ; il ne ſavait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR.

Ah ! ah ! voici qui eſt digne de tout le reſte. Un légiſlateur qui n'a jamais écrit aucune loi.

FRERE RIGOLET.

Fi donc ! Sire, quand un dieu vient ſe faire pendre, il ne s'amuſe pas à de pareilles bagatelles ; il fait écrire ſes ſecrétaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine cent ans après de mettre par écrit toutes ces vérités. Il eſt vrai qu'ils ſe contrediſent tous ; mais c'eſt en cela même que la vérité conſiſte ; et dans ces quarante hiſtoires nous en avons à la fin choiſi quatre, qui ſont préciſément celles qui ſe contrediſent le plus, afin que la vérité paraiſſe avec plus d'évidence.

Tous ſes diſciples firent encore plus de miracles que lui ; nous en feſons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu S^t *François Xavier* qui reſſuſcita neuf morts, de compte fait, dans l'Inde : perſonne, à la vérité, n'a vu ces réſurrections ; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre, et nous avons été crus. Croyez-moi, Sire, faites-vous jéſuite ; et je vous ſuis caution que nous ferons imprimer la liſte de vos miracles, avant qu'il ſoit deux ans ; nous ferons un ſaint de vous, on fêtera votre fête à Rome, et on vous appellera S^t *Yont-chin* après votre mort.

L'EMPEREUR.

Je ne ſuis pas preſſé, frère *Rigolet ;* cela pourra venir avec le temps. Tout ce que je demande, c'eſt que je ne ſois pas pendu comme ton dieu l'a été ; car il me ſemble que c'eſt acheter la divinité un peu cher.

FRERE RIGOLET.

Ah ! Sire, c'eſt que vous n'avez pas encore la foi ; mais quand vous aurez été baptiſé, vous ſerez enchanté d'être pendu pour l'amour de JESUS-CHRIST notre ſauveur ; quel plaiſir vous auriez de le voir à la meſſe, de lui parler, de le manger !

L'EMPEREUR.

Comment, mort de ma vie ! vous mangez votre dieu, vous autres !

FRERE RIGOLET.

Oui, Sire, je le fais et je le mange ; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines ; et je vais vous les chercher tout à l'heure, ſi votre ſacrée majeſté l'ordonne.

L'EMPEREUR.

Tu me feras grand plaiſir, mon ami. Va-t-en vîte chercher tes dieux ; je vais en attendant faire ordonner à mes cuiſiniers de ſe tenir prêts pour les faire cuire ; tu leur diras à quelle ſauce il les faut mettre : je m'imagine qu'un

plat de dieux eſt une choſe excellente, et que je n'aurai jamais fait une meilleure chère.

FRERE RIGOLET.

Sacrée Majeſté, j'obéis à vos ordres ſuprêmes, et je reviens dans le moment. DIEU ſoit béni; voilà un empereur dont je vais faire un chrétien, ſur ma parole.

Pendant que frère *Rigolet* allait chercher ſon déjeûner, l'empereur reſta avec ſon ſecrétaire d'Etat *Ouangt-tſé;* tous deux étaient ſaiſis de la plus grande ſurpriſe, et de la plus vive indignation.

Les autres jéſuites, dit l'empereur, comme *Parennin*, *Verbieſt*, *Pereira*, *Bouvet*, et les autres, ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces miſſionnaires ſont des fripons qui ont à leur ſuite des imbécilles. Les fripons ont réuſſi auprès de mon père en feſant devant lui des expériences de phyſique qui l'amuſaient, et les imbécilles réuſſiſſent auprès de la populace : ils ſont perſuadés, et ils perſuadent; cela peut devenir très-pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raiſon de préſenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'hiſtoire de l'Europe, comment il s'eſt pu faire qu'une

religion ſi abſurde, ſi blaſphématoire, ſe ſoit introduite chez tant de petites nations?

LE SECRETAIRE D'ETAT.

Hélas, Sire, tout comme la ſecte du dieu *Fo* s'eſt introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont ſéduit la populace. Votre majeſté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont faits les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce miſérable qui vient de vous parler vous a lui-même avoué que ſes pareils, après avoir enſeigné à la canaille des dogmes qui ſont faits pour elle, la ſoulèvent enſuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appelait l'empire romain, qui s'étendait d'Europe en Aſie, et le ſang a coulé pendant plus de quatorze ſiècles par les diviſions de ces ſycophantes, qui ont voulu ſe rendre les maîtres de l'eſprit des hommes; ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner ſans les prêtres, et bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé *Débonnaire*, un *Henri IV*, un *Frédéric*, plus de trente rois, et qu'ils en aſſaſſinèrent plus de vingt.

Si la ſageſſe du gouvernement chinois a contenu juſqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe.

Ces gens-là ont un eſprit cent fois plus ardent, un plus violent enthouſiaſme, et une fureur plus raiſonnée dans leur démence, que ne l'eſt le fanatiſme de tous les bonzes du Japon, de Siam, et de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les ſots prêchent parmi eux, et les fripons intriguent; ils ſubjuguent les hommes par les femmes, et les femmes par la confeſſion. Maîtres des ſecrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs ſupérieurs, ils ſont bientôt les maîtres d'un Etat, ſans même paraître l'être encore; d'autant plus sûrs de parvenir à leurs fins, qu'ils ſemblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puiſſance par l'humilité, à la richeſſe par la pauvreté, et à la cruauté par la douceur.

Vous vous ſouvenez, Sire, de la fable des dragons qui ſe métamorphoſaient en moutons pour dévorer plus ſurement les hommes: voilà leur caractère: il n'y a jamais eu ſur la terre de monſtres plus dangereux; et DIEU n'a jamais eu d'ennemis plus funeſtes.

L'EMPEREUR.

Taiſez-vous, voici frère *Rigolet* qui arrive avec ſon déjeûner. Il eſt bon de s'en divertir un peu.

Frère *Rigolet* arrivait en effet, tenant à la main une grande boîte de fer-blanc, qui reſſemblait à une boîte de tabac. Voyons, lui dit

l'empereur, ton dieu qui eſt dans ta boîte. Frère *Rigolet* en tira auſſitôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds et plats comme du papier. Ma foi, notre ami, lui dit l'empereur, ſi nous n'avons que cela à notre déjeûner, nous ferons très-maigre chère; un dieu, à mon ſens, devrait être un peu plus dodu; que veux-tu que je faſſe de ces petits morceaux de colle? Sire, dit *Rigolet*, que votre majeſté faſſe ſeulement apporter une chopine de vin rouge, et vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc qui eſt meilleur à déjeûner? *Rigolet* lui répondit qu'il allait changer le vin en ſang, et qu'il était bien plus aiſé de faire du ſang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majeſté trouva cette raiſon excellente, et ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant, il s'amuſa à conſidérer les dieux que frère *Rigolet* avait apportés dans la poche de ſa culotte. Il fut tout étonné de trouver ſur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire et d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh, Sire, lui dit *Rigolet*, ne vous ſouvenez-vous pas que je vous ai dit que notre dieu avait été pendu? Nous gravons toujours ſa potence ſur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettons par-tout des potences

dans nos temples, dans nos maiſons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins; nous chantons (*f*), *bon jour*, *notre unique eſpérance*. Nous avalons DIEU avec ſa potence. C'eſt fort bien, dit l'empereur: tout ce que je vous ſouhaite, c'eſt de ne pas finir comme lui.

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge; frère *Rigolet* la poſa ſur une table avec ſa boîte de fer-blanc, et tirant de ſa poche un livre tout gras, il le plaça à ſa main droite, puis ſe tournant vers l'empereur, il lui dit: Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, ſous-diacre, diacre et prêtre. Notre ſaint père le pape, le grand *Innocent III*, dans ſon premier livre des myſtères *de la meſſe*, a décidé que notre dieu avait été *portier*, quand il chaſſa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permiſſion de vendre des tourterelles à ceux qui venaient ſacrifier dans le temple. Il fut *lecteur*, quand, ſelon S^t *Luc*, il prit le livre dans la ſynagogue, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire; il fut *conjureur*, quand il envoya des diables dans des cochons; il fut *acolyte*, parce que le prophète juif *Jérémie* avait dit: *Je ſuis la lumière du monde*, et que les acolytes portent des chandelles; il fut *ſous-diacre*, quand il changea l'eau en vin, parce que les ſous-diacres ſervent à table; il fut

(*f*) *O crux, ave, ſpes unica.*

diacre quand il nourrit quatre mille hommes, ſans compter les femmes et les petits enfans, avec ſept petits pains et quelques goujons dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, ſelon ſaint *Matthieu;* ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux goujons près de Betzaïda, comme le dit S^t *Luc:* enfin, il fut *prêtre* ſelon l'ordre de *Melchiſédech*, quand il dit à ſes diſciples qu'il allait leur donner ſon corps à manger. Etant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en dieux: chaque miette de ce pain ſera un dieu en corps et en ame; vous croirez voir du pain, manger du pain, et vous mangerez DIEU.

Enfin, quoique le ſang de ce dieu ſoit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le ſang de ce dieu même; pour ſurabondance de droit, je le boirai; il ne tiendra qu'à votre majeſté d'en faire autant; je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au viſage: je vous ferai enſuite portier, lecteur, conjureur, acolyte, ſous-diacre, diacre et prêtre; vous ferez avec moi une chère divine.

Auſſitôt voilà frère *Rigolet* qui ſe met à prononcer des paroles en latin, avale deux douzaines d'hoſties, boit chopine, et dit grâces très-dévotement.

Mais, mon cher ami, lui dit l'empereur, tu as mangé et bu ton dieu: que deviendra-t-il

quand tu auras beſoin d'un pot de chambre? Sire, dit frère *Rigolet*, il deviendra ce qu'il pourra; c'eſt ſon affaire; quelques-uns de nos docteurs diſent qu'on le rend à la garde-robe; d'autres qu'il s'échappe par inſenſible tranſpiration; quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel; pour moi, j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me ſuffit; et pourvu qu'après ce déjeûner on me donne un bon dîner avec quelque argent pour ma peine, je ſuis content.

Or çà, dit l'empereur à frère *Rigolet*, ce n'eſt pas tout; je ſais qu'il y a auſſi dans mon empire d'autres miſſionnaires qui ne ſont pas jéſuites, et qu'on appelle dominicains, cordeliers, capucins; dis-moi en conſcience s'ils mangent DIEU comme toi.

Ils le mangent, Sire, dit le bon homme, mais c'eſt pour leur condamnation. Ce ſont tous des coquins, et nos plus grands ennemis; ils veulent nous couper l'herbe ſous le pied. Ils nous accuſent ſans ceſſe auprès de notre ſaint père le pape. Votre majeſté ferait fort bien de les chaſſer tous, et de ne conſerver que les jéſuites; ce ſerait un vrai moyen de gagner la vie éternelle, quand même vous ne ſeriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère *Rigolet*,

qui

qui courut ſur le champ annoncer cette bonne nouvelle à ſes confrères.

Le lendemain l'empereur tint ſa parole ; il fit aſſembler tous les miſſionnaires, ſoit ceux qu'on appelle ſéculiers, ſoit ceux qu'on nomme très-irrégulièrement réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apoſtoliques, évêques *in partibus*, prêtres des miſſions étrangères, capucins, cordeliers, dominicains, hiéronymites, et jéſuites. Il leur parla en ces termes, en préſence de trois cents colaos.

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes et le premier devoir des ſouverains; s'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit excluſif, ce ſerait aſſurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'Etre ſuprême un culte pur et ſans mélange, avant qu'aucun des pays dont vous venez fût ſeulement connu de ſes voiſins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût ſeulement l'uſage de l'écriture. Vous n'exiſtiez pas quand nous formions déjà un puiſſant empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons ſouffert les bonzes de *Fo*, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les ſectaires de *Laokium*; et, regardant tous les hommes comme nos

frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'eſt point un crime. DIEU n'eſt point offenſé qu'on l'adore d'une manière ridicule; un père ne chaſſe point ceux de ſes enfans qui le ſaluent en feſant mal la révérence; pourvu qu'il en ſoit aimé et reſpecté, il eſt ſatisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos abſurdités; ils vous plaignent d'être infatués du plus déteſtable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées : ils plaignent encore plus le malheureux uſage que vous faites du peu de raiſon qui vous reſte pour juſtifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'eſt de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les inſtrumens aveugles de l'ambition d'un petit lama italien, qui, après avoir détrôné quelques régules ſes voiſins, voudrait diſpoſer des plus vaſtes empires de nos régions orientales.

Nous ne ſavons que trop les maux horribles que vous avez cauſés au Japon. Douze religions y floriſſaient avec le commerce, ſous les auſpices d'un gouvernement ſage et modéré; une concorde fraternelle régnait entre ces douze ſectes : vous parûtes, et la diſcorde bouleverſa le Japon; le ſang coula de tous côtés : vous en fîtes autant à Siam et aux Manilles : je

dois préſerver mon empire d'un fléau ſi dangereux. Je ſuis tolérant, et je vous chaſſe tous, parce que vous êtes intolérans. Je vous chaſſe, parce qu'étant diviſés entre vous, et vous déteſtant les uns les autres, vous êtes près d'infecter mon peuple du poiſon qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne ſont pas de votre opinion. Je ſuis encore plus éloigné de vous faire condamner au ſupplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne ſoutenons point ici notre religion par des bourreaux; nous ne diſputons point avec de tels argumens. Partez; portez ailleurs vos folies atroces, et puiſſiez-vous devenir ſages! Les voitures qui vous doivent conduire à Macao ſont prêtes. Je vous donne des habits et de l'argent : des ſoldats veilleront en route à votre ſureté. Je ne veux pas que le peuple vous inſulte : allez, ſoyez dans votre Europe un témoignage de ma juſtice et de ma clémence.

Ils partirent; le chriſtianiſme fut entièrement aboli à la Chine, ainſi qu'en Perſe, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique : c'eſt grand dommage; mais voilà ce que c'eſt que d'être infaillibles.

XXVIII.

LE MANDARIN ET LE JESUITE.

Un chinois nommé Xain, ayant voyagé en Europe dans ſa jeuneſſe, retourna à la Chine à l'âge de trente ans, et devenu mandarin, rencontra dans Pékin un ancien ami qui était entré dans l'ordre des jéſuites : ils eurent enſemble les conférences ſuivantes.

PREMIERE CONFERENCE.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc bien mal édifié de nos bonzes ?

LE JESUITE.

Je vous avoue que je ſuis indigné de voir quel joug honteux ces ſéducteurs impoſent ſur votre populace ſuperſtitieuſe. Quoi ! vendre la béatitude pour des chiffons bénis ! perſuader aux hommes que des pagodes ont parlé ! qu'elles ont fait des miracles ! ſe mêler de prédire l'avenir ! Quelle charlatanerie inſupportable !

LE MANDARIN.

Je ſuis bien aiſe que l'impoſture et la ſuperſtition vous déplaiſent.

LE JESUITE.

Il faut que vos bonzes ſoient de grands fripons.

LE MANDARIN.

Pardonnez ; j'en diſais autant en voyant en Europe certaines cérémonies, certains prodiges que les uns appellent des fraudes pieuſes, les autres des ſcandales. Chaque pays a ſes bonzes ; mais j'ai reconnu qu'il y en a autant de trompés que de trompeurs. Le grand nombre eſt de ceux que l'enthouſiaſme aveugle dans leur jeuneſſe, et qui ne recouvrent jamais la vue ; il y en a d'autres qui ont conſervé un œil, et qui voient tout de travers. Ceux-là ſont des charlatans imbécilles.

LE JESUITE.

Vous devez faire une grande différence entre nous et vos bonzes, ils bâtiſſent ſur l'erreur et nous ſur la vérité ; et ſi quelquefois nous l'avons embellie par des fables, n'eſt-il pas permis de tromper les hommes pour leur bien ?

LE MANDARIN.

Je crois qu'il n'eſt permis de tromper en aucun cas, et qu'il n'en peut réſulter que beaucoup de mal.

LE JESUITE.

Quoi ! ne jamais tromper ? Mais dans votre

gouvernement, dans votre doctrine des lettrés, dans vos cérémonies et vos rites, n'entre-t-il rien qui faſcine les yeux du peuple pour le rendre plus ſoumis et plus heureux? Vos lettrés ſe paſſeraient-ils d'erreurs utiles?

LE MANDARIN.

Depuis près de cinq mille ans que nous avons des annales fidelles de notre empire, nous n'avons pas un ſeul exemple parmi les lettrés des ſaintes fourberies dont vous parlez; c'eſt de tout temps, il eſt vrai, le partage des bonzes et du peuple; mais nous n'avons ni la même langue, ni la même écriture, ni la même religion que le peuple. Nous avons adoré dans tous les ſiècles un ſeul Dieu, créateur de l'univers, juge des hommes, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime dans cette vie et dans la vie à venir.

Ces dogmes purs nous ont paru dictés par la raiſon univerſelle; notre empereur préſente au ſouverain de tous les êtres les premiers fruits de la terre. Nous l'accompagnons dans ces cérémonies ſimples et auguſtes; nous joignons nos prières aux ſiennes. Notre ſacerdoce eſt la magiſtrature; notre religion eſt la juſtice; nos dogmes ſont l'adoration, la reconnaiſſance et le repentir: il n'y a rien là dont on puiſſe abuſer; point de métaphyſique obſcure qui

diviſe les eſprits, point de ſujet de querelles; nul prétexte d'oppoſer l'autel au trône; nulle ſuperſtition qui indigne les ſages; aucun myſtère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité, et qui, en les irritant contre des choſes incompréhenſibles leur puiſſe faire rejeter l'idée d'un DIEU que tout le monde doit comprendre.

LE JESUITE.

Comment donc, avec une doctrine que vous dites ſi pure, pouvez-vous ſouffrir parmi vous des bonzes qui ont une doctrine ſi ridicule?

LE MANDARIN.

Eh! comment aurions-nous pu déraciner une ivraie qui couvre le champ d'un vaſte empire auſſi peuplé que votre Europe? Je voudrais qu'on pût ramener tous les hommes à notre culte ſimple et ſublime; ce ne peut être que l'ouvrage des temps et des ſages. Les hommes feraient plus juſtes et plus heureux. Je ſuis certain, par une longue expérience, que les paſſions, qui font commettre de ſi grands crimes, s'autoriſent preſque toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion.

LE JESUITE.

Comment! vous croyez que les paſſions raiſonnent, et qu'elles ne commettent des crimes que parce qu'elles raiſonnent mal?

LE MANDARIN.

Cela n'arrive que trop ſouvent.

LE JESUITE.

Et quel rapport nos crimes ont-ils donc avec les erreurs ſuperſtitieuſes?

LE MANDARIN.

Vous le ſavez mieux que moi. Ou bien ces erreurs révoltent un eſprit aſſez juſte pour les ſentir, et non aſſez ſage pour chercher la vérité ailleurs; ou bien ces erreurs entrent dans un eſprit faible qui les reçoit avidement. Dans le premier cas, elles conduiſent ſouvent à l'athéiſme : on dit : Mon bonze m'a trompé; donc il n'y a point de religion; donc il n'y a point de DIEU; donc je dois être injuſte ſi je puis l'être impunément. Dans le ſecond cas, ces erreurs entraînent au plus affreux fanatiſme : on dit : Mon bonze m'a prêché que tous ceux qui n'ont point donné de robe neuve à la pagode ſont les ennemis de DIEU; qu'on peut, en ſureté de conſcience, égorger tous ceux qui diſent que cette pagode n'a qu'une tête, tandis que mon bonze jure qu'elle en a ſept. Ainſi je peux aſſaſſiner dans l'occaſion mes amis, mes parens, mon roi, pour faire mon ſalut.

LE JESUITE.

Il ſemble que vous vouliez parler de nos

moines

moines ſous le nom de bonzes. Vous auriez grand tort ; ne ſeriez-vous pas un peu malin ?

LE MANDARIN.

Je ſuis juſte, je ſuis vrai, je ſuis humain. Je n'ai acception de perſonne ; je vous dis que les particuliers et les hommes publics commettent ſouvent ſans remords les plus abominables injuſtices, parce que la religion qu'on leur prêche et qu'on altère leur ſemble abſurde. Je vous dis qu'un raïa de l'Inde, qui ne connaît que ſa preſqu'île, ſe moque de ſes théologiens qui lui crient que ſon dieu *Vitſnou* s'eſt métamorphoſé neuf fois pour venir converſer avec les hommes ; et que, malgré le petit nombre de ſes incarnations, il eſt fort ſupérieur au dieu *Sommona-Codom* qui s'eſt incarné chez les Siamois juſqu'à cinq cents cinquante fois. Notre raïa, qui entend à droite et à gauche cent rêveries de cette eſpèce, n'a pas de peine à ſentir combien une telle religion eſt impertinente ; mais ſon eſprit, ſéduit par ſon cœur pervers, en conclut témérairement qu'il n'y a aucune religion : alors il s'abandonne à toutes les fureurs de ſon ambition aveugle ; il inſulte ſes voiſins, il les dépouille ; les campagnes ſont ravagées ; les villes miſes en cendres, les peuples égorgés. Les prédicateurs ne lui avaient jamais parlé contre le crime de la guerre, au contraire, ils avaient fait en chaire

le panégyrique des deſtructeurs nommés conquérans, et ils avaient même arroſé ſes drapeaux en cérémonie de l'eau luſtrale du Gange. Le vol, le brigandage, tous les excès des plus monſtrueuſes débauches, toutes les barbaries des aſſaſſinats ſont commis alors ſans ſcrupule; la famine et la contagion achèvent de déſoler cette terre abreuvée de ſang. Et cependant les prédicateurs du voiſinage prêchent tranquillement la controverſe devant de bonnes vieilles femmes qui, au ſortir du ſermon, entoureraient leur prochain de fagots allumés, ſi leur prochain ſoutenait que *Sommona-Codom* s'eſt incarné cinq cents quarante-neuf fois et non pas cinq cents cinquante.

J'oſe dire que ſi ce raïa avait été infiniment perſuadé de l'exiſtence d'un DIEU infini, préſent par-tout, infiniment juſte, et qui doit par conſéquent venger l'innocence opprimée, et punir un ſcélérat né pour le malheur du genre-humain; ſi ſes courtiſans avaient les mêmes principes, ſi tous les miniſtres de la religion avaient fait tonner dans ſon oreille ces importantes vérités, au lieu de parler des métamorphoſes de *Viſnou*, alors ce raïa aurait héſité à ſe rendre ſi coupable.

Il en eſt de même dans toutes les conditions; j'en ai vu plus d'un triſte exemple dans les pays étrangers et dans ma patrie.

LE JESUITE.

Ce que vous dites n'eſt que trop vrai; il faut en convenir, et j'en augure un bon ſuccès pour l'objet de ma miſſion: mais avant d'avoir l'honneur de vous en parler, dites-moi, je vous prie, ſi vous penſez qu'il ſoit poſſible d'obtenir des hommes qu'ils ſe bornent à un culte ſimple, raiſonnable et pur envers l'Etre ſuprême? Ne faut-il pas aux peuples quelque choſe de plus? n'ont-ils pas beſoin, je ne dis pas des fourberies de vos bonzes, mais de quelques illuſions reſpectables? n'eſt-il pas avantageux pour eux qu'ils ſoient pieuſement trompés, je ne dis pas par vos bonzes, mais par des gens ſages? Une prédiction heureuſement appliquée, un miracle adroitement opéré, n'ont-ils pas quelquefois produit beaucoup de bien?

LE MANDARIN.

Vous me paraiſſez faire tant de cas de la fourberie, que peut-être je vous la pardonnerais, ſi elle pouvait en effet être utile au genre-humain. Mais je crois fermement qu'il n'y a aucun cas où le menſonge puiſſe ſervir la vérité.

LE JESUITE.

Cela eſt bien dur. Cependant je vous jure que nous avons fait parler en Italie et en Eſpagne plus d'une image de la Vierge avec un très-grand ſuccès; les apparitions des ſaints, les

poſſeſſions du malin ont fait chez nous bien des converſions. Ce n'eſt pas comme chez vos bonzes.

LE MANDARIN.

Chez vous, comme chez eux, la ſuperſtition n'a jamais fait que du mal. J'ai lu beaucoup de vos hiſtoires : je vois qu'on a toujours commis les plus grands attentats dans l'eſpérance d'une expiation aiſée. La plupart de vos Européans ont reſſemblé à un certain roi (*) d'une petite province de votre Occident, qui portait, dit-on, je ne ſais quelle petite pagode à ſon bonnet, et qui lui demandait toujours permiſſion de faire aſſaſſiner ou empoiſonner ceux qui lui déplaiſaient. Votre premier empereur chrétien ſe ſouilla de parricides, comptant qu'il ſerait un jour purifié avec de l'eau. En vérité le genre-humain eſt bien à plaindre; les paſſions portent les hommes aux crimes; s'il n'y a point d'expiation, ils tombent dans le déſeſpoir et dans la fureur; s'il y en a, ils commettent le crime impunément.

LE JESUITE.

Eh bien, ne vaudrait-il pas mieux propoſer des remèdes à ces malades frénétiques que de les laiſſer ſans ſecours.

LE MANDARIN.

Oui; et le meilleur remède eſt de réparer,

(*) *Louis XI.*

par une vie pure, les injuſtices qu'on peut avoir commiſes. Adieu. Voici le temps où je dois ſoulager quelques-uns de mes frères qui ſouffrent. J'ai fait des fautes comme un autre ; je ne veux pas les expier autrement ; je vous conſeille d'en faire de même.

SECONDE CONFERENCE.

LE JESUITE.

JE vous ſupplie, avec humilité, de me procurer une place de mandarin, comme pluſieurs de nos pères en ont eu, et d'y faire joindre la permiſſion de nous bâtir une maiſon et une égliſe, et de prêcher en chinois ; vous ſavez que je parle la langue.

LE MANDARIN.

Mon crédit ne va pas juſque-là ; les juifs, les mahométans qui ſont dans notre empire, et qui connaiſſent un ſeul Dieu, comme nous, ont demandé la même permiſſion, et nous n'avons pu la leur accorder : il faut ſuivre les lois.

LE JESUITE.

Point du tout ; il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes.

LE MANDARIN.

Oui, ſi les hommes vous commandent des choſes évidemment criminelles ; par exemple,

d'égorger votre père et votre mère, d'empoiſonner vos amis ; mais il me ſemble qu'il n'eſt pas injuſte de refuſer à un étranger la permiſſion d'apporter le trouble dans nos Etats, et de balbutier dans notre langue, qu'il prononce toujours fort mal, des choſes que ni lui ni nous ne pouvons entendre.

LE JESUITE.

J'avoue que je ne prononce pas tout-à-fait auſſi bien que vous ; je fais gloire quelquefois de ne pas entendre un mot de ce que j'annonce : pour le trouble et la diſcorde, c'eſt vraiment tout le contraire ; c'eſt la paix que j'apporte.

LE MANDARIN.

Vous ſouvenez-vous de la fameuſe requête préſentée à nos neuf tribunaux ſuprêmes, au premier mois de l'année que vous appelez 1717 ? En voici les propres mots qui vous regardent, et que vous avez conſervés vous-mêmes (*a*) : „ Ils vinrent d'Europe à Manille „ ſous la dynaſtie Deſning. Ceux de Manille „ feſaient leur commerce avec les Japonais. „ Ces européans ſe ſervirent de leur religion „ pour gagner le cœur des Japonais ; ils en „ ſéduiſirent un grand nombre. Ils attaquèrent

(*a*) Recueil des Lettres intitulées *édifiantes*, pages 98 et ſuivantes.

» enſuite le royaume en dedans et en dehors,
» et il ne s'en fallut preſque rien qu'ils ne s'en
» rendiſſent tout-à-fait les maîtres. Ils répan-
» dent dans nos provinces de grandes ſommes
» d'argent; ils raſſemblent, à certains jours,
» des gens de la lie du peuple mêlés avec les
» femmes; je ne ſais pas quel eſt leur deſſein,
» mais je ſais qu'ils ont apporté leur religion
» à Manille, et que Manille a été envahie, et
» qu'ils ont voulu ſubjuguer le Japon, &c. »

LE JESUITE.

Ah! pour Manille et pour le Japon, paſſe; mais pour la Chine, vous ſavez que c'eſt tout autre choſe; vous connaiſſez la grande vénération, le profond reſpect, le tendre attachement, la ſincère reconnaiſſance que....

LE MANDARIN.

Mon Dieu, oui, nous connaiſſons tout cela; mais ſouvenez-vous, encore une fois, des paroles que le dernier empereur *Yont-Chin*, d'éternelle mémoire, adreſſa à vos bonzes noirs; les voici : (*b*)

» Que diriez-vous ſi j'envoyais une troupe
» de bonzes et de lamas dans votre pays?
» comment les recevriez-vous? Si vous avez
» ſu tromper mon père, n'eſpérez pas me

(*b*) Lettres intitulées *édifiantes*, dix-ſeptième recueil, page 263.

» tromper de même ; vous voulez que tous les » Chinois embraſſent vos lois ; votre culte » n'en tolère pas d'autres, je le ſais. En ce » cas, que deviendrons-nous ? les ſujets de » vos princes ? Les diſciples que vous faites » ne connaiſſent que vous ; dans un temps de » troubles, ils n'écouteraient d'autre voix » que la vôtre. Je ſais bien qu'à préſent il n'y » a rien à craindre ; mais quand les vaiſſeaux » viendront par milliers, il pourrait y avoir » du déſordre, &c. »

LE JESUITE.

Il eſt vrai que nous avons tranſmis à notre Europe ce triſte diſcours de l'empereur *Yont-Chin*. Nous ſommes d'ailleurs obligés d'avouer que c'était un prince très-ſage et très-vertueux, qui a ſignalé ſon règne par des traits de bienfeſance au-deſſus de tout ce que nos princes ont jamais fait de grand et de bon. Mais après tout, les vertus des infidelles ſont des crimes (*c*) ; c'eſt une des maximes inconteſtables de notre petit pays. Mais qu'eſt-il arrivé à ce grand empereur ? il eſt mort ſans ſacremens, il eſt damné à tout jamais. J'aime la paix, je

(*c*) Cette doctrine eſt très-nouvelle dans le chriſtianiſme. Les premiers pères ont ſoutenu préciſément tout le contraire ; mais les théologiens ſont devenus barbares à meſure qu'ils ſont devenus puiſſans. Voyez *la Mothe le Vayer*, Traité de la vertu des païens.

vous l'apporte ; mais plût au ciel, pour le bien de vos ames, que tout votre empire fût bouleverſé, que tout nageât dans le ſang, et que vous expiraſſiez tous juſqu'au dernier, confeſſés par des jéſuites ! Car enfin, qu'eſt-ce qu'un royaume de ſept cents lieues de long ſur ſept cents lieues de large réduit en cendres ? c'eſt une bagatelle. C'eſt l'affaire de quelques jours, de quelques mois, de quelques années tout au plus, et il s'agit de la gloire éternelle que je vous ſouhaite.

LE MANDARIN.

Grand merci de votre bonne volonté. Mais, en vérité, vous devriez être content d'avoir fait maſſacrer plus de cent mille citoyens au Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes ; mais, quand vous aurez armé dans notre empire les mains des enfans contre les pères, les diſciples contre les maîtres, et les peuples contre les rois, il ſera certain que vous aurez commis un très-grand mal ; et il n'eſt pas abſolument démontré que vous et moi ſoyons éternellement récompenſés pour avoir détruit la plus ancienne nation qui ſoit ſur la terre.

LE JESUITE.

Que votre nation ſoit la plus ancienne ou non, ce n'eſt pas ce dont il s'agit. Nous ſavons

que depuis près de cinq mille ans votre empire eſt ſagement gouverné ; mais vous avez trop de raiſon pour ne pas ſentir qu'il faudrait, ſans balancer, anéantir cet empire, s'il n'y avait que ce moyen de faire triompher la vérité. Çà, répondez-moi, je ſuppoſe qu'il n'y a d'autres reſſources pour votre ſalut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine, n'êtes-vous pas obligé en conſcience de tout brûler ?

LE MANDARIN.

Non, je vous jure ; je ne brûlerais pas une grange.

LE JESUITE.

Vous avez à la Chine d'étranges principes.

LE MANDARIN.

Je trouve les vôtres terriblement incendiaires. J'ai bien ouï dire qu'en votre année 1604, quelques gens charitables voulurent en effet conſumer, en un moment, par le feu toute la famille royale, et tous les mandarins d'une île nommée l'Angleterre, uniquement pour faire triompher une de vos ſectes ſur les ruines des autres ſectes. Vous avez employé tantôt le fer, tantôt le feu à ces ſaintes intentions ; et c'eſt donc là cette paix que vos confrères viennent prêcher à des peuples qui vivent en paix ?

LE JESUITE.

Ce que je vous en dis n'eſt qu'une ſuppoſition théologique; car je vous répète que j'apporte la paix, l'union, la bienfeſance et toutes les vertus : j'ajoute ſeulement que ma doctrine eſt ſi belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes.

LE MANDARIN.

C'eſt vendre cher ſes coquilles. Mais comment votre doctrine eſt-elle ſi belle, puiſque vous me diſiez hier qu'il fallait tromper?

LE JESUITE.

Rien ne s'accorde plus aiſément. Nous annonçons des vérités; ces vérités ne ſont pas à la portée de tout le monde, et nous rencontrons des ennemis, des janféniſtes, qui nous pourſuivent juſqu'à la Chine. Que faire alors? il faut bien ſoutenir une vérité utile par quelques menſonges qui le ſont auſſi; on ne peut ſe paſſer de miracles : cela tranche toutes les difficultés. Je vous avoue entre nous que nous n'en feſons point; mais nous diſons que nous en avons fait; et, ſi l'on nous croit, nous gagnons des ames. Qu'importe la route, pourvu qu'on arrive au but? Il eſt bien sûr que notre petit portugais *Xavier* ne pouvait être à la fois en même temps dans deux vaiſſeaux, cependant nous l'avons dit; et plus

la choſe eſt impoſſible et extravagante, plus elle a paru admirable. Nous lui avons fait auſſi reſſuſciter quatre garçons et cinq filles : cela était important. Un homme qui ne reſſuſcite pērſonne n'a guère que des ſuccès médiocres. Laiſſez-nous au moins guérir de la colique quelques ſervantes de votre maiſon; nous ne demandons que la permiſſion d'un petit miracle : ne fait-on rien pour ſon ami?

LE MANDARIN.

Je vous aime ; je vous ſervirais volontiers; mais je ne peux mentir pour perſonne.

LE JESUITE.

Vous êtes bien dur; mais j'eſpère enfin vous convertir.

TROISIEME CONFERENCE.

LE JESUITE.

OUI, je veux bien convenir d'abord que vos lois et votre morale ſont divines. Chez nous on n'a que de la politeſſe pour ſon père et ſa mère ; chez vous on les honore, et on leur obéit toujours : nos lois ſe bornent à punir les crimes; les vôtres décernent des récompenſes aux vertus. Nos édits, pour l'ordinaire, ne parlent que d'impôts, et les vôtres

ſont ſouvent des traités de morale ; vous recommandez la juſtice, la fidélité, la charité, l'amour du bien public, l'amitié ; mais tout cela devient criminel et abominable ſi vous ne penſez pas comme nous ; et c'eſt ce que je m'engage à vous prouver.

LE MANDARIN.

Il vous ſera difficile de remplir cet engagement.

LE JESUITE.

Rien n'eſt plus aiſé ; toutes les vertus ſont des vices quand on n'a pas la foi : or vous n'avez pas la foi ; donc, malgré vos vertus que j'honore, vous êtes tous des coquins, théologiquement parlant.

LE MANDARIN.

Honnêtement parlant, votre père *le Comte*, votre père *Ricci* et pluſieurs autres, n'ont-ils pas dit, n'ont-ils pas imprimé en Europe que nous étions, il y a quatre mille ans, le peuple le plus juſte de la terre, et que nous adorions le vrai DIEU dans le plus ancien temple de l'univers ? Vous n'exiſtiez pas alors ; nous n'avons jamais changé. Comment pouvons-nous avoir eu raiſon il y a quatre mille ans, et avoir tort à préſent ?

LE JESUITE.

Je vais vous le dire : notre doctrine eſt

inconteſtablement la meilleure : or les Chinois ne reconnaiſſent pas notre doctrine ; donc ils ont évidemment tort.

LE MANDARIN.

On ne peut mieux raiſonner ; mais nous avons à Kanton des anglais, des hollandais, des danois qui penſent tout différemment de vous ; qui vous ont chaſſés de leurs pays, parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable, et qui diſent que vous êtes des corrupteurs ; vous-mêmes vous avez eu des diſputes ſcandaleuſes avec des gens de votre propre ſecte ; vous vous anathématiſiez les uns les autres : ne ſentiez-vous pas l'énorme ridicule d'une troupe d'européans qui venaient nous enſeigner un ſyſtême dans lequel ils n'étaient pas d'accord entre eux ? Ne voyez-vous pas que vous êtes les enfans perdus des puiſſances qui voudraient s'étendre dans tout l'univers ? Quel fanatiſme ! quelle fureur vous fait paſſer les mers pour venir aux extrémités de l'Orient, nous étourdir par vos diſputes, et fatiguer nos tribunaux de vos querelles ? Vous nous apportez votre pain et votre vin, et vous dites qu'il n'eſt permis qu'à vous de boire du vin ; aſſurément cela n'eſt pas honnête et civil. Vous nous dites que nous ſerons damnés ſi nous ne mangeons de votre pain ; et puis, quand quelques-uns de nous ont eu la politeſſe d'en

manger, vous leur dites que ce n'eſt pas du pain, que ce ſont des membres d'un corps humain et du ſang, et qu'ils ſeront damnés s'ils croient avoir mangé du pain que vous leur avez offert. Les lettrés chinois ont-ils pu penſer autre choſe de vous, ſinon que vous étiez des fous qui aviez rompu vos chaînes, et qui couriez par le monde comme des échappés? Du moins les européans d'Angleterre, de Hollande, de Danemarck et de Suède, ne nous diſent pas que du pain n'eſt pas du pain, et que du vin n'eſt pas du vin; ne ſoyez pas ſurpris s'ils ont paru à la Chine et dans l'Inde plus raiſonnables que vous. Cependant nous ne leur permettons pas de prêcher à Pékin; et vous voulez qu'on vous le permette?

LE JESUITE.

Ne parlons point de ce myſtère. Il eſt vrai que dans notre Europe le réformé, le proteſtant, le moliniſte, le janſéniſte, l'anabaptiſte, le méthodiſte, le morave, le memnoniſte, l'anglican, le quaker, le piétiſte, le coccéien, le voëtien, le ſocinien, l'unitaire rigide, le millénaire veulent chacun tirer à eux la vérité, qu'ils la mettent en pièces, et qu'on a bien de la peine à en raſſembler les morceaux. Mais enfin nous nous accordons ſur le fonds des choſes.

LE MANDARIN.

Si vous preniez la peine d'examiner les opinions de chaque diſputeur, vous verriez qu'ils ne ſont de même avis ſur aucun point. Vous ſavez combien nous fûmes ſcandaliſés quand notre prince *Ourlebert*, que vous avez ſéduit, nous dit que vous aviez deux lois, que ce qui avait été autrefois vrai et bon était devenu faux et mauvais. Tous nos tribunaux furent indignés; ils le feraient bien davantage, s'ils apprenaient que depuis dix-ſept ſiècles vous êtes occupés à expliquer, à retrancher et à ôter, à concilier, à rajuſter, à forger: nous, au contraire, depuis cinquante ſiècles, nous n'avons pas varié un ſeul moment.

LE JESUITE.

C'eſt parce que vous n'avez jamais été éclairés. Vous n'avez jamais écouté que votre ſimple raiſon; elle vous a dit qu'il y a un DIEU, et qu'il faut être juſte; il n'y a pas moyen de diſputer ſur cela; mais il fallait écouter quelque choſe au-deſſus de votre raiſon; il fallait lire tous les livres du peuple juif, que malheureuſement vous ne connaiſſez pas, et il fallait les croire; et enſuite il fallait ne les plus croire, et lire tous nos livres grecs et latins. Alors vous auriez eu, comme nous, mille belles querelles toutes les années; chaque querelle aurait occaſionné une déciſion admirable

admirable, un jugement nouveau : voilà ce qui vous a manqué, et c'eſt ce que je veux apprendre aux Chinois, mais toujours pour le bien de la paix.

LE MANDARIN.

Eh bien, quand les Chinois, pour le bien de la paix, ſauront toutes les opinions qui déchirent votre petit coin de terre au bout de l'Occident, en ſeront-ils plus juſtes ? honoreront-ils leurs parens davantage ? ſeront-ils plus fidelles à l'empereur ? l'empire ſera-t-il mieux gouverné, les terres mieux cultivées ?

LE JESUITE.

Non aſſurément ; mais les Chinois ſeront ſauvés comme moi ; ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous qu'ils le comprennent ?

LE JESUITE.

Ils ne le comprendront pas non plus ?

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous donc le leur apprendre ?

LE JESUITE.

C'eſt qu'il eſt néceſſaire aujourd'hui à tous les hommes de le ſavoir.

LE MANDARIN.

S'il eſt néceſſaire à tous les hommes de le ſavoir, pourquoi les Chinois l'ont-ils toujours ignoré ? pourquoi l'avez-vous ignoré vous-mêmes ſi long-temps, pourquoi n'en a-t-on jamais rien ſu dans toute la grande Tartarie, dans l'Inde et au Japon ? Ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes ne leur eſt-il pas donné à tous ? n'ont-ils pas tous les mêmes ſens, le même inſtinct d'amour propre, le même inſtinct de bienveillance, le même inſtinct qui les fait vivre en ſociété ? Comment ſe pourrait-il faire que l'Etre ſuprême, qui nous a donné tout ce qui nous eſt convenable, nous eût refuſé la ſeule choſe eſſentielle ? N'eſt-ce pas une impiété de le croire ?

LE JESUITE.

C'eſt qu'il n'a fait ce préſent qu'à ſes favoris.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc ſon favori ?

LE JESUITE.

Je m'en flatte.

LE MANDARIN.

Pour moi, je ſuis ſimplement ſon adorateur. Je vous renvoie à tous les peuples et à toutes les ſectes de votre Europe, qui croient que vous êtes des réprouvés, et tant que vous

vous perſécuterez les uns les autres, il ne ſera pas prudent de vous écouter.

LE JESUITE.

Ah! ſi jamais je retourne à Rome, que je me vengerai de tous ces impies qui empêchent nos progrès à la Chine!

LE MANDARIN.

Faites mieux; pardonnez-leur. Vivons doucement tous enſemble, tant que vous ſerez ici; ſecourons-nous mutuellement; adorons tous l'Etre ſuprême du fond de notre cœur. Quoique vous ayez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les pieds plus gros, les oreilles plus petites et l'eſprit plus inquiet, cependant nous ſommes tous frères.

LE JESUITE.

Tous frères! et que deviendra mon titre de père?

LE MANDARIN.

Vous convenez tous qu'il faut aimer DIEU?

LE JESUITE.

Pas tout-à-fait, mais je le permets.

LE MANDARIN.

Qu'il faut être modéré, ſobre, compatiſſant, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen?

LE JESUITE.

Oui.

LE MANDARIN.

Eh bien, ne vous tourmentez plus tant, je vous aſſure que vous êtes de ma religion.

LE JESUITE.

Ah! vous vous rendez à la fin. Je ſavais bien que je vous convertirais.

Quand le mandarin et le jéſuite eurent été d'accord, le mandarin donna au moine cette profeſſion de foi.

1°. La religion conſiſte dans la ſoumiſſion à DIEU et dans la pratique des vertus.

2°. Cette vérité inconteſtable eſt reconnue de toutes les nations et de tous les temps : il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un conſentement unanime : les vaines opinions qui ſe contrediſent ſont fauſſes.

3°. Tout peuple qui ſe vante d'avoir une religion particulière pour lui ſeul offenſe la Divinité et le genre-humain; il oſe ſuppoſer que DIEU abandonne tous les autres peuples pour n'éclairer que lui.

4°. Les ſuperſtitions particulières n'ont été inventées que par des hommes ambitieux qui ont voulu dominer ſur les eſprits, qui ont fourni un prétexte à la nation qu'ils ont ſéduite, d'envahir les biens des autres nations.

5°. Il eſt conſtaté par l'hiſtoire que ces différentes ſectes, qui ſe proſcrivent réciproquement avec tant de fureur, ont été la ſource de mille guerres civiles, et il eſt évident que, ſi les hommes ſe regardaient tous comme des frères, également ſoumis à leur père commun, il y aurait eu moins de ſang verſé ſur la terre, moins de ſaccagemens, moins de rapines, et moins de crimes de toute eſpèce.

6°. Des lamas et des bonzes qui prétendent que la mère du dieu *Fo* accoucha de ce dieu par le côté droit, après avoir avalé un enfant, diſent une ſottiſe; s'ils ordonnent de la croire, ce ſont des charlatans tyranniques; s'ils perſécutent ceux qui ne la croient pas, ils ſont des monſtres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins abſurdes, et non moins fauſſes, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraiſemblance; car l'Etre ſuprême ne peut juger les hommes ſur les opinions d'un brame, mais ſur leurs vertus et ſur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle ſoit n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphoſe, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accuſé devant un tribunal, on ne vous

demande pas ſi vous croyez que le premier mandarin a encore ſon père et ſa mère, s'il eſt marié, s'il eſt veuf, s'il eſt riche ou pauvre, grand ou petit; on vous interroge ſur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas inſtruit de certains faits, ſi tu ne crois pas certaines obſcurités, ſi tu ne ſais par cœur certaines formules, ſi tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu ſeras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus abſurde et de plus horrible. *Si tu es juſte tu ſeras récompenſé, ſi tu es injuſte tu ſeras puni.* Voilà ce qui eſt raiſonnable.

9°. Certains brames, qui croient que les enfans morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange ſont condamnés à des ſupplices éternels, ſont les plus inſenſés de tous les hommes et les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne ſont pas les moins fourbes; ceux qui cabalent dans les familles et dans l'Etat ne ſont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes ſont faibles, enthouſiaſtes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré et ſage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége excluſif de faire des almanachs, il fera un calendrier de ſuperſtitions pour tous les jours

de l'année ; il intimidera les peuples et les magiſtrats par les conjonctions et les influences des aſtres. Si vous laiſſez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens ; ils ſe décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les aſtrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables aſtronomes qui calculent juſte les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, et qui ne prédiſent ni la bonne ni la mauvaiſe fortune. Le peuple inſenſiblement ne croira que ces ſages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur et le guide de tous les globes ; et notre petit globe en ſera plus heureux.

13°. Il eſt impoſſible que l'eſprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu ſubſiſte au milieu des diſputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre diſpute entre les lettrés, qui ſe bornent à reconnaître un DIEU, à l'aimer, à le ſervir ſans mélange de ſuperſtitions, et à ſervir leur prochain.

14°. C'eſt-là le premier devoir ; le ſecond eſt d'éclairer les ſuperſtitieux ; le troiſième eſt de les tolérer en les plaignant, ſi on ne peut les éclairer.

15°. Il peut y avoir plusieurs cérémonies ; mais il n'y a qu'une seule morale. Ce qui vient de DIEU est universel et immuable ; ce qui vient des hommes est local, inconstant, périssable.

16°. Un imbécille dit : *Je dois penser comme mon bonze ; car tout mon village est de son avis :* sors de ton village, pauvre homme, et tu en verras cent mille autres qui ont chacun leur bonze, et qui pensent tous différemment.

17°. Voyage d'un bout de la terre à l'autre, tu verras que par-tout deux et deux font quatre, que DIEU est adoré par-tout ; mais tu verras qu'ici on ne peut mourir sans huile, et que là, en mourant, il faut tenir à la main la queue d'une vache. Laisse là leur huile et leur queue, et sers le maître de l'univers.

18°. Voici un des grands maux que la superstition a fait naître. Un homme a violé sa sœur et tué son frère ; mais il fréquente une pagode ; il récite certaines formules dans une langue étrangère ; il porte une certaine image sur sa poitrine ; mille vieilles s'écrient : Le bon homme ! le saint homme !

Un juste avoue franchement qu'on peut adorer DIEU sans faire ce pélerinage, sans réciter cette formule ; mille vieilles s'écrient : Au monstre, au scélérat.

19°. Voici le comble de l'abomination. Voici ce qui fait sécher d'horreur et gémir

d'être

d'être né homme. Un chef des pagodes, aſſaſſin, empoiſonneur public, a peuplé l'Inde de ſes bâtards, et a vécu tranquille et reſpecté; il a donné des lois aux princes. Un juſte a dit : Gardez-vous d'imiter ce chef des pagodes; gardez-vous de croire les métamorphoſes qu'il enſeigne, et ce juſte a été brûlé à petit feu dans la place publique.

20°. O vous, fanatiques actifs, qui depuis long-temps troublez la terre par vos querelles raiſonnées! et vous, fanatiques paſſifs, qui, ſans raiſonner, avez été mordus de ces enragés, et qui êtes malades de la même rage, tâchez de guérir ſi vous pouvez; eſſayez de cette recette que voici. Adorez DIEU ſans vouloir le comprendre; aimez-le ſans vous plaindre des maux qui ſont mêlés ſur la terre avec les biens; regardez comme vos frères, le Japonais, le Siamois, l'Indien, l'Africain, le Perſan, le Turc, le Ruſſe, et même les habitans des Pays-Bas de l'Occident méridional de l'Europe qui tient ſi peu de place ſur la carte.

XXIX.

DIALOGUES D'EVHEMERE. (a)

PREMIER DIALOGUE.

SUR ALEXANDRE.

CALLICRATE.

Eh bien, ſage *Evhémère*, qu'avez-vous vu dans vos voyages ?

EVHEMERE.

Des ſottiſes.

CALLICRATE.

Quoi ! vous avez voyagé à la ſuite d'*Alexandre*, et vous n'êtes point en extaſe d'admiration ?

EVHEMERE.

Vous voulez dire de pitié.

(a) *Evhémère* était un philoſophe de Syracuſe, qui vivait dans le ſiècle d'*Alexandre*. Il voyagea autant que les *Pythagore* et les *Zoroaſtre*. Il écrivit peu ; nous n'avons ſous ſon nom que ce petit ouvrage.

CALLICRATE.

De pitié pour *Alexandre !*

EVHEMERE.

Pour qui donc ? je ne l'ai vu que dans l'Inde et dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine eſpérance de m'inſtruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé ſes expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu devenu le plus cruel des barbares après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le ſobre diſciple d'*Ariſtote* changé en un mépriſable ivrogne. J'arrivai auprès de lui, lorſqu'au ſortir de table il s'aviſa de mettre le feu au ſuperbe temple d'Eſthékar, pour contenter le caprice d'une miſérable débauchée, nommée *Thaïs*. Je le ſuivis dans ſes folies de l'Inde ; enfin je l'ai vu mourir à la fleur de ſon âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de ſon armée.

CALLICRATE.

Voilà un grand homme bien petit.

EVHEMERE.

Il n'y en a guère d'autres : ils ſont comme l'aimant dont j'ai découvert une propriété ; c'eſt qu'il a un côté qui attire et un côté qui repouſſe.

CALLICRATE.

Alexandre me repouſſe furieuſement quand il brûle une ville étant ivre. Mais je ne connais point cette Eſthékar dont vous me parlez; je ſavais ſeulement que cet extravagant et la folle *Thaïs* avaient brûlé Perſépolis pour s'amuſer.

EVHEMERE.

Eſthékar eſt préciſément ce que les Grecs appellent Perſépolis. Il plaît à nos Grecs d'habiller tout l'univers à la grecque ; ils ont donné au fleuve Zom-bodpo le nom d'Indos; ils ont appelé Hydaſpe un autre fleuve : aucune des villes aſſiégées et priſes par *Alexandre* n'eſt connue par ſon véritable nom; celui même d'Inde eſt de leur invention. Les nations orientales l'appelaient Odhu. C'eſt ainſi qu'en Egypte ils ont fait les villes d'Héliopolis, de Crocodilopolis, de Memphis; pour peu qu'ils trouvent un mot ſonore, ils ſont contens. Ils ont ainſi trompé toute la terre, en nommant les dieux et les hommes.

CALLICRATE.

Il n'y a pas grand mal à cela. Je ne me plains pas de ceux qui ont ainſi trompé le monde; je me plains de ceux qui le ravagent. Je n'aime point votre *Alexandre* qui s'en va de la Gréce en Cilicie, en Egypte, au mont

Caucaſe, et de là juſqu'au Gange, toujours tuant tout ce qu'il rencontre, ennemis, indifférens, et amis.

EVHEMERE.

Ce n'était qu'un rendu : s'il alla tuer des perſes, les Perſes étaient auparavant venus tuer des grecs ; s'il courut vers le Caucaſe, dans les vaſtes contrées habitées par les Scythes, ces Scythes avaient ravagé deux fois la Gréce et l'Aſie. Toutes les nations ont été de tout temps volées, enchaînées, exterminées les unes par les autres. Qui dit *ſoldat* dit *voleur*. Chaque peuple va voler ſes voiſins au nom de ſon dieu. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les Romains nos voiſins ſortir du repaire de leurs ſept montagnes, pour voler les Volſques, les Antiates, les Samnites? Bientôt ils viendront nous voler nous-mêmes, s'ils peuvent parvenir à faire des barques. Dès qu'ils ſavent que Véies, leur voiſine, a un peu de blé et d'orge dans ſes magaſins, ils font déclarer par leurs prêtres féciales qu'il eſt juſte d'aller voler les Véiens. Ce brigandage devient une guerre ſacrée. Ils ont des oracles qui commandent le meurtre et la rapine. Les Véiens ont auſſi leurs oracles qui leur promettent qu'ils voleront la paille des Romains. Les ſucceſſeurs d'*Alexandre* volent aujourd'hui pour eux les provinces

qu'ils avaient volées pour leur maître voleur. Tel a été, tel eſt, et tel ſera toujours le genre-humain. J'ai parcouru la moitié de la terre, et je n'y ai vu que des folies, des malheurs et des crimes.

CALLICRATE.

Puis-je vous demander ſi parmi tant de peuples vous en avez trouvé un qui fût juſte?

EVHEMERE.

Aucun.

CALLICRATE.

Dites-moi donc qui eſt le plus ſot et le plus méchant?

EVHEMERE.

C'eſt le plus ſuperſtitieux.

CALLICRATE.

Pourquoi le plus ſuperſtitieux eſt-il le plus méchant?

EVHEMERE.

C'eſt que le ſuperſtitieux croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie. Un barbare ordinaire, tel qu'un grec, un romain, un ſcythe, un perſe, quand il a bien tué, bien volé, bien bu le vin de ceux qu'il vient d'aſſaſſiner, bien violé les filles des pères de famille égorgés, n'ayant plus beſoin de rien, devient tranquille et humain pour ſe délaſſer. Il écoute

la pitié que la nature a miſe au fond du cœur de l'homme. Il eſt comme le lion qui ne court plus après la proie dès qu'il n'a plus faim ; mais le ſuperſtitieux eſt comme le tigre qui tue et qui déchire encore lors même qu'il eſt raſſaſſié. L'hiérophante de *Pluton* lui a dit : *Maſſacre tous les adorateurs de Mercure*, *brûle toutes les maiſons*, *tue tous les animaux :* mon dévot ſe croirait un ſacrilége s'il laiſſait un enfant et un chat en vie dans le territoire de *Mercure*.

CALLICRATE.

Quoi ! il y a ſur la terre des peuples auſſi abominables, et *Alexandre* ne les a pas exterminés, au lieu d'aller attaquer vers le Gange des gens paiſibles et humains, et qui même, à ce qu'on dit, ont inventé la philoſophie ?

EVHEMERE.

Non vraiment ; il a paſſé comme un trait auprès d'une de ces petites peuplades de barbares fanatiques dont je viens de parler ; et, comme le fanatiſme n'exclut pas la baſſeſſe et la lâcheté, ces miſérables lui ont demandé pardon, l'ont flatté, lui ont donné une partie de l'or qu'ils avaient volé ; et ont obtenu permiſſion d'en voler encore.

CALLICRATE.

L'eſpèce humaine eſt donc une eſpèce bien horrible ?

EVHEMERE.

Il y a quelques moutons parmi le grand nombre de ces animaux ; mais la plupart ſont des loups et des renards.

CALLICRATE.

Je voudrais ſavoir pourquoi cette différence énorme dans la même eſpèce.

EVHEMERE.

On dit que c'eſt pour que les renards et les loups mangent des agneaux.

CALLICRATE.

Non, ce monde-ci eſt trop miſérable et trop affreux ; je voudrais ſavoir pourquoi tant de calamités, et tant de bêtiſes.

EVHEMERE.

Et moi auſſi. Il y a long-temps que j'y rêve en cultivant mon jardin à Syracuſe.

CALLICRATE.

Eh bien, qu'avez-vous rêvé ? Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, ſi cette terre a toujours été peuplée d'hommes ; ſi la terre elle-même a toujours exiſté ; ſi nous avons une ame ; ſi cette ame eſt éternelle, comme on le dit de la matière ; s'il y a un dieu ou pluſieurs dieux ; ce qu'ils font, à quoi ils ſont bons. Qu'eſt-ce que la vertu ? Qu'eſt-ce que l'ordre et le déſordre ? Qu'eſt-ce que la nature ? a-t-elle des lois ? qui les a faites ?

qui a inventé la ſociété et les arts ? quel eſt le meilleur gouvernement ? et ſurtout, quel eſt le meilleur ſecret pour échapper aux périls dont chaque homme eſt environné à chaque inſtant ? Nous examinerons le reſte une autre fois.

EVHEMERE.

En voilà pour dix ans au moins, en parlant dix heures par jour.

CALLICRATE.

Cependant tout cela fut traité hier chez la belle *Eudoxe* par les plus aimables gens de Syracuſe.

EVHEMERE.

Eh bien, que fut-il conclu ?

CALLICRATE.

Rien. Il y avait là deux ſacrificateurs, l'un de *Cérès*, l'autre de *Junon*, qui finirent par ſe dire des injures. Allons, dites-moi ſans façon tout ce que vous penſez. Je vous promets de ne vous point battre, et de ne vous point déférer au ſacrificateur de *Cérès*.

EVHEMERE.

Eh bien, venez m'interroger demain : je tâcherai de vous répondre ; mais je ne vous promets pas de vous ſatisfaire.

SECOND DIALOGUE.

Sur la Divinité.

CALLICRATE.

JE commence par la queſtion ordinaire : Y a-t-il un *Théos* ? Le grand-prêtre de *Jupiter Ammon* a déclaré qu'*Alexandre* était ſon fils, et il a été bien payé ; mais ce *Théos* exiſte-t-il ? et depuis le temps qu'on en parle ne s'eſt-on pas moqué de nous ?

EVHEMERE.

On s'en eſt bien moqué en effet, quand on nous a fait adorer un *Jupiter* mort en Crète, et un belier de pierre caché dans les ſables de la Lybie. Les Grecs, qui ont de l'eſprit juſqu'à la folie, ſe ſont indignement moqués du genre-humain, quand d'un mot grec qui ſignifiait *courir*, ils ont fait des *théoi*, des dieux qui courent (*). Leurs prétendus philoſophes, qui ſont, à mon avis, les raiſonneurs de ce monde les moins raiſonnables, ont prétendu que les coureurs, tels que *Mars*, *Mercure*, *Jupiter*, *Saturne*, étaient des dieux immortels, parce qu'ils marchent toujours, et qu'ils paraiſſent ſe mouvoir eux-mêmes. Ils auraient pu,

(*) Les planètes.

par le même argument, donner de la divinité aux moulins à vent.

CALLICRATE.

Non, non, je ne vous parle pas des rêveries d'Athènes, ni de celles de l'Egypte. Je ne vous demande pas ſi une planète eſt dieu, ſi le belier d'*Ammon* eſt dieu, ſi le bœuf *Apis* eſt dieu, et ſi *Cambiſe* a mangé un dieu en le feſant mettre à la broche; je vous demande très-ſérieuſement s'il y a un Dieu qui ait fait le monde. On m'a ri au nez dans Syracuſe, quand j'ai dit que peut-être il y en avait un.

EVHEMERE.

Et où logez-vous, s'il vous plaît, dans Syracuſe?

CALLICRATE.

Chez *Hiérax*, l'archonte, qui eſt mon ami intime, et qui ne croit pas plus en DIEU qu'*Epicure*.

EVHEMERE.

N'a-t-il pas un beau palais cet archonte?

CALLICRATE.

Admirable; c'eſt un corps de logis orné de trente-ſix colonnes corinthiennes, entre leſquelles ſont des ſtatues de la main des plus grands maîtres. Et pour les deux ailes....

EVHEMERE.

Faites-moi grâce des deux ailes. Il me ſuffit qu'un beau palais me démontre un architecte.

CALLICRATE.

Ah ! je vois où vous en voulez venir; vous allez me dire que l'arrangement de l'univers, l'immenſité de l'eſpace, remplie de mondes qui tournent régulièrement autour de leurs ſoleils, la lumière qui jaillit en torrens de ces ſoleils, et qui court animer tous ces globes, enfin cette fabrique incompréhenſible démontre un fabricateur ſouverainement intelligent, puiſſant, éternel; vous allez m'étaler les belles découvertes des *Platon* qui ont agrandi la ſphère des êtres; vous m'allez faire voir le grand Etre qui préſide à cette foule d'univers tous faits les uns pour les autres. Ces diſcours tant rebattus ne perſuadent pas nos épicuriens. Ils vous diſent froidement qu'ils ne diſconviennent pas que la nature a tout fait, que c'eſt-là le grand Etre; qu'on la voit, qu'on la ſent dans le ſoleil, dans les aſtres, dans toutes les productions de notre globe, dans nous-mêmes, et qu'il y a une grande faibleſſe, et bien peu de bon ſens, à vouloir attribuer à je ne ſais quel être imaginaire qu'on ne peut voir, et dont il eſt impoſſible de ſe former la plus légère idée, de lui attribuer, dis-je, les opérations de cette nature qui nous eſt ſi ſenſible, ſi

connue par ſes travaux continuels, qui eſt partout, ſous nos pieds, ſur nos têtes, qui nous a fait naître, qui nous fait vivre et mourir, et qui eſt viſiblement le Dieu que vous cherchez : liſez le ſyſtême de la nature, l'hiſtoire de la nature, les principes de la nature, la philoſophie de la nature, le code de la nature, les lois de la nature, &c.

EVHEMERE.

Et ſi je vous diſais qu'il n'y a point de nature, que tout eſt art dans l'univers, et que l'art annonce un ouvrier.

CALLICRATE.

Comment donc, point de nature, et tout eſt art? quelle idée creuſe!

EVHEMERE.

C'eſt un philoſophe peu connu, et peu compté peut-être parmi les philoſophes, qui a le premier avancé cette vérité; mais elle n'eſt pas moins vérité pour être d'un homme obſcur (*). Vous m'avouerez que vous ne pouvez entendre par ce terme vague, *nature*, qu'un aſſemblage de choſes qui exiſtent, et dont la plupart n'exiſteront pas demain; certes, des arbres, des pierres, des légumes, des chenilles, des chèvres, des filles et des ſinges, ne compoſent point un être abſolu, quel qu'il

(*) C'eſt de lui-même que M. de *Voltaire* parle ici.

ſoit : des effets qui n'exiſtaient point hier ne peuvent être la cauſe éternelle, néceſſaire et productive. Votre nature, encore une fois, n'eſt qu'un mot inventé pour ſignifier l'univerſalité des choſes.

Pour vous faire voir à préſent que l'art a tout fait, obſervez ſeulement un inſecte, un limaçon, une mouche, vous y verrez un art infini qu'aucune induſtrie humaine ne peut imiter : il faut donc qu'il y ait un artiſte infiniment habile, et c'eſt ce que les ſages appellent Dieu.

CALLICRATE.

Cet artiſan que vous ſuppoſez eſt, ſelon nos épicuriens, la force ſecrète qui agit éternellement dans cet aſſemblage toujours périſſant et toujours reproduit que nous appelons nature.

EVHEMERE.

Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne ſont plus, et dans ceux qui ne ſont pas encore nés ? Comment cette force aveugle peut-elle avoir aſſez d'intelligence pour former des animaux ſentans ou penſans, et tant de ſoleils qui probablement ne penſent point ? Vous ſentez qu'un tel ſyſtême, n'étant fondé ſur aucune vérité antécédente, n'eſt qu'un rêve produit par

l'imagination en délire : la force ſecrète dont vous parlez ne peut ſubſiſter que dans un être aſſez puiſſant et aſſez intelligent pour former des animaux intelligens ; dans un être néceſſaire, puiſque ſans ſon exiſtence il n'y aurait rien ; dans un être éternel, puiſque, exiſtant par lui-même, on ne peut aſſigner de moment où il n'ait pas exiſté ; dans un être bon, puiſqu'étant la cauſe de tout, rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui. Voilà ce que nous autres ſtoïciens nous appelons Dieu : voilà le grand Etre à qui nous nous efforçons de reſſembler par la vertu, autant que de faibles créatures peuvent approcher de l'ombre de leur créateur.

CALLICRATE.

Et voilà ce que nos épicuriens vous nient. Vous êtes comme les ſculpteurs ; ils font à coups de ciſeaux une belle ſtatue, et ils l'adorent. Vous forgez votre Dieu, et puis vous lui donnez le titre de bon ; mais regardez ſeulement notre Etna, la ville de Catane, engloutie depuis peu d'années, et ſes ruines encore fumantes. Souvenez-vous de ce que *Platon* nous apprend de la deſtruction de l'île Atlantique, abymée il n'y a pas plus de dix mille ans ; ſongez à l'inondation qui détruiſit la Gréce.

A l'égard du mal moral, ſouvenez-vous ſeulement de tout ce que vous avez vu, et

donnez l'épithète de bon à votre Dieu, ſi vous l'oſez. On n'a jamais répondu à ce fameux argument. Ou DIEU n'a pu empêcher le mal, et en ce cas eſt-il tout-puiſſant? ou il l'a pu, et il ne l'a pas fait; alors où eſt ſa bonté?

EVHEMERE.

Cet ancien raiſonnement, qui ſemble détrôner DIEU, et mettre à ſa place le chaos, m'a toujours effrayé: les folles horreurs dont j'ai été témoin ſur ce malheureux globe, m'épouvantent encore davantage. Cependant aux pieds de ce mont Etna qui vomit la flamme et la mort autour de nous, je vois les campagnes les plus riantes et les plus fertiles: et, après dix ans de carnage et de deſtruction, je vois renaître dans Syracuſe la paix, l'abondance, les plaiſirs, les chanſons et la philoſophie; il y a donc du bien dans ce monde, s'il y a tant de mal; il eſt donc démontré que DIEU n'eſt pas abſolument méchant, s'il eſt l'auteur de tout.

CALLICRATE.

Ce n'eſt pas aſſez qu'un Dieu ne ſoit pas toujours et complétement cruel, il faut qu'il ne le ſoit jamais; et la terre, ſon prétendu ouvrage, eſt toujours affligée de quelque affreux déſaſtre. Quand l'Etna ſe repoſe, d'autres

d'autres volcans ſont en fureur. Quand *Alexandre* n'eſt plus, d'autres deſtructeurs s'élèvent ; il n'y a jamais eu un moment ſur ce globe ſans déſaſtre et ſans crime.

EVHEMERE.

C'eſt à quoi j'en veux venir. L'idée d'un dieu bourreau, qui fait des créatures pour les tourmenter, eſt horrible et abſurde : l'idée de deux dieux, dont l'un fait le bien, et l'autre fait le mal, eſt plus abſurde encore, et n'eſt pas moins horrible. Mais ſi on vous prouve une vérité, exiſte-t-elle moins parce qu'elle traîne après elle des conſéquences inquiétantes ? Il y a un Etre néceſſaire, éternel, ſource de tous les êtres ; exiſtera-t-il moins parce que nous ſouffrons ? exiſtera-t-il moins parce que je ſuis incapable d'expliquer pourquoi nous ſouffrons ?

CALLICRATE.

Capable ou non, je vous prie de haſarder avec moi ce que vous en penſez.

EVHEMERE.

Je tremble ; car je vais vous dire des choſes qui reſſemblent à un ſyſtême, et un ſyſtême qui n'eſt pas démontré n'eſt qu'une folie ingénieuſe : quoi qu'il en ſoit, voici la très-faible clarté que je crois apercevoir dans cette

profonde nuit ; c'eſt à vous de l'éteindre ou de l'augmenter.

Je remarque d'abord que je n'ai pu acquérir l'idée d'un Dieu qu'après avoir acquis l'idée d'un être néceſſaire exiſtant par lui-même, par ſa nature, éternel, intelligent, bon et puiſſant. Tous ces caractères, qui me paraiſſent eſſentiels à DIEU, ne me diſent pas qu'il ait fait l'impoſſible. Il n'empêchera jamais que les trois angles d'un triangle ne ſoient égaux à deux droits. Il ne pourra faire que deux propoſitions contradictoires s'accordent. Il était probablement contradictoire que le mal n'entrât pas dans le monde ; je préſume qu'il était impoſſible que les vents néceſſaires pour balayer les terres, et pour empêcher les mers de croupir, ne produiſiſſent pas des tempêtes. Les feux répandus ſous l'écorce de la terre, pour former les minéraux et les végétaux, devaient auſſi ébranler ces terres, renverſer des villes, écraſer leurs habitans, affaiſſer des montagnes et en élever d'autres.

Il eût été contradictoire que tous les animaux vécuſſent toujours et procréaſſent toujours : l'univers n'aurait pu les nourrir. Ainſi la mort, qu'on regarde comme le plus grand des maux, était auſſi néceſſaire que la vie. Il fallait que les déſirs s'allumaſſent dans

les organes de tous les animaux, qui ne pouvaient chercher leur bien-être ſans le déſirer; ces affections ne pouvaient être vives ſans être violentes, et par conſéquent ſans exciter ces fortes paſſions qui produiſent les querelles, les guerres, les meurtres, les fraudes et le brigandage : enfin, DIEU n'a pu former l'univers qu'aux conditions ſuivant leſquelles il exiſte.

CALLICRATE.

Votre dieu n'eſt donc pas tout-puiſſant?

EVHEMERE.

Il eſt véritablement le ſeul puiſſant, puiſque c'eſt lui qui a tout formé, mais il n'eſt pas extravagamment puiſſant. De ce qu'un architecte a élevé une maiſon de cinquante pieds bâtie de marbre, ce n'eſt pas à dire qu'il ait pu en faire une de cinquante lieues bâtie de confitures. Chaque être eſt circonſcrit dans ſa nature; et j'oſe croire que l'Etre ſuprême eſt circonſcrit dans la ſienne. J'oſe penſer que cet architecte de l'univers, ſi viſible à notre eſprit, et en même temps ſi incompréhenſible, n'habite ni les choux de nos jardins, ni le petit temple du capitole. Quel eſt ſon ſéjour? de quel ciel, de quel ſoleil envoie-t-il ſes éternels décrets à toute la nature? Je n'en ſais rien; mais je ſais que toute la nature lui obéit.

CALLICRATE.

Mais ſi tout lui obéit, quand croyez-vous qu'il ait donné les premières lois à toute cette nature, et qu'il ait formé ces ſoleils innombrables, ces planètes, ces comètes, cette chétive et malheureuſe terre ?

EVHEMERE.

Vous me faites toujours des queſtions auxquelles on ne peut répondre que par des doutes. Si j'oſais faire encore une conjecture, je dirais que l'eſſence de l'Etre ſuprême, de cet Etre éternel, formateur, conſervateur, deſtructeur et reproducteur, étant d'agir, il eſt impoſſible qu'il n'ait pas agi toujours. Les œuvres de l'éternel *Demiourgos* ont été néceſſairement éternelles, comme dès qu'un ſoleil exiſte, il eſt néceſſaire que ſes rayons pénètrent l'eſpace en droite ligne.

CALLICRATE.

Vous me répondez par des comparaiſons : cela me fait ſoupçonner que vous ne voyez pas bien nettement les choſes dont nous parlons ; vous cherchez à les éclaircir ; et quelque peine que vous preniez, vous rentrez toujours, malgré vous, dans le ſyſtême de nos épicuriens qui attribuent tout à une force occulte, à la néceſſité. Vous appelez cette force occulte Dieu, et ils l'appellent nature.

EVHEMERE.

Je ne ſerais pas fâché d'avoir quelque choſe de commun avec les vrais épicuriens, qui ſont d'honnêtes gens, très-ſages et très-reſpectables ; mais je ne ſuis point d'accord avec ceux qui n'admettent des dieux que pour s'en moquer, en les repréſentant comme de vieux débauchés inutiles, abrutis par le vin, la bonne chère et l'amour.

A l'égard des bons épicuriens qui ne placent le bonheur que dans la vertu, mais qui n'admettent que le pouvoir ſecret de la nature, je ſuis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaiſſent que ce pouvoir ſecret eſt celui d'un Etre néceſſaire, éternel, puiſſant, intelligent : car l'être qui raiſonne, appelé homme, ne peut être l'ouvrage que d'un maître très-intelligent, appelé DIEU.

CALLICRATE.

Je leur communiquerai vos penſées, et je ſouhaite qu'ils vous regardent comme leur confrère.

TROISIEME DIALOGUE.

Sur la philoſophie d'Epicure et ſur la théologie grecque.

CALLICRATE.

J'AI parlé à nos bons épicuriens. La plupart perſiſtent à croire que leur doctrine au fond n'eſt guère différente de la vôtre. Vous admettez également un pouvoir éternel, occulte, inviſible ; mais comme ils ſont gens de bon ſens, ils avouent qu'il faut que ce pouvoir ſoit penſant, puiſqu'il a fait des animaux qui penſent.

EVHEMERE.

C'eſt un grand pas dans la connaiſſance de la vérité : mais pour ceux qui oſent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la penſée, il m'eſt impoſſible de raiſonner avec eux ; car je pars d'un principe : *Pour produire un être penſant il faut l'être ;* et ils partent d'une ſuppoſition : *La penſée peut être donnée par un être qui ne penſe point :* diſons plus, par un être qui n'exiſte point ; car nous avons vu clairement qu'il n'y a point d'être qui ſoit la nature, et que ce n'eſt qu'un nom abſtrait donné à la multitude des choſes.

CALLICRATE.

Dites-nous donc comment ce pouvoir ſecret et immenſe que vous appelez Dieu nous donne la vie, le ſentiment et la penſée? avons nous une ame? les autres animaux en ont-ils une? qu'eſt-ce que cette ame? arrive-t-elle dans notre corps quand nous ſommes en embryon dans le ventre de notre mère? où va-t-elle quand ce corps eſt diſſous?

EVHEMERE.

Je ſuis invinciblement perſuadé que DIEU nous a donné à tous, aux animaux, aux végétaux, aux ſoleils et aux grains de ſable tout ce que nous avons, toutes nos facultés, toutes nos propriétés. Il eſt un art ſi profond et ſi incompréhenſible dans les organes qui nous mettent au monde, qui nous font vivre, qui nous font penſer, et dans les lois qui dirigent toutes choſes, que je ſuis prêt à tomber ébloui et accablé, quand j'oſe tenter de regarder la moindre partie de ce reſſort univerſel par qui tout ſubſiſte.

J'ai des ſens qui d'abord me font du plaiſir ou de la douleur. J'ai des idées, des images qui me viennent par mes ſens, et qui entrent dans moi ſans que je les appelle. Je ne les fais pas ces idées, et lorſqu'il s'en eſt amaſſé en moi une quantité aſſez grande, je ſuis tout

étonné de ſentir en moi le pouvoir d'en compoſer quelques-unes. La propriété qui ſe développe en moi de me reſſouvenir de ce que j'ai vu, et de ce que j'ai ſenti, fait que je compoſe dans ma tête l'image de ma nourrice avec celle de ma mère, et celle de la maiſon où je ſuis élevé avec celle de la maiſon voiſine. Je raſſemble ainſi mille idées différentes dont je n'ai créé aucune : ces opérations ſont l'effet d'une autre faculté, celle de répéter les mots que j'ai entendus, et d'y attacher d'abord un peu de ſens. On me dit qu'on appelle tout cela mémoire.

Enfin, quand le temps a un peu fortifié mes organes, on me dit que mes facultés de ſentir, de me reſſouvenir, d'aſſembler des idées, ſont ce qu'on appelle *ame*.

Ce mot ne ſignifie et ne peut ſignifier que ce qui anime. Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons ame : nous avons la faculté de donner ainſi des noms généraux et abſtraits aux choſes que nous ne pouvons définir. Nous déſirons; mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle déſir. Nous voulons ; mais il n'y a pas dans notre cœur une petite perſonne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, ſans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. Les hommes de tout pays, j'entends

les

les hommes qui raiſonnent, ont inventé des termes généraux pour exprimer toutes les opérations, tous les effets de ce qu'ils ſentent et de ce qu'ils voient; ils ont dit la vie et la mort, la force et la faibleſſe. Il n'y a pourtant point d'être réel qui ſoit, ou la faibleſſe, ou la force, ou la mort, ou la vie: mais ces manières de s'exprimer ſont ſi commodes qu'elles ont été adoptées de tout temps par les nations raiſonneuſes.

Si ces expreſſions ont ſervi pour la facilité du diſcours, elles ont produit bien des mépriſes. Les peintres, par exemple, et les ſculpteurs ont voulu repréſenter la force, et ils ont figuré un gros homme avec une poitrine velue et des bras muſculeux; ils ont deſſiné un enfant pour donner une idée de la faibleſſe. On a perſonnifié ainſi les paſſions, les vertus, les vices, les années et les jours. Les hommes ſe ſont accoutumés, par ce déguiſement continuel, à prendre toutes leurs facultés, toutes leurs propriétés, tous leurs rapports avec le reſte de la nature, pour des êtres réels, et des mots pour des choſes.

De ce mot *ame* qui eſt abſtrait, ils ont fait une perſonne habitante dans notre corps; ils ont diviſé cette perſonne en trois, et des philoſophes prétendus ont dit que ce nombre trois eſt parfait, parce qu'il eſt compoſé de

l'unité et de la dualité. De ces trois parties ils en ont fait préſider une aux cinq ſens, et ils l'ont appelée *pſyché ;* une autre eſt dans la poitrine, et c'eſt *pneuma*, le ſouffle, l'haleine, l'eſprit ; une troiſième eſt dans la tête, et c'eſt la penſée, *nous*. De ces trois ames ils en ont fait une quatrième quand on eſt mort, c'eſt *ſkia*, ombres, manes ou farfadet.

On eſt bientôt parvenu à ne ſe jamais entendre, quand on prononce ce mot *ame :* il a fait naître mille queſtions qui forcent les ſavans à ſe taire, et qui autoriſent les charlatans à parler. Ces ames, dit-on, viennent-elles toutes du premier homme créé par l'éternel *Demiourgos*, ou de la première femelle ? ou bien furent-elles formées d'ailleurs toutes à la fois, pour deſcendre chacune à leur tour ici-bas ? leur ſubſtance eſt-elle d'éther ou de feu? ou bien ni de l'un ni de l'autre? eſt-ce la femme ou ſon mari qui darde une ame avec la liqueur prolifique ? vient-elle dans l'utérus avant ou après que les membres de l'enfant ſont formés? ſent-elle, penſe-t-elle dans l'enveloppe de l'amnios où le fœtus eſt empriſonné ? ſon être augmente-t-il quand ſon corps augmente? toutes les ames ſont-elles de la même nature? n'y a-t-il nulle différence entre l'ame d'*Orphée* et celle d'un imbécille ?

Quand cette ame eſt parvenue à ſortir de la

matrice où elle a ſéjourné neuf mois entre une veſſie pleine d'urine, et un ſale boyau rempli de matière fécale, on a oſé demander alors ſi cette perſonne eſt arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abſtrait et du concret, du beau, du bon, du juſte, de l'ordre. Enſuite on a diſputé pour ſavoir ſi cette pauvre créature penſait toujours, comme ſi on penſait dans un ſommeil plein et paiſible, dans une profonde ivreſſe, dans l'anéantiſſement d'idées qui réſulte d'une apoplexie complète, d'une épilepſie. Que de querelles abſurdes, grand Dieu, entre tous ces aveugles ſur la nature des couleurs! Enfin que devient cette ame quand le corps n'eſt plus? les grands précepteurs du genre-humain, *Orphée*, *Homère*, ont dit: elle eſt *skia*, elle eſt *ombre*, *farfadet*. *Ulyſſe* voit à l'entrée des enfers des farfadets, des ombres qui viennent lécher du ſang et boire du lait dans une foſſe. Des enchanteurs et des enchantereſſes, qui ont un eſprit de *Python*, évoquent des manes, des ombres qui montent de la terre. Il y a des ames dont les vautours mangent le foie; d'autres ſe promènent continuellement ſous des arbres; et c'eſt-là la ſouveraine félicité, c'eſt le paradis d'*Homère*.

Les honnêtes gens n'ont pas été ſatisfaits de ces innombrables puérilités. Pour moi, j'ai

pris le parti de recourir à DIEU, et de lui dire : *C'eſt à toi, maître abſolu de la nature que je dois tout ; tu m'as accordé le don du ſentiment et de la penſée, comme tu m'as donné la faculté de digérer et de marcher. Je t'en remercie, et je ne te demande pas ton ſecret.* Cette prière eſt, à mon avis, plus raiſonnable que les vaines et interminables diſputes ſur pſyché, pneuma, nous et skia.

CALLICRATE.

Si vous croyez que c'eſt DIEU qui nous tient lieu d'ame, vous n'êtes donc qu'une machine dont DIEU gouverne les reſſorts; vous êtes dans lui, vous voyez tout en lui, il agit en vous. Trouvez-vous, en conſcience, ce ſyſtême meilleur que le nôtre ?

EVHEMERE.

J'aimerais mieux avoir confiance en DIEU qu'en moi. Quelques philoſophes penſent ainſi ; leur petit nombre même me porte à croire qu'ils ont raiſon. Ils ſoutiennent que l'ouvrier doit être le maître de ſon ouvrage, et que rien ne peut arriver dans l'univers qui ne ſoit ſoumis à l'artiſan ſouverain.

CALLICRATE.

Quoi ! vous oſeriez dire que DIEU eſt ſans ceſſe occupé à faire jouer toutes ſes machines?

EVHEMERE.

DIEU m'en préſerve ! Voilà comme, dans

toutes les diſputes, on fait dire à ſon adverſaire ce qu'il n'a point dit; je prétends, au contraire, que le Souverain éternel a établi, de toute éternité, ſes lois qui ſeront toujours accomplies par tous les êtres. DIEU a commandé une fois, et l'univers obéit toujours.

CALLICRATE.

J'ai bien peur que mes théologiens épicuriens ne vous reprochent de faire DIEU auteur du péché: car enfin, s'il vous anime et ſi vous faites une faute, c'eſt lui qui la commet.

EVHEMERE.

C'eſt un reproche qu'on peut faire à toutes les ſectes, excepté aux athées; toute ſecte qui admet la plénitude de la puiſſance divine, la charge des délits qu'elle n'empêche pas: elle dit à DIEU: Seigneur ſouverain de tout, vous devez écarter tout mal; c'eſt votre faute ſi vous laiſſez entrer l'ennemi dans la place que vous avez bâtie. DIEU lui répond: Ma fille, je ne peux faire les choſes contradictoires; il eſt contradictoire que le mal n'exiſte pas quand le bien exiſte; il eſt contradictoire qu'il y ait du feu, et que ce feu ne puiſſe cauſer d'embraſement; qu'il y ait de l'eau, et que cette eau ne puiſſe noyer un animal.

CALLICRATE.

Trouvez-vous cette ſolution bien ſuffiſante?

EVHEMERE.

Je n'en connais point de meilleure.

CALLICRATE.

Prenez garde, on vous dira que les adorateurs des dieux ont raiſonné plus conſéquemment que vous en Egypte et en Gréce, quand ils ont inventé un Tartare où les crimes ſont punis, alors la juſtice divine eſt juſtifiée.

EVHEMERE.

Etrange manière de juſtifier leurs dieux! et quels dieux! des adultères, des homicides, des chats et des crocodiles! Il s'agit ici de ſavoir pourquoi le mal exiſte. Vos Grecs, vos Egyptiens, en rendent-ils raiſon? en changent-ils la nature? en adouciſſent-ils les horreurs, en nous préſentant une ſérie de crimes et de tourmens éternels? Ces dieux ne ſont-ils pas des monſtres de barbarie d'avoir fait naître un *Tantale* pour qu'il mangeât ſon fils en ragoût, et pour qu'il fût enſuite dévoré de faim, en demeurant à table dans une ſuite infinie de ſiècles? Un autre prince tourne inceſſamment ſa roue entourée de ſerpens; quarante-neuf filles d'un autre roi ont égorgé leurs maris, et rempliſſent un tonneau vide pendant l'éternité. Certes, il eût bien mieux valu que ces quarante-neuf filles, et tous ces princes damnés, n'euſſent jamais été au monde: rien n'était

plus aiſé que de leur épargner l'exiſtence, les crimes et les ſupplices. Vos Grecs peignent leurs dieux comme des tyrans et des bourreaux immortels, occupés ſans relâche à former des malheureux condamnés à commettre des crimes paſſagers, et à ſubir des ſupplices ſans fin. Vous m'avouerez que cette théologie eſt bien infernale. Celle des épicuriens eſt plus humaine; mais j'oſe croire que la mienne eſt plus divine : Mon Dieu n'eſt ni un voluptueux indolent, comme ceux d'*Epicure*, ni un monſtre barbare comme ceux de l'Egypte et de la Gréce.

CALLICRATE.

J'aime mieux votre Dieu que tous les autres : mais il me reſte bien des ſcrupules; je vous prierai de les lever dans notre premier entretien.

EVHEMERE.

Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes.

QUATRIEME DIALOGUE.

Si un Dieu qui agit ne vaut pas mieux que les dieux d'Epicure qui ne ſont rien.

CALLICRATE.

Je ſuis convaincu que toute la terre et ce qui l'environne, le genre-humain et le genre animal, et tout ce qui eſt au-delà de nous, l'univers en un mot, ne s'eſt pas formé lui-même, et qu'il y règne un art infini; je reçois avec reſpect l'idée d'un artiſan unique, d'un maître ſuprême, que la nombreuſe ſecte des épicuriens rejette. Je ſuppoſe que ce ſouverain de la nature eſt, à pluſieurs égards, ce qu'était le dieu de *Timée*, le dieu d'*Ocellus Lucanus* et de *Pythagore :* il n'a pas créé la matière du néant, car le néant, comme vous ſavez, n'a point de propriétés; rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien : je conçois que l'univerſalité des choſes eſt émanée de ce Dieu, qui ſeul eſt par lui-même, et dont tout eſt l'ouvrage : il a tout arrangé ſuivant les lois univerſelles qui réſultent de ſa ſageſſe autant que de ſa puiſſance; j'admets une grande partie de votre philoſophie, quoiqu'elle révolte la plupart de

nos ſages ; mais deux grandes difficultés m'arrêtent : il me ſemble que vous ne faites votre Dieu ni aſſez libre ni aſſez juſte.

Il n'eſt point libre, puiſqu'il eſt l'être néceſſaire de qui l'immenſité des choſes eſt émanée néceſſairement; il n'eſt point juſte, car la plupart des gens de bien ſont perſécutés pendant leur vie, et vous ne me dites point qu'on leur rende juſtice quand ils ne ſont plus, et que les ſcélérats ſoient punis après leur mort. Les religions grecque et égyptienne ont un grand avantage ſur votre théologie. Elles ont imaginé des peines et des récompenſes. C'eſt, ce me ſemble, la ſeule manière de mener les hommes ; pourquoi la négligez-vous?

EVHEMERE.

Je vais vous répondre ſur la liberté, et enſuite je vous répondrai ſur la juſtice. Etre libre, c'eſt faire ce qu'on veut : or, certainement DIEU a fait tout ce qu'il a voulu. Il nous a daigné communiquer une portion de cette admirable liberté, dont nous jouiſſons quand nous agiſſons ſuivant notre volonté. Il a pouſſé ſa bonté juſqu'à donner ce privilége à tous les animaux qui ſont ce qu'ils veulent, ſelon la portée de leurs forces.

DIEU étant très-puiſſant eſt très-libre, je ne vous dirai pas qu'il le ſoit infiniment ; car, malgré tout ce que diſent les géomètres, je ne

ſais pas ce que c'eſt que l'infini actuel (1). Je vous dirai ſeulement que DIEU n'eſt pas libre de faire l'impoſſible, parce que c'eſt une contradiction dans les termes; il n'eſt pas libre de faire en ſorte que les deux côtés de l'équerre de *Pythagore* forment deux quarrés plus petits ou plus grands que le quarré formé du grand côté, parce que ce ſerait une contradiction, une choſe impoſſible. C'eſt à peu-près ce que je vous ai déjà allégué; DIEU eſt ſi parfait, qu'il n'a pas la liberté de faire le mal.

A l'égard de ſa juſtice, vous vous moqueriez trop de moi, ſi je vous parlais de l'enfer des Grecs. Leur chien *Cerbère* qui aboie de ſes trois gueules, leurs trois Parques, leurs trois Euménides ſont des imaginations ſi ridicules, que les enfans en rient. DIEU ne m'a point apparu, il ne m'a point montré *Alexandre* fouetté par trois furies de l'enfer, pour avoir fait mourir ſi injuſtement *Calliſthènes*; et je n'ai point vu *Calliſthènes* à table avec DIEU dans le dixième ciel, buvant du nectar ſervi de la main d'*Hébé*. DIEU m'a donné aſſez de raiſon pour me

(1) L'infini des géomètres n'a aucun rapport à l'*infini actuel*. Une grandeur infinie eſt une quantité plus grande qu'aucune quantité donnée du même genre, quelque grande qu'on la ſuppoſe. Une quantité infiniment petite eſt une quantité plus petite qu'aucune grandeur donnée; c'eſt le zéro conſidéré comme la limite, la fin d'une quantité décroiſſante. Ces quantités ont des rapports; et l'on a nommé ſcience, calcul de l'infini, l'art de calculer ces rapports.

convaincre qu'il exiſte ; mais il ne m'a pas donné une vue aſſez perçante pour voir ce qui ſe paſſe ſur les bords du Phlégéton et dans l'Empyrée. Je me tiens dans un reſpectueux ſilence ſur les châtimens dont il punit les criminels, et ſur les récompenſes des juſtes. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je n'ai jamais vu de méchant heureux, mais que j'ai vu beaucoup de gens de bien très-malheureux : cela me fâche et me confond ; mais les épicuriens ont la même difficulté que moi à dévorer. Ils doivent être comme moi, ils doivent gémir comme moi en voyant ſi ſouvent le crime triomphant, et la vertu foulée aux pieds des pervers. Eſt-ce donc une ſi grande conſolation pour d'honnêtes gens comme les bons épicuriens de n'avoir point d'eſpérance ?

CALLICRATE.

Ces épicuriens ont ſur vous une ſupériorité bien marquée ; ils n'ont point de reproche à faire à un Etre ſuprême, à un DIEU juſte qui laiſſe la vertu ſans ſecours : ils n'ont reconnu des dieux que par bienſéance, pour ne pas effaroucher la canaille d'Athènes ; mais ils ne les font pas créateurs d'hommes, juges d'hommes, bourreaux d'hommes.

EVHEMERE.

Vos épicuriens ſont-ils plus amis de l'homme, donnent-ils une plus ſolide baſe à la vertu,

conſolent-ils plus nos misères, en ne reconnaiſſant que des dieux inutiles, occupés de boire et de manger? Hélas! qu'importe que dans un coin de la Sicile il y ait une petite ſociété d'animaux à deux pieds qui raiſonnent bien ou mal ſur la Providence?

Pour ſavoir ſi nous ſerons heureux ou malheureux après notre mort, il faudrait ſavoir s'il peut exiſter de nous quelque choſe de ſenſible quand tous les organes du ſentiment ſont détruits, quelque choſe qui penſe quand la cervelle, où ſe formait la penſée, eſt mangée des vers, et quand ces vers et cette cervelle ſont en pouſſière; ſi une faculté, une propriété d'un animal peut ſubſiſter encore quand cet animal ne ſubſiſte plus : c'eſt un problème qu'aucune ſecte n'a pu juſqu'ici réſoudre; perſonne même ne peut en comprendre le ſens; car, ſi dans un repas quelqu'un demande : Ce lièvre ſervi dans ce plat a-t-il conſervé ſa faculté de courir? ce pigeon a-t-il toujours ſa faculté de voler? ces queſtions ſeront abſurdes et exciteront la riſée. Pourquoi? c'eſt que le contradictoire, l'impoſſible en ſaute aux yeux. Nous avons aſſez vu que DIEU ne peut faire l'impoſſible, le contradictoire.

Mais ſi dans l'animal raiſonnable, appelé homme, DIEU avait mis une étincelle inviſible, impalpable, un élément, quelque choſe de

plus intangible qu'un atome d'élément, ce que les philoſophes grecs appellent une monade ; ſi cette monade était indeſtructible, ſi c'était elle qui pensât et qui ſentît en nous, alors je ne vois plus qu'il y ait de l'abſurdité à dire, cette monade peut exiſter, peut avoir des idées et du ſentiment quand le corps dont elle eſt l'ame ſera détruit.

CALLICRATE.

Vous conviendrez que ſi l'invention de cette monade n'eſt pas totalement abſurde, elle eſt bien haſardée, et qu'il ne faut pas fonder ſa philoſophie ſur des peut-être. S'il était permis de faire d'un atome une ame immortelle, ce ſerait aux épicuriens que ce droit ſerait acquis ; car enfin ils ſont les inventeurs des atomes.

EVHEMERE.

Vraiment, je ne vous ai pas donné ma monade pour une démonſtration ; mais je vous l'ai propoſée comme une imagination grecque qui fait voir, quoiqu'imparfaitement, comment une partie inviſible et eſſentielle de nous-mêmes pourrait après notre mort être punie ou récompenſée, nager dans les délices ou ſouffrir dans les peines ; encore ne ſais-je ſi, avec mes raiſonnemens et mes ſuppoſitions, je pourrais parvenir à trouver de la juſtice

dans les peines que DIEU ferait ſouffrir aux hommes après leur mort; car enfin on pourrait me dire : N'eſt-ce pas lui qui, les ayant créés, les aurait déterminés à mal faire? En ce cas pourquoi les punir? Il y a peut-être d'autres manières de juſtifier la Providence; mais nous ne pouvons les connaître.

CALLICRATE.

Vous avouez donc que vous ne ſavez au juſte ni ce que c'eſt que cette ame dont vous me parlez, ni ce DIEU que vous prêchez?

EVHEMERE.

Oui, je l'avoue très-humblement et très-douloureuſement; je ne puis connaître leur ſubſtance, je ne puis ſavoir comment ſe forme ma penſée, je ne puis imaginer comment DIEU eſt fait; je ſuis un ignorant.

CALLICRATE.

Et moi auſſi : conſolons-nous l'un et l'autre, nous avons tous les hommes pour compagnons.

CINQUIEME DIALOGUE.

Pauvres gens qui creuſent dans un abyme. Inſtinct, principe de toute action dans le genre animal.

CALLICRATE.

PUISQUE vous ne ſavez rien, je vous conjure de me dire ce que vous ſoupçonnez : vous ne vous êtes point expliqué à moi entièrement. La réſerve annonce de la défiance ; un philoſophe ſans candeur n'eſt qu'un politique.

EVHEMERE.

Je ne ſuis en défiance que de moi-même.

CALLICRATE.

Parlez, parlez ; quelquefois en devinant au haſard on rencontre.

EVHEMERE.

Eh bien, je devine que les hommes de tous les temps, de tous les lieux, n'ont jamais dit ni pu dire que des pauvretés ſur toutes les choſes que vous me demandez ; je devine ſurtout qu'il nous eſt abſolument inutile d'en être inſtruits.

CALLICRATE.

Comment inutile ! n'eſt-il pas au contraire

abſolument néceſſaire de ſavoir ſi nous avons une ame, et de quoi elle eſt faite ? Ne ſerait-ce pas le plus grand des plaiſirs de voir clairement que la puiſſance de l'ame eſt différente de ſon eſſence, qu'elle eſt tout, et qu'elle a complétement la vertu ſenſitive, étant *forme* et *entéléchie*, comme l'a ſi bien dit *Ariſtote* (*a*); et ſurtout que la *ſyndérèſe* n'eſt pas une *puiſſance habituelle*.

EVHEMERE.

Cela eſt fort beau, mais une ſcience ſi ſublime paraît nous être interdite. Il faut bien qu'elle ne nous ſoit pas néceſſaire, puiſque DIEU ne nous l'a pas donnée : nous lui devons, ſans doute, tout ce qui peut ſervir à nous conduire dans cette vie, raiſon, inſtinct, faculté de commencer le mouvement, faculté de donner la vie à un être de notre eſpèce. Le premier de ces dons eſt ce qui nous diſtingue de tous les autres animaux ; mais DIEU ne nous a jamais appris quel en eſt le principe : il n'a donc pas voulu que nous le ſuſſions. Nous ne pouvons pas ſeulement deviner pourquoi nous remuons le bout du doigt quand nous le voulons ; quel eſt le rapport entre ce petit mouvement d'un de nos membres et

(*a*) Saint *Thomas* explique merveilleuſement tout cela depuis la queſtion 75^e^ juſqu'à la 82^e^ de la première partie de ſa Somme ; mais *Evhémère* ne pouvait pas le deviner.

notre

notre volonté. Il y a l'infini entre l'un et l'autre. Vouloir arracher à DIEU ſon ſecret, croire ſavoir ce qu'il nous a caché, c'eſt, ce me ſemble, une eſpèce de blaſphème ridicule.

CALLICRATE.

Quoi! je ne ſaurai jamais ce que c'eſt qu'une ame? et il ne me ſera pas démontré que j'en ai une?

EVHEMERE.

Non, mon ami.

CALLICRATE.

Dites-moi donc ce que c'eſt que notre inſtinct dont vous m'avez parlé tout à l'heure; vous m'avez dit que DIEU nous avait fait non-ſeulement préſent de la raiſon, mais encore de l'inſtinct: il me ſemble qu'on n'accorde cette propriété qu'aux bêtes, et que même on ne ſait pas trop ce qu'on entend par cette propriété. Les uns diſent que c'eſt une ame d'une eſpèce différente de la nôtre; les autres croient que c'eſt la même ame avec d'autres organes; quelques rêveurs ont avancé que ce n'eſt qu'une machine; et vous, que rêvez-vous?

EVHEMERE.

Je rêve que DIEU nous a tout donné, à nous et aux animaux, et que les animaux ſont bien plus heureux que nos philoſophes; ils ne ſe tourmentent pas pour ſavoir ce que

DIEU veut qu'ils ignorent ; leur inſtinct eſt plus sûr que le nôtre ; ils ne ſont point de ſyſtême ſur ce que deviendront leurs facultés après leur mort : jamais abeille n'a eu la folie d'enſeigner dans une ruche que ſon bourdonnement paſſerait un jour la barque à *Caron*, et que ſon ombre irait faire de la cire et du miel dans les champs Elyſées ; c'eſt notre raiſon dépravée qui a imaginé ces fables.

Notre inſtinct eſt bien plus ſage, ſans rien ſavoir ; c'eſt par lui que l'enfant ſuce le teton de ſa nourrice ſans connaître qu'il forme un vide dans ſa bouche, et que ce vide force le lait de la mamelle à deſcendre dans ſon eſtomac : toutes ſes actions ſont de l'inſtinct. Dès qu'il a un peu de force il met ſes mains au devant de ſa tête quand il tombe : s'il veut franchir un petit foſſé, il ſe donne une force nouvelle en courant, ſans avoir appris quel ſera le réſultat de ſa maſſe multipliée par ſa vîteſſe. S'il trouve une large pièce de bois ſur un ruiſſeau, pour peu qu'il ſoit hardi, il ſe mettra ſur cette planche pour parvenir à l'autre bord, et ne ſe doutera pas que le volume de bois joint à celui de ſon corps pèſe moins qu'un pareil volume d'eau. S'il veut ſoulever une pierre, il emploie un bâton pour lui ſervir de levier, et ne ſait pas aſſurément la théorie des forces mouvantes.

Les actions même qui paraiſſent en lui l'effet d'une raiſon que l'éducation a inſtruite, ſont les effets de cet inſtinct : il ne ſait pas ce que c'eſt que la flatterie ; mais il ne manque jamais de flatter quiconque peut lui donner ce qu'il déſire. S'il voit battre un autre enfant, et s'il voit ſon ſang couler, il crie, il pleure, il appelle au ſecours ſans aucun retour ſur lui-même.

CALLICRATE.

Définiſſez-moi donc cet inſtinct dont vous me donnez tant d'exemples.

EVHEMERE.

C'eſt tout ſentiment et tout acte qui prévient la réflexion. (2)

CALLICRATE.

Mais vous parlez là d'une qualité occulte, et vous ſavez qu'on ſe moque aujourd'hui de

(2) L'inſtinct ne ſerait-il pas plutôt l'effet d'une ſuite de raiſonnemens faits avec trop de promptitude et trop peu d'attention, pour que nous ayons un ſentiment diſtinct et un ſouvenir durable des jugemens dont ces raiſonnemens ont été formés ? Cette promptitude eſt l'effet de l'habitude. Les artiſans exécutent les mouvemens néceſſaires dans chaque métier auſſi machinalement que nous marchons ; il eſt cependant vrai qu'ils ont été obligés d'apprendre à faire ces mouvemens, qu'ils ont commencé par les exécuter chacun en vertu d'un acte particulier de leur volonté. L'extrême facilité avec laquelle un enfant, un petit quadrupède apprend à teter, ou un oiſeau apprend à manger, eſt une objection contre cette opinion, mais cette objection n'eſt pas inſoluble.

ces qualités ſi chères à tant de philoſophes de la Gréce.

EVHEMERE.

Tant pis ; il fallait reſpecter les qualités occultes ; car depuis le brin d'herbe que l'ambre attire, juſqu'à la route que tant d'aſtres ſuivent dans l'eſpace ; depuis la formation d'une mite dans un fromage juſqu'à la Galaxie (*) ; ſoit que vous conſidériez une pierre qui tombe, ſoit que vous ſuiviez le cours d'une comète traverſant les cieux, tout eſt qualité occulte.

Ce mot eſt le reſpectable aveu de notre ignorance : le grand architecte du monde nous a donné de meſurer, de calculer, de peſer quelques-uns de ſes ouvrages ; mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers reſſorts. Les Chaldéens ont déjà ſoupçonné que ce n'eſt pas le ſoleil qui tourne autour des planètes, et qu'au contraire ce ſont les planètes qui tournent autour de lui dans des orbites différentes ; mais je doute qu'on puiſſe découvrir jamais quelle eſt la force ſecrète qui les emporte d'Occident en Orient. On calculera la chute des corps, mais trouvera-t-on la raiſon primitive de la force qui les fait tomber ? Les hommes s'occupent depuis aſſez

(*) La voie lactée.

long-temps à faire des enfans; mais ils ne ſavent pas comment leurs femmes s'y prennent. Notre *Hippocrate* n'a débité ſur cet important myſtère que des raiſonnemens d'accoucheuſe : on diſputera ſur le phyſique et ſur le moral pendant l'éternité; mais l'inſtinct gouvernera toujours toute la terre ; car les paſſions ſont la production de l'inſtinct, et les paſſions régneront toujours.

CALLICRATE.

Si cela eſt, votre Dieu n'eſt que le Dieu du mal; il ne nous a fait naître que pour nous abandonner à ces paſſions funeſtes : c'eſt faire des hommes pour les livrer aux diables.

EVHEMERE.

Point du tout; il y a de très-bonnes paſſions, et il nous a donné la raiſon pour les diriger.

CALLICRATE.

Et qu'eſt-ce que cette chétive raiſon? m'allez-vous encore dire que c'eſt une autre eſpèce d'inſtinct?

EVHEMERE.

A peu-près; c'eſt un don inexplicable de comparer le paſſé au préſent, et de pourvoir au futur. Voilà l'origine de toute ſociété, de toute inſtitution, de toute police : ce don précieux eſt la ſuite d'un autre préſent de

DIEU, qui eſt auſſi incompréhenſible, je veux dire la mémoire; autre inſtinct que nous partageons avec les animaux, mais que nous poſſédons dans un degré ſi ſupérieur, qu'ils devraient nous prendre pour des dieux, s'ils ne nous mangeaient pas quelquefois.

CALLICRATE.

J'entends, j'entends; DIEU s'occupe à faire reſſouvenir de jeunes renards que leur père a été pris dans un piége; et ces renards, par inſtinct, évitent le piége qui a cauſé la mort de leur père. DIEU eſt attentif à repréſenter à la mémoire de nos Syracuſains, que nos deux *Denis* ont très-mal gouverné, et il inſpire à notre raiſon le gouvernement républicain; il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons, de peur des loups qu'il a créés exprès pour manger les moutons. Il fait tout, il arrange, il bouleverſe, il répare, il détruit, il déroge continuellement à toutes ſes lois, et ſe donne fort inutilement beaucoup de peine. C'eſt la *prémotion phyſique*, le *décret prédéterminant*, l'*action* de DIEU ſur les créatures.

EVHEMERE.

Ou vous m'entendez fort mal, ou vous m'expliquez très-malignement. Je ne prétends point que le maître de la nature ſe mêle des détails, quoique je penſe qu'aucun détail

ne le fatiguerait ni ne l'abaiſſerait; je penſe qu'il a établi des lois générales, immuables, éternelles, par leſquelles les hommes et les animaux ſe conduiront toujours : je vous l'ai déjà dit aſſez clairement.

Diagoras, auteur du *Syſtême de la nature*, dit dans ſa longue déclamation à peu-près la même choſe que vous. Voici ſes paroles dans ſon chapitre IV du tome II : *Votre Dieu eſt ſans ceſſe occupé à produire et à détruire; par conſéquent il ne peut être appelé immuable quant à ſa façon d'exiſter.*

Diagoras prétend que nous compoſons ainſi notre Dieu de qualités contradictoires. Il le traite de fantôme affreux et ridicule; mais qu'il me permette de lui dire qu'il y a bien de la hardieſſe à décider auſſi légérement ſur un ſujet ſi grave : produire et détruire alternativement dans tous les ſiècles par des lois toujours conſtantes, ce n'eſt pas changer au haſard, c'eſt au contraire être toujours ſemblable à ſoi-même. DIEU donne la vie et la mort; mais il les donne à tout le monde : il a rendu la vie et la mort néceſſaires; il eſt immuable en exécutant toujours ce plan de la création, en gouvernant toujours d'une manière uniforme : s'il feſait vivre éternellement quelques hommes, on pourrait alors dire peut-être qu'il n'eſt pas immuable; mais

quand tous naiſſent pour mourir, ſon immutabilité n'eſt que trop conſtatée.

CALLICRATE.

Je vous avoue que *Diagoras* ſe trompe en ce point; mais n'a-t-il pas grande raiſon quand il reproche à certains grecs de repréſenter DIEU comme un être ridiculement vain, qui a fait le monde pour ſa gloire, pour ſe faire applaudir; de le peindre comme un maître dur et vindicatif, qui punit les plus légères déſobéiſſances par des tortures éternelles; d'en faire un père injuſte et aveugle qui favoriſe par caprice quelques-uns de ſes enfans, et deſtine tous les autres à un malheur ſans fin; qui fait quelques aînés vertueux, pour les récompenſer d'une vertu à laquelle ils étaient néceſſités: et une foule de cadets ſcélérats, pour les punir des crimes qu'ils ne pouvaient ſe diſpenſer de commettre; enfin de faire de DIEU un fantôme abſurde, et un tyran barbare?

EVHEMERE.

Ce n'eſt point là le dieu des ſages: c'eſt le dieu de quelques prêtres de la déeſſe de Syrie, qui ſont la honte et l'horreur du genre-humain.

CALLICRATE.

Eh bien, définiſſez-nous donc à la fin votre Dieu, pour fixer nos incertitudes.

EVHEMERE.

EVHEMERE.

Je crois vous avoir prouvé qu'il en exiſte un par ce ſeul argument invincible : le monde eſt un ouvrage admirable ; donc il y a un artiſan plus admirable : la raiſon nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir.

CALLICRATE.

C'eſt ne rien ſavoir, et même c'eſt ne rien dire, que de nous crier ſans ceſſe : Il y a là quelque choſe d'excellent, mais je ne ſais ce que c'eſt.

EVHEMERE.

Souvenez-vous de ces voyageurs qui, en abordant dans une île, y trouvèrent des figures de géométrie tracées ſur le ſable du rivage. Courage, dirent-ils, voilà des pas d'hommes. Nous autres ſtoïciens, en voyant ce monde, nous diſons : Voilà des pas de DIEU.

CALLICRATE.

Montrez-nous ces pas, s'il vous plaît.

EVHEMERE.

Ne les avez-vous pas vus par-tout? et cette raiſon, et cet inſtinct dont nous jouiſſons, ne ſont-ils pas évidemment des préſens de ce grand Etre inconnu? car ils ne viennent ni de nous-mêmes, ni de la fange ſur laquelle nous habitons.

CALLICRATE.

Eh bien, réfléchiſſant ſur tout ce que vous m'avez dit, et malgré toutes les difficultés que le mal répandu ſur la terre fait naître dans mon eſprit, je m'affermis pourtant dans l'idée qu'un DIEU préſide à notre globe. Mais penſez-vous, comme les Grecs, que chaque planète ait le ſien, que Jupiter, Saturne et Mars règnent dans les planètes qui portent leur nom, comme les rois d'Egypte, de Perſe et des Indes règnent chacun dans leur diſtrict?

EVHEMERE.

Je vous ai déjà inſinué que je n'en crois rien; et voici ma raiſon. Soit que le ſoleil tourne autour de nos planètes et de notre terre, comme le croit le vulgaire qui ne s'en rapporte qu'à ſes yeux; ſoit que la terre et les planètes tournent elles-mêmes autour du ſoleil, comme les nouveaux Chaldéens l'ont ſoupçonné, et comme il eſt infiniment plus vraiſemblable; il eſt toujours certain que les mêmes torrens de lumière, dardés continuellement du ſoleil juſqu'à Saturne, parviennent à tous ces globes dans des temps proportionnels à leur éloignement. Il eſt certain que ces traits de lumière ſe réfléchiſſent de la ſurface de Saturne à nous, et de nous à lui, avec une vîteſſe toujours égale : or une fabrique ſi

immenſe, un mouvement ſi rapide et ſi uniforme, une communication de lumière ſi conſtante entre des globes ſi prodigieuſement éloignés, tout cela paraît ne pouvoir être établi que par la même Providence. S'il y a pluſieurs dieux également puiſſans, ou ils auront des vues différentes, ou ils auront la même : s'ils ne ſont point d'accord, il n'y aura que le chaos ; s'ils ont tous le même deſſein, c'eſt comme s'il n'y avait qu'un ſeul Dieu; il ne faut pas multiplier les êtres, et ſurtout les dieux, ſans néceſſité.

CALLICRATE.

Mais ſi le grand *Demiourgos*, l'Etre ſuprême, avait fait naître des dieux ſubalternes pour gouverner ſous lui ; s'il avait confié notre ſoleil à ſon cocher *Apollon*, une planète à la belle *Vénus*, une autre à *Mars*, nos mers à *Neptune*, notre atmoſphère à *Junon ;* cette eſpèce d'hiérarchie vous paraîtrait-elle ſi ridicule ?

EVHEMERE.

J'avoue qu'il n'y a rien là d'incompatible. Il ſe peut, ſans doute, que le grand Etre ait peuplé les cieux et les élémens de créatures ſupérieures à nous ; c'eſt un ſi vaſte champ, c'eſt un ſi beau ſpectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont

embraſſé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous ſeront démontrés. Je ne connais dans l'univers par ma raiſon qu'un ſeul DIEU qu'elle m'a prouvé, et ſes œuvres dont je ſuis témoin. Je ſais qu'il eſt, ſans ſavoir ce qu'il eſt: bornons-nous donc à examiner ſes œuvres.

SIXIEME DIALOGUE.

Platon, Ariſtote nous ont-ils inſtruits ſur DIEU *et ſur la formation du monde?*

CALLICRATE.

Eh bien, dites-moi d'abord comment DIEU s'y prit pour former l'œuvre du monde. Quel eſt votre ſyſtême ſur cette grande opération?

EVHEMERE.

Mon ſyſtême ſur les œuvres de DIEU, c'eſt l'ignorance.

CALLICRATE.

Mais ſi vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne ſavez pas le ſecret de DIEU, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous penſez de ceux qui prétendent le ſavoir, comme s'ils avaient été dans ſon laboratoire. *Ariſtote*, *Platon* vous ont-ils appris quelque choſe?

EVHEMERE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit : vous ſavez que nous avons dans Syracuſe la famille des *Archimèdes* qui cultive la phyſique pratique de père en fils : c'eſt-là la ſcience véritable fondée ſur l'expérience et ſur la géométrie : cette famille ira loin ſi elle continue ; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin *Platon*, qui a voulu auſſi employer le peu qu'il ſavait de géométrie, pour donner une apparence d'exactitude à ſes imaginations.

Selon lui, DIEU ſe propoſa d'arranger les quatre élémens ſuivant les dimenſions d'une pyramide, d'un cube, d'un octaèdre, d'un icoſaèdre, et ſurtout, dit-il, d'un dodécaèdre : la pyramide fut par ſa pointe le ſéjour du feu ; l'air eut pour ſa part l'octaèdre ; l'icoſaèdre fut pour l'eau ; le cube appartient de droit à la terre par ſa ſolidité ; mais le dodécaèdre eſt le triomphe de *Platon*. Car cette figure étant compoſée de douze faces, elle forme le zodiaque compoſé de douze animaux : ces douze faces peuvent ſe diviſer en trente parties, ce qui forme évidemment les trois cents ſoixante degrés du cercle que le ſoleil parcourt dans l'année.

Platon prit ces belles choſes mot à mot chez *Timée* le locrien. *Timée* les avait priſes chez

Pythagore, et *Pythagore* les tenait, dit-on, des brachmanes.

Il eſt difficile de pouſſer plus loin le charlataniſme ; cependant *Platon* ſe ſurpaſſe encore en ajoutant de ſon chef, que DIEU, ayant conſulté ſon verbe, c'eſt-à-dire, ſon intelligence, ſa parole, qu'il appelle le fils de DIEU, il fit le monde compoſé de la terre, du ſoleil et des planètes. Il le diviniſa auſſi en lui donnant une ame : tout cela forma la fameuſe trinité de *Platon*. Et pourquoi cet univers était-il DIEU ? c'eſt qu'il était rond, et que la rondeur eſt la figure la plus parfaite.

Il explique toutes les perfections ou imperfections de ce monde avec autant de facilité qu'il vient de le créer. La manière ſurtout dont il prouve l'immortalité de l'ame humaine dans ſon Phédon, eſt d'une clarté merveilleuſe.

» Ne dites-vous pas que la mort eſt le contraire de la vie ? — oui : — et qu'elles » naiſſent l'une de l'autre ? oui. — Qu'eſt-ce » qui naît du vivant ? — le mort : — et qui » naît du mort ? — le vivant. — C'eſt donc » des morts que tous les vivans naiſſent ? et » par conſéquent les ames des hommes ſont » dans les enfers après leur trépas ? — La » conſéquence eſt ſûre. » (*)

(*) Voyez une note des éditeurs ſur *Platon* et ſur *Ariſtote* dans l'ouvrage intitulé *Songe de Platon*, tome III des Romans.

C'eſt ainſi que *Platon* fait raiſonner *Socrate* dans ce dialogue du Phédon. L'hiſtoire rapporte que *Socrate*, ayant lu cet écrit, s'écria : Que de ſottiſes notre ami *Platon* me fait dire !

Si on avait montré à DIEU tout ce que ce grec lui impute, il aurait probablement dit : Que de ſottiſes ce grec me fait faire !

CALLICRATE.

En vérité, DIEU aurait aſſez de raiſons de ſe moquer un peu de lui. Je reliſais hier ſon dialogue intitulé le *Banquet :* je riais beaucoup de voir que DIEU avait créé l'homme et la femme attachés enſemble par le nombril, et que cependant l'un était derrière le dos de l'autre. Ils n'avaient à eux deux qu'une cervelle et chacun un viſage. Cela s'appelait un *androgyne :* cet animal était ſi fier d'avoir quatre bras et quatre jambes, qu'il voulut faire la guerre au ciel, comme les Titans. DIEU pour le punir le coupa en deux ; et c'eſt depuis ce temps que chacun court après ſa moitié qu'il trouve rarement. Il faut avouer que cette idée de courir toujours après ſa moitié eſt ingénieuſe et plaiſante, mais cette plaiſanterie eſt-elle digne d'un philoſophe ? La fable de *Pandore* eſt bien plus belle, et rend mieux raiſon des erreurs et des calamités du genre-humain.

Confiez-moi à préſent ce que vous penſez du ſyſtême d'*Ariſtote ;* car je vois bien que celui de *Platon* ne vous plaît pas.

EVHEMERE.

J'ai vu *Ariſtote ;* il m'a paru doué d'un eſprit plus étendu, plus ſolide que celui de *Platon* ſon maître, plus orné de vraies connaiſſances. Il eſt le premier qui ait réduit le raiſonnement en art. On avait beſoin de ſa méthode nouvelle. J'avoue que pour les eſprits bien faits elle eſt bien inutile et bien fatigante ; mais elle eſt très-utile pour éclaircir les équivoques des ſophiſtes dont la Gréce fourmille. Il a défriché le champ immenſe de l'hiſtoire naturelle. Son hiſtoire des animaux eſt un bel ouvrage ; et, ce qui m'étonne encore plus, c'eſt à lui que nous devons les meilleures règles de la poëtique et de la rhétorique ; il en parle mieux que *Platon* qui ſe piquait tant de bel eſprit.

Ariſtote admet, comme *Platon*, un premier moteur, un être ſuprême, éternel, indiviſible, immobile. Je ne ſais ſi, en diſant que le ciel eſt parfait, il a raiſon d'en apporter pour preuve que ce ciel contient des choſes parfaites. Il veut dire apparemment que les planètes qui ſont dans le ciel contiennent des dieux ; et en cela il condeſcend à la ſuperſtition du vulgaire des Grecs, qui croit ces planètes habitées par des divinités, ou plutôt qui le dit ſans le croire.

Il affirme que le monde eſt unique. Il en donne pour raiſon que, s'il y avait deux mondes, la terre de l'un irait néceſſairement chercher la terre de l'autre, et que ces deux terres ſortiraient chacune de leur lieu : cette aſſertion fait voir qu'il n'a pas ſu plus que nous ſi la terre tourne autour du ſoleil, ſon centre, et quelle eſt la force par laquelle elle eſt retenue dans la place qu'elle occupe. Il y a chez les nations que nous appelons barbares des philoſophes qui ont découvert ces vérités ; et je vous dirai en paſſant que les Grecs, qui ſe vantent d'enſeigner les autres nations, ne ſont peut-être pas encore dignes d'écouter ces prétendus barbares.

CALLICRATE.

Vous m'étonnez ; mais continuez.

EVHEMERE.

Ariſtote croit que ce monde, tel que nous le voyons, eſt éternel ; et il reprend *Platon* de l'avoir déclaré engendré et incorruptible. Vous penſez avec moi qu'ils diſputaient tous deux de l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

Les étoiles, dit-il, ſont de même nature que le corps qui les porte, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus épaiſſes et plus compactes. Elles ſont la cauſe de la chaleur et de la lumière ſur la

terre, en frottant l'air avec rapidité, comme un grand mouvement enflamme le bois et liquéfie le plomb. Ce n'eſt pas là, comme vous voyez, une phyſique bien ſaine.

CALLICRATE.

Je vois qu'il faut que nos Grecs étudient encore long-temps ſous vos barbares.

EVHEMERE.

Je ſuis fâché qu'ayant aſſuré que le monde eſt éternel, il diſe enſuite que les élémens ne le ſont pas ; car certainement ſi mon jardin eſt éternel, la terre de mon jardin l'eſt auſſi. *Ariſtote* prétend que les élémens ne peuvent durer toujours, parce qu'ils ſe transforment continuellement l'un en l'autre. Le feu, dit-il, devient air, l'air ſe change en eau, et l'eau en terre; mais ces élémens, en changeant perpétuellement, n'empêchent pas que le monde qui en eſt compoſé ne ſubſiſte toujours.

J'avoue que je ne crois pas avec lui que l'air devienne feu, et que le feu devienne air: il m'eſt encore très-difficile d'entendre ce qu'il dit de la génération et de la corruption. *Toute corruption*, dit-il, *ſuccède à la génération : cette corruption eſt le terme auquel, et la génération eſt le terme duquel.*

S'il veut dire par là que tout ce qui a reçu la naiſſance ſe détruit à la mort, ce n'eſt

qu'une vérité triviale qui ne vaut pas la peine d'être dite, encore moins d'être annoncée myſtérieuſement.

CALLICRATE.

J'ai peur qu'il n'entende ce que le ſot peuple entend, qu'il faut que toutes les ſemences pourriſſent et meurent pour germer. Cela ne ſerait pas digne d'un ſage obſervateur tel que lui. Il n'avait qu'à examiner un grain de blé confié depuis quelque temps à la terre; il l'aurait trouvé frais, bien nourri, appuyé ſur ſes racines, et n'ayant nul ſigne de pourriture. Un homme qui dirait que le blé vient de corruption aurait le jugement bien corrompu. Cela n'eſt permis qu'aux payſans groſſiers des bords du Nil. Ils ont cru voir des rats moitié fange, moitié animés, qui n'étaient cependant que des rats crottés.

EVHEMERE.

Renoncez donc à votre *Epicure*, qui a fondé ſa philoſophie ſur cette abſurde mépriſe. Il a prétendu que les hommes venaient originairement de pourriture, comme les rats d'Egypte, et que la crotte leur tenait lieu d'un Dieu créateur.

CALLICRATE.

J'en ſuis un peu honteux pour lui; mais revenez, je vous prie, à votre *Ariſtote :* il a, ce

me ſemble, comme tous les autres hommes, mêlé maintes erreurs avec quelques vérités.

EVHEMERE.

Hélas ! il en a tant mêlé, qu'en parlant des animaux nés par haſard, il dit expreſſément : *Quand la chaleur naturelle eſt chaſſée, ce qui ſe ſépare de la corruption s'efforce de s'unir aux petites molécules qui ſont prêtes à recevoir la vie par l'action du ſoleil ; et c'eſt ainſi que ſont engendrés les vers, les guêpes, les puces et les autres inſectes.* Je lui ſais bon gré du moins de n'avoir pas placé l'homme dans le rang de ces guêpes, de ces puces nées ſi fortuitement.

Je ſouſcris volontiers à tout ce qu'il dit ſur les devoirs de l'homme. Sa morale me paraît auſſi belle que ſa rhétorique et ſa poëtique ; mais je n'ai pu le ſuivre dans ce qu'il appelle ſa métaphyſique, et quelquefois ſa théologie. L'être qui n'eſt qu'être, la ſubſtance qui n'a qu'une eſſence, les dix catégories, m'ont paru d'inutiles ſubtilités : c'eſt en général l'eſprit de la Gréce ; j'en excepte *Démoſthènes* et *Homère*. Le premier ne préſente jamais à ſes auditeurs que des raiſons fortes et lumineuſes ; le ſecond n'offre à ſes lecteurs que de grandes images : mais la plupart des philoſophes grecs ſont plus occupés des mots que des choſes. Ils s'enveloppent dans une multitude de définitions

qui ne définiſſent rien, de diſtinctions qui ne développent rien, d'explications qui n'éclairciſſent rien, ou bien peu de choſe.

CALLICRATE.

Faites donc ce qu'ils n'ont point fait; expliquez-moi ce qu'*Ariſtote* n'explique point ſur l'ame.

EVHEMERE.

Je vais donc vous dire ce qu'il diſait, ſans l'expliquer, et je vous réponds que vous ne m'entendrez pas; car je ne m'entendrai pas moi-même.

L'ame eſt quelque choſe de très-léger; elle ne ſe meut point elle-même, elle eſt mue par les objets. Elle n'eſt point, comme tant d'autres l'ont ſuppoſé, une harmonie; car elle éprouve continuellement la diſcordance des ſentimens contraires. Elle n'eſt pas répandue par-tout; car le monde eſt plein de choſes inanimées; elle eſt une entéléchie renfermant le principe et l'acte, ayant la vie en puiſſance. C'eſt ce qui ſert à nous faire vivre, ſentir et raiſonner.

CALLICRATE.

J'avoue que, ſi dans mon chemin je rencontrais une ame toute ſeule, au ſortir de cette converſation, je ne pourrais guère la connaître. Hélas! que m'apprendrait une ame grecque avec ſes ſubtilités inintelligibles? J'aimerais bien mieux m'inſtruire avec ces philoſophes

barbares dont vous m'avez parlé. Serez-vous aſſez complaiſant pour m'apprendre ce que c'eſt que la ſageſſe des Huns, des Goths et des Celtes ?

EVHEMERE.

Je tâcherai de vous débrouiller le peu que j'en ai appris.

SEPTIEME DIALOGUE.

Sur les philoſophes qui ont fleuri chez les barbares.

EVHEMERE.

PUISQUE vous appelez barbares tous ceux qui n'ont pas vécu à Athènes, à Corinthe ou à Syracuſe, je vous répéterai donc qu'il y a parmi ces barbares des génies qu'aucun grec n'eſt encore en état d'entendre, et dont nous devrions tous nous faire les diſciples.

Le premier dont je vous parlerai eſt une eſpèce de hun ou de ſarmate qui habitait chez les Cimmériens, au nord-oueſt des monts Riphées ; il s'appelait *Perconic* (*) : cet homme a deviné et prouvé le vrai ſyſtême du monde,

(*) Anagramme de *Copernic* ; il en eſt de même des autres noms.

dont les Chaldéens avaient confuſément entrevu quelque imparfaite idée.

Ce vrai ſyſtême eſt que, tous tant que nous ſommes, quand nous diſons que le ſoleil ſe lève et ſe couche, que notre petite terre eſt le centre de l'univers, que toutes les planètes, toutes les étoiles fixes, tous les cieux tournent autour de notre chétive habitation, nous ne ſavons pas un mot de ce que nous diſons. Quelle apparence en effet que tant d'aſtres, éloignés de nous de tant de millions de milliars de ſtades, et de tant de milliars de fois plus gros que la terre, ne fuſſent faits que pour réjouir notre vue pendant la nuit; danſaſſent autour de nous dans l'immenſité de l'eſpace un branle de vingt-quatre heures chaque jour, pour nous amuſer! Cette ridicule chimère eſt fondée ſur deux défauts de la nature humaine auxquels aucun philoſophe grec n'a jamais pu remédier, la faibleſſe de nos petits yeux et l'enflure de notre orgueil: nous croyons voir les étoiles et notre ſoleil marcher, parce que nous avons la vue mauvaiſe, et nous croyons que tout cela eſt fait pour nous, parce que nous ſommes vains.

Notre ſarmate *Perconic* a ſoutenu ſon ſyſtême avant de le publier par écrit. Il a bravé la haine des druides qui prétendaient que

cette vérité ferait grand tort au gui de chêne. De vrais ſavans lui ont fait une objection qui aurait embarraſſé un homme moins perſuadé et moins ferme que lui; il aſſurait que la terre et les planètes feſaient leur révolution périodique en des temps différens autour du ſoleil. Nous marchons, diſait-il, Vénus, Mercure et nous, autour du ſoleil, chacun dans notre cercle. Si cela était, lui diſaient ces ſavans, Vénus et Mercure devraient vous montrer des phaſes ſemblables à celles de la lune: auſſi en ont-ils, répondait le ſarmate; et vous les verrez quand vous aurez de meilleurs yeux.

Il eſt mort ſans avoir pu leur donner les nouveaux yeux dont ils avaient beſoin.

Un plus grand homme, nommé *Leéliga*, né chez les Etruriens nos voiſins, a trouvé ces yeux qui devaient éclairer toute la terre; ce barbare plus poli, plus philoſophe, et plus induſtrieux que tous les Grecs, ſur le ſimple récit qu'on lui a fait d'un badinage d'enfans, a taillé et arrangé des criſtaux avec leſquels on voit de nouveaux cieux: il a démontré à la vue ce que le ſarmate avait ſi bien deviné. Vénus s'eſt montrée avec les mêmes phaſes que la lune; et ſi Mercure n'en a pas fait autant, c'eſt qu'il eſt trop plongé dans les rayons du ſoleil.

Notre

Notre étrurien a fait plus, il a découvert de nouvelles planètes. Il a vu et fait voir que ce ſoleil, *qui ſe levait*, diſait-on, *comme un époux*, et *comme un géant pour courir ſa voie*, ne ſort jamais de ſa place, et tourne ſeulement ſur lui-même en vingt-cinq et demi de nos jours, comme nous tournons en vingt-quatre heures. Les hommes ont été étonnés d'apprendre dans l'Occident ce ſecret de la création qu'on n'avait jamais ſu dans l'Orient. Les druides ont éclaté contre mon étrurien encore plus violemment que contre mon ſarmate : peu s'en eſt fallu qu'ils ne lui aient fait avaler de la ciguë aſſaiſonnée de juſquiame, comme ces fous d'Athéniens en ont fait boire à *Socrate*.

CALLICRATE.

Tout ce que vous dites là me pétrifie d'admiration. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plutôt ?

EVHEMERE.

C'eſt que vous ne me l'avez pas demandé. Vous ne me parliez que des Grecs.

CALLICRATE.

Je ne vous en parlerai plus. Cette Etrurie qui a de ſi grands philoſophes a-t-elle auſſi des poëtes ?

EVHEMERE.

Elle en a qui me paraîtraient fort ſupérieurs à *Homère*, ſi *Homère* ne les avait pas devancés de quelques ſiècles ; car c'eſt beaucoup d'être venu le premier.

CALLICRATE.

Mais ne me direz-vous point pourquoi vos vilains druides ont tant perſécuté *Leéliga*, ce reſpectable ſage d'Etrurie ?

EVHEMERE.

Par la raiſon qu'ils avaient lu, dans je ne ſais quel livre d'*Hérodote*, que le ſoleil avait deux fois changé ſon cours en Egypte : or, s'il avait changé ſon cours, c'était donc lui qui courait et non pas la terre. Mais la véritable raiſon eſt qu'ils étaient jaloux.

CALLICRATE.

Jaloux, et de quoi ?

EVHEMERE.

Ils prétendaient qu'il n'appartenait qu'aux druides d'enſeigner les hommes, et c'était *Leéliga* qui les inſtruiſait ſans être druide ; cela ne ſe pardonne point. La fureur druidale, ſurtout, a été extrême quand les vérités annoncées par ce grand *Leéliga* ont été démontrées aux yeux dans une république voiſine.

CALLICRATE.

Comment ! eſt-ce dans la république romaine ? il me ſemble que juſqu'ici elle ne s'eſt pas trop piquée d'étudier la phyſique.

EVHEMERE.

C'eſt dans une république toute différente de la romaine. Celle dont je vous parle eſt entre l'Illyrie et l'Italie. Loin de reſſembler à Rome, elle lui eſt ſouvent un peu contraire ; ſurtout dans la manière de penſer. La république de Rome paſſe pour être envahiſſante, et l'illyrienne ne veut point être envahie. Rome ſurtout a une ſingulière manie, elle veut que tout le monde pen ſecomme elle ; l'illyrienne, pour penſer, ne conſulte que ſa raiſon. *Leéliga* a eu le plaiſir de faire voir aux ſages de l'Etat tout l'artifice du ciel. Il a été l'interprète de DIEU auprès des plus reſpectables hommes de la terre. Cette ſcène s'eſt paſſée ſur la plateforme d'une tour qui domine ſur la mer Adriatique. C'était le plus beau ſpectacle qu'on donnera jamais. On y jouait la nature. *Leéliga* repréſentait la terre ; le chef de la république, *Sagredo*, feſait le rôle du ſoleil. D'autres étaient Vénus, Mercure, la lune ; on les feſait marcher aux flambeaux dans le même ordre que ces aſtres tournent dans les cieux.

Alors qu'ont fait les druides ? Ils ont fait condamner le vieux philoſophe à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter tous les jours un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfans, pour expier les vérités qu'il avait démontrées.

CALLICRATE.

La ciguë d'Athènes eſt pire. Chaque pays a ſes druides. Ceux d'Etrurie ſe ſont-ils repentis comme ceux d'Athènes ?

EVHEMERE.

Oui, ils rougiſſent à préſent quand on leur dit que le ſoleil ne court pas; et ils permettent qu'on ſuppoſe qu'il eſt le centre du monde planétaire, pourvu qu'on ne poſe pas cette vérité en fait : ſi vous aſſuriez que le ſoleil reſte à la place où DIEU l'a mis, vous feriez long-temps au pain et à l'eau, après quoi on vous forcerait d'avouer, à haute voix, que vous êtes un impertinent.

CALLICRATE.

Ces druides-là ſont d'étranges gens.

EVHEMERE.

C'eſt un ancien uſage : chaque pays a ſes cérémonies.

CALLICRATE.

Je crois que cette cérémonie a un peu

dégoûté les philoſophes étruriens, goths et celtes, de faire des ſyſtêmes.

EVHEMERE.

Pas plus que la mort de *Socrate* n'a rebuté *Epicure*. Depuis la mort de mon étrurien, le nord de l'Occident a fourmillé de philoſophes. C'eſt ce que j'ai appris dans mes voyages en Gaule, en Germanie, et dans une île de l'Océan : il eſt arrivé à la philoſophie même choſe qu'à la danſe.

CALLICRATE.

Comment cela ?

EVHEMERE.

Les druides, dans un des petits pays les plus ſauvages de l'Europe, avaient proſcrit la danſe, et avaient ſévèrement puni un magiſtrat et ſa femme (*b*) pour avoir danſé un menuet. Depuis ce temps, tout le monde a appris à danſer ; cet art agréable s'eſt perfectionné par-tout. C'eſt ainſi que l'eſprit humain a pris un eſſor nouveau : chacun a étudié la nature ; on a fait des expériences ; on a peſé l'air ; on l'a chaſſé des lieux où il était enfermé ; on a inventé des machines utiles à la ſociété, ce qui eſt le vrai but de

(*b*) *Jean Chauvin*, dit *Calvin*, fit en effet condamner un principal magiſtrat, pour avoir danſé après ſoupé avec ſa femme.

la philoſophie : de grands philoſophes ont éclairé et ſervi l'Europe.

CALLICRATE.

Je vous prie de m'apprendre qui ſont ceux dont la réputation a été la plus grande.

EVHEMERE.

Je m'attendais que vous me demanderiez, non pas qui a fait le plus de bruit, mais qui a rendu le plus de ſervices.

CALLICRATE.

Je vous demande l'un et l'autre.

EVHEMERE.

Celui qui a fait le plus de fracas, après mon homme d'Etrurie, a été un gaulois, nommé *Cardeſtes ;* il était fort bon géomètre, mais mauvais architecte ; car il a conſtruit un édifice ſans fondement, et cet édifice était l'univers. Il ne demandait à DIEU, pour bâtir cet univers, que de lui prêter de la matière : il en a fait des dés à ſix faces, et il les a pouſſés de façon que, malgré l'impoſſibilité de remuer, ils ont produit tout d'un coup des ſoleils, des étoiles, des planètes, des comètes, des terres, des océans. Il n'y avait pas un mot de phyſique, ni de géométrie, ni de bon ſens, dans cet étrange roman; mais les Gaulois alors n'en ſavaient pas davantage; ils étaient fort renommés pour les grands

romans. Ils ont adopté celui-là ſi univerſellement, qu'un deſcendant d'*Eſope* en droite ligne a dit :

Cardeſtes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Dans les ſiècles paſſés, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'eſprit; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de ſomme.

Ce diſcours d'un celte de la famille d'*Eſope* eſt la voix du peuple, mais non pas la voix du ſage.

CALLICRATE.

Votre créateur *Cardeſtes* n'était pas la moitié de *Platon ;* car ce gaulois ne formait la terre qu'avec des dés de ſix côtés, et *Platon* demandait des dés de douze. Sont-ce-là vos philoſophes, à l'école deſquels tous nos Grecs devraient s'inſtruire ? Comment une nation entière a-t-elle pu croire de telles extravagances ?

EVHEMERE.

Comme Syracuſe croit aux folies abſurdes d'*Epicure*, aux atomes déclinans, aux intermondes, aux animaux formés de boue par haſard, et à mille autres ſottiſes qu'on débite avec tant de confiance. De plus, il y avait une forte raiſon ſecrète qui engageait la meilleure partie de la nation à donner tête

baiſſée dans le ſyſtême de *Cardeſtes*. C'eſt qu'il ſemblait contraire en pluſieurs points à la doctrine des druides. Je ne ſais comment il eſt arrivé qu'on ne les aime ces druides, ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord. C'eſt peut-être parce que le peuple, qui ſe trompe ſi ſouvent, les croit trop puiſſans, trop riches et trop orgueilleux ; auſſi ont-ils perſécuté ce pauvre *Cardeſtes* comme ils ont perſécuté *Leéliga :* il y a des *Socrate* et des *Anitus* en plus d'un pays. L'Europe ſeptentrionale a long-temps retenti des diſputes élevées ſur trois eſpèces de *matières* qu'on n'a jamais vues, ſur des *tourbillons* qui n'ont jamais pu exiſter, ſur une *grâce verſatile*, et ſur cent autres fadaiſes plus chimériques que les *formes ſubſtantielles* d'*Ariſtote*, et que les *androgynes* de *Platon*.

CALLICRATE.

S'il eſt ainſi, quelle ſupériorité vos barbares peuvent-ils avoir ſur les philoſophes de la Gréce ?

EVHEMERE.

Je vais vous le dire. Au milieu des diſputes ſur les trois matières, et ſur tant d'idées creuſes qui s'enſuivaient, il y a eu des gens de bon ſens qui n'ont voulu reconnaître de vérités que celles qu'ils ſentaient par l'expérience, ou qui leur étaient démontrées par

les

les mathématiques; c'eſt pourquoi je ne vous parlerai ni d'un homme de génie dont le ſyſtême a été de s'entretenir avec le verbe, ni d'un autre de plus de génie encore, qui a eu d'étonnantes imaginations ſur l'ame.

CALLICRATE.

Comment dites-vous? des converſations avec le verbe! eſt-ce avec le verbe de *Platon?* cela ſerait curieux.

EVHEMERE.

C'eſt avec un verbe, dit-on, plus reſpectable; mais comme on n'y entend rien, et que perſonne n'a jamais été en tiers dans cette converſation, je ne puis ſavoir ce qui s'y eſt dit.

CALLICRATE.

Et cet autre barbare qui a dit des choſes ſi ſurprenantes ſur l'ame, que nous a-t-il appris?

EVHEMERE.

Qu'il y a une harmonie.

CALLICRATE.

Fi donc! il y a long-temps qu'on nous a rompu la tête de cette prétendue harmonie de l'ame, qu'*Epicure* a ſi bien réfutée.

EVHEMERE.

Oh! celle-ci eſt tout autre choſe; c'eſt une harmonie préétablie.

CALLICRATE.

Préétablie ou non, je n'y entends rien.

EVHEMERE.

Ni l'auteur non plus : mais ce qu'il a dit, c'eſt que ni le corps ne dépend de l'ame, ni l'ame du corps ; et que l'ame ſent et penſe de ſon côté, tandis que le corps agit du ſien conformément. De ſorte qu'un corps peut être à un bout de l'univers et ſon ame à l'autre bout, tous d'eux d'une intelligence parfaite enſemble, ſans ſe rien communiquer ; l'un joue du violon au fond de l'Afrique, l'autre danſe en cadence dans l'Inde. Cette ame eſt toujours d'accord avec le corps, ſon mari, ſans lui parler jamais, parce qu'elle eſt un miroir concentrique de l'univers. Vous comprenez bien ?

CALLICRATE.

Pas un mot, Dieu merci. Mais ces belles choſes ſont-elles prouvées ?

EVHEMERE.

Non pas que je ſache ; mais les gazettes de l'eſprit, qui ſont les miroirs concentriques de tout ce qu'on appelle ſcience, en parlent une fois l'an pour trente oboles, et cela ſuffit à la gloire de l'inventeur, et à la ſatisfaction de ſes zélés partiſans.

Je ne vous ai parlé des gens qui cauſent avec le verbe, et de ceux dont l'ame eſt un miroir concentrique, que pour vous faire voir qu'il y a de la chaleur d'imagination dans les climats glacés. Ce ſoir, ſi vous voulez, je vous dirai des choſes beaucoup plus ſolides et plus brillantes.

CALLICRATE.

Je ſuis impatient de les apprendre; vous me tranſportez dans un nouveau monde.

HUITIEME DIALOGUE.

Grandes découvertes des philoſophes barbares; les Grecs ne ſont auprès d'eux que des enfans.

EVHEMERE.

DEPUIS que, dans différens pays, quelques hommes ont commencé à cultiver leur faculté de raiſonner, on a toujours recherché en vain pourquoi les corps, quels qu'ils ſoient, tombent de l'air ſur la terre, et pourquoi ils iraient au centre du globe s'ils n'étaient pas arrêtés par la ſuperficie, comme on l'a expérimenté aux fameux puits de Memphis et de Sienne, dans leſquels on a vu retomber les corps les plus peſans et les plus légers,

lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. Le vulgaire ne s'eſt pas plus étonné de voir un corps en l'air, le quitter pour aller chercher la terre, qu'il n'eſt ſurpris de voir la nuit ſuccéder au jour, quoique ces phénomènes méritaſſent ſa curioſité. Les philoſophes ont tourné autour des cauſes de la peſanteur ſans pouvoir la trouver. Enfin, dans l'île Caſſitéride, pays ignoré de nous, île ſauvage où les hommes allaient tout nus il n'y a pas long-temps, il s'eſt trouvé un ſage qui, profitant des découvertes des autres ſages, et y joignant les ſiennes bien ſupérieures, a montré à l'Europe ſurpriſe la ſolution et la démonſtration d'un problème qui occupait vainement l'eſprit de tous les ſavans depuis la naiſſance de la philoſophie : il a fait voir que la loi de la peſanteur n'était qu'un corollaire du premier théorème de DIEU même, cet éternel géomètre.

Pour parvenir à cette connaiſſance, il a fallu connaître le diamètre de la terre, et de combien de ces diamètres la lune, ſon ſatellite, eſt éloignée du centre de la terre à ſon zénith. Enſuite il a fallu calculer la chute des corps, et prouver que ce n'eſt pas le fluide de l'air qui les fait tomber, comme on le croyait. Le philoſophe de l'île Caſſitéride a démontré que le pouvoir de la gravitation, qui fait la

peſanteur, agit proportionnellement aux maſſes, à la quantité de matière, et non pas proportionnellement aux ſuperficies, comme agiſſent les fluides; qu'ainſi cette gravitation agit comme cent ſur un corps qui a cent de matière, et comme dix ſur un corps dont la matière n'eſt qu'un dixième.

Il a fallu découvrir qu'un corps, quel qu'il ſoit, étant près de la terre, parcourt en tombant cinquante-quatre mille pieds en une minute, et s'il tombait du haut de ſoixante rayons terreſtres, il ne tomberait que de quinze pieds dans le même temps. Or il a été prouvé par le calcul, que la lune eſt préciſément le corps qui, étant à ſoixante rayons terreſtres, parcourt dans ſon méridien, en une minute, une petite ligne de quinze pieds dans le ſens de ſa direction vers la terre.

Il a été démontré que non-ſeulement cet aſtre gravite, eſt attiré, pèſe en raiſon directe de ſa matière; mais encore qu'il pèſe ſur la terre d'autant plus qu'il s'en approche, et d'autant moins qu'il s'en éloigne, et cela ſelon le quarré de ſa diſtance.

Cette même loi eſt obſervée par tous les aſtres les uns vers les autres, toute loi de la nature étant uniforme; de ſorte que chaque planète eſt attirée, gravite, pèſe ſur le ſoleil, et le ſoleil ſur elle, ſuivant ce que chacun de

ces aſtres contient de matière, et ſuivant le quarré de ſon éloignement.

Ce n'eſt pas tout : ces barbares ont encore découvert que, ſi un corps ſe meut vers un centre, il décrit autour de ce centre des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt ; et que, s'il décrit ces aires proportionnelles au temps, il gravite, il eſt attiré, il pèſe vers ce centre. De cette loi et de quelques autres encore, l'homme de la Caſſitéride a démontré l'immobilité du ſoleil et le cours des planètes, et même des comètes qui circulent dans des ellipſes autour de lui.

Cette création n'a été faite ni comme celle de *Platon* avec des triangles et des dodécaèdres, ni comme celle de *Pythagore* avec les ſept tons de la muſique ; mais avec la plus ſublime géométrie. Vous paraiſſez ſurpris, vous devez l'être. Vous le ſerez peut-être encore davantage quand vous ſaurez que le barbare a montré aux hommes ce que c'eſt que la lumière, et qu'il a ſu anatomiſer les rayons du ſoleil avec plus de dextérité qu'*Hippocrate* n'a jamais dévoilé les reſſorts du corps humain. Enfin c'eſt avec raiſon qu'un grand aſtronome de ſon pays, qui était auſſi un grand poëte, a dit de lui :

C'eſt de tous les mortels le plus ſemblable aux dieux. (*)

(*) *Nec propiùs fas eſt mortali attingere divos.* HALLEY.

CALLICRATE.

Et vous, de tous les mortels, vous êtes celui qui m'avez fait le plus de bien; car vous m'avez ôté tous mes préjugés : notre *Epicure*, qui était un très-bon homme, et qui poſſédait toutes les vertus ſociales, n'était qu'un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un ſyſtême. Je me doute bien que votre inſulaire, qui eſt un ſi grand homme, a eu beaucoup de diſciples et de rivaux chez les nations voiſines de la ſienne.

EVHEMERE.

Vous avez raiſon; il a cauſé plus de diſputes qu'il n'a enſeigné de vérités.

CALLICRATE.

Quelqu'un des diſputeurs, ſans doute, aura trouvé ce que c'eſt que l'ame; c'eſt-là ce qui m'inquiéte; c'eſt ce grand myſtère dont nos philoſophes grecs ont tant parlé, et dont ils ne nous ont rien appris. A quoi me ſervira, s'il vous plaît, de ſavoir qu'une planète pèſe ſur une autre, et qu'on peut diſſéquer la lumière, ſi je ne me connais pas moi-même.

EVHEMERE.

Vous apprendrez du moins à mieux connaître la nature et le grand Etre qui la dirige.

CALLICRATE.

Si notre ame eſt ſi difficile à manier, du moins vos grands raiſonneurs du Nord auront parfaitement connu notre corps ; cela m'intéreſſe pour le moins autant que mon ame : je me flatte que des gens qui ont peſé des aſtres ſavent parfaitement comment l'homme eſt produit ſur la terre ; comment cette terre a été formée ; quelles révolutions elle a eſſuyées, et quand elle ſera détruite. Je veux apprendre tout le myſtère de la génération des animaux. D'où vient cette chaleur qui anime toute la nature, et qui vit juſque dans la glace ? Je m'indigne d'ignorer comment j'exiſte, et comment exiſtent ce globe qui me porte, ces animaux, ces végétaux qui me nourriſſent, et les élémens qui compoſent ce grand tout.

EVHEMERE.

Je vois que vous avez de grandes prétentions. Vous reſſemblez à un marquis gaulois que j'ai connu dans mes courſes. Il a fait des mémoires dans leſquels il dit : *Plus je me ſuis examiné, plus j'ai vu que je n'étais propre qu'à être roi* (*). Pour vous, vous voulez tout ſavoir ; apparemment vous vous croyez propre à être dieu.

(*) Le marquis de *Laſſay*, dans ſes mémoires, tome IV, page 322.

CALLICRATE.

Ne vous moquez point de ma curioſité ; on ne ſaurait jamais rien ſi on n'était pas curieux. Je ne puis aller m'inſtruire chez vos ſavans barbares ; je ſuis retenu dans Syracuſe par ma femme. Dites-moi comment elle eſt parvenue à me donner un enfant, ne ſachant pas plus que moi ce qui ſe paſſe dans ſes entrailles : vos ſavans qui ont ſi bien vu le reſſort par lequel DIEU fait aller tous les mondes, auront vu, ſans doute, comment notre monde ſe perpétue.

EVHEMERE.

Très-ſouvent en plus d'un genre on connaît mieux ce qui eſt hors de nous que ce qui eſt dans nous-mêmes ; nous en parlerons dans notre premier entretien.

NEUVIEME DIALOGUE.

Sur la génération.

CALLICRATE.

J'AI toujours été étonné qu'*Hippocrate*, *Platon* et *Ariſtote*, qui ont eu des enfans, ne fuſſent pas d'accord ſur la façon dont la nature opère ce miracle perpétuel ; ils diſent bien que les deux ſexes y coopèrent, en fourniſſant chacun un peu de liquide ; mais *Platon*, mettant toujours ſa théologie à la place de la nature, ne conſidère que l'harmonie du nombre trois, l'engendreur, l'engendré, et la femelle dans laquelle on engendre ; ce qui compoſe une proportion harmonique, et ce qu'une accoucheuſe ne comprend guère. *Ariſtote* ſe borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon, que le mâle eſt chargé de la forme ; et cela ne nous inſtruit pas davantage.

N'y a-t-il perſonne qui ait vu opérer la nature comme on voit un ſculpteur opérer ſur l'argile, ſur du bois, ſur du marbre, et en tirer une figure ?

EVHEMERE.

Le ſculpteur travaille au grand jour, et la

nature dans l'obſcurité : tout ce qu'on a ſu juſqu'à préſent de cette nature, s'eſt réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés, et qu'on nie à pluſieurs femelles ; mais la phyſique des deux fluides générateurs, admiſe par *Hippocrate*, eſt celle qui a prévalu. Votre *Epicure* fait de ce mélange une eſpèce de divinité, et cette divinité eſt le plaiſir. Ce plaiſir eſt ſi puiſſant qu'il n'a pas permis à la Gréce de chercher d'autres cauſes.

Enfin un grand phyſicien, encore de l'île Caſſitéride, aidé par les découvertes de quelques phyſiciens d'Italie, a ſubſtitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand diſſéqueur, nommé *Arivhé*, était d'autant plus croyable, qu'il a vu dans notre corps la circulation du ſang que notre *Hippocrate* n'avait jamais vue, et qu'*Ariſtote* ne ſoupçonnait pas : il a diſſéqué mille mères de familles quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle : mais, après avoir auſſi examiné les œufs des poules, il a décidé que tout vient d'un œuf ; que la différence entre les oiſeaux et les autres eſpèces, eſt que les oiſeaux couvent, et que les autres eſpèces ne couvent point ; une femme n'eſt qu'une poule blanche en Europe, et une poule noire au fond de l'Afrique. On a répété après *Arivhé : Tout vient d'un œuf.*

CALLICRATE.

Ainſi voilà donc le myſtère découvert.

EVHEMERE.

Non, depuis peu tout a changé : nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un batave qui, avec le ſecours d'un verre artiſtement taillé, a vu dans la liqueur ſéminale des mâles un peuple entier de petits enfans déjà tout formés, et courant avec une agilité merveilleuſe. Pluſieurs curieux et curieuſes ont fait la même expérience, et on a été perſuadé que le myſtère de la génération était enfin développé ; car on avait vu de petits hommes en vie dans la ſemence de leur père. Malheureuſement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a décrédités. Comment des hommes qui couraient avec tant de promptitude dans une goutte de liqueur, demeuraient-ils enſuite neuf mois entiers preſque immobiles dans la matrice de leur mère ?

Quelques obſervateurs ont cru voir dans ces petits animalcules ſpermatiques, non des êtres vivans, mais des filamens de la liqueur même, quelques particules de cette liqueur chaude agitée par ſon propre mouvement, et par le ſouffle de l'air : pluſieurs curieux ont cherché à voir, et n'ont rien vu du tout : enfin on s'eſt dégoûté, non pas de fournir à

ces expériences, mais d'uſer ſes yeux à contempler dans une goutte de ſperme un peuple ſi difficile à ſaiſir, et qui probablement n'exiſtait pas.

Un homme, et toujours de l'île de Caſſitéride, mais qui ne doit pas être compté parmi les philoſophes, a pris un autre chemin; c'était un de ces demi-druides auxquels il n'eſt pas permis de ſe connaître en liqueur ſpermatique; il a cru qu'il ſuffiſait d'un peu de farine de mauvais blé pour faire naître des anguilles (*). Il a trompé par cette expérience prétendue les meilleurs naturaliſtes. Vos épicuriens de Syracuſe s'y ſeraient laiſſé ſurprendre bien volontiers. Ils auraient dit: Du blé gâté fait naître des anguilles, donc du bon blé peut faire naître des hommes; donc on n'a pas beſoin d'un Dieu pour peupler le monde; cela n'appartient qu'aux atomes.

Bientôt notre créateur d'anguilles a diſparu: un autre homme à ſyſtême s'eſt mis à ſa place (**). Comme de vrais philoſophes avaient reconnu et démontré qu'il y a une gravitation, une peſanteur, une attraction réciproque entre tous les globes du monde planétaire, cet homme a imaginé qu'il règne

(*) *Needham.* Voyez les notes des éditeurs, volume des œuvres phyſiques.

(**) *Maupertuis.*

auſſi une attraction entre toutes les molécules qui doivent former un enfant dans le ventre de ſa mère. L'œil droit attire l'œil gauche ; et le nez, également attiré par l'un et par l'autre, vient ſe placer juſte entre eux deux ; il en eſt de même des deux cuiſſes, et de la partie qui eſt entre les hanches. Il eſt difficile d'expliquer pourquoi, dans ce ſyſtême, la tête ſe met ſur le cou, au lieu de prendre ſa place plus bas entre les épaules ; c'eſt dans ces égaremens qu'on ſe précipite quand on veut en impoſer aux hommes au lieu de les éclairer. On s'eſt moqué de ce ſyſtême, ainſi que des anguilles nées de blé ergoté : car on eſt moqueur en Gaule auſſi-bien qu'en Gréce.

La chute de tant de ſyſtêmes n'a point découragé un nouveau philoſophe (*), digne en effet de ce nom, ayant paſſé ſa vie entre les mathématiques et les expériences, les deux ſeuls guides qui peuvent conduire à la vérité. Convaincu de l'inſuffiſance de tous ces ſyſtêmes, quoique pluſieurs euſſent paru plauſibles, il a cru que les corpuſcules obſervés par tant de phyſiciens et par lui-même dans le fluide des ſemences, n'étaient point des animaux, mais des molécules en

(*) M. de *Buffon*. Voyez les notes de l'*Homme aux quarante écus*. Ces moules intérieurs ſont difficiles à comprendre, et ils n'ont réuſſi ni chez les anatomiſtes ni chez les géomètres.

mouvement qui étaient pour ainſi dire aux portes de la vie.

» La nature, dit-il, me paraît tendre » beaucoup plus à la vie qu'à la mort; il » ſemble qu'elle cherche à organiſer les corps » autant qu'il eſt poſſible. La multiplication » des germes qu'on peut augmenter à l'infini » en eſt une preuve; et l'on pourrait dire » avec quelque fondement que, ſi la matière » n'eſt pas toute organiſée, c'eſt que les êtres » organiſés ſe détruiſent les uns les autres; » car nous pouvons augmenter autant que » nous le voulons les êtres vivans et végé- » tans : nous ne pouvons pas augmenter la » quantité des matières brutes. »

CALLICRATE.

Il a raiſon; ce paſſage que vous me citez me paraît auſſi vrai que nouveau : nous ſemons des hommes, et ils ſe détruiſent à la guerre comme les guerriers que *Cadmus* fit naître des dents d'un dragon. La terre eſt un vaſte cimetière qui ſe couvre ſans ceſſe de mortels entaſſés ſur leurs prédéceſſeurs. Il n'y a point d'animal qui ne ſoit la victime et la pâture d'un autre animal. Les végétaux ſont continuellement dévorés et reproduits; mais nous ne reproduiſons point les métaux, les minéraux, les rochers : j'aime votre gaulois,

je voudrais le connaître. Quel moyen tire-t-il de cette obſervation pour faire des enfans ?

EVHEMERE.

Il a ſuppoſé que la nature peut produire de petits moules, comme les ſculpteurs en fonte pétriſſent des modèles de terre autour deſquels ils laiſſent couler le métal embraſé qui ſe deſſine ſur ces figures. Il imagine que ces modèles, ces moules organiſés par la nature, s'appliquent non-ſeulement à tout l'extérieur des corps, mais encore à tout leur intérieur ; je ne puis mieux vous repréſenter cette mécanique qu'en me figurant *Prométhée* feſant le moule de *Pandore* pour le dehors et pour le dedans ; de ſorte qu'elle eut une belle gorge en même temps qu'elle eut un cœur et des poumons.

L'inventeur de ce ſyſtême ſe fonde ſur ce qu'il y a dans la matière des qualités inhérentes qui appartiennent à tout l'intérieur, comme la gravitation, l'étendue. Il prétend que ſes moules organiques intérieurs compoſent toute la matière vivante et végétante.

„ Se nourrir, dit-il, ſe développer, ſe „ reproduire, ſont les effets d'une ſeule et „ même cauſe ; le corps organiſé ſe nourrit „ par les parties qui lui ſont analogues ; il ſe „ développe par la ſuſception intime des

„ parties

„ parties organiques qui lui conviennent, et
„ il ſe reproduit parce qu'il contient quelques
„ parties organiques qui lui reſſemblent.....
„ Lorſque la matière organique nutritive eſt
„ ſurabondante, elle eſt envoyée dans les
„ réſervoirs ſous la forme d'une liqueur qui
„ contient tout ce qui eſt néceſſaire à la
„ reproduction d'un petit être ſemblable au
„ premier. „

Il dit ailleurs : „ Je penſe que les molécules
„ organiques renvoyées de toutes les parties
„ du corps dans les teſticules et dans les
„ véſicules ſéminales du mâle, et dans les
„ teſticules ou telle autre partie qu'on voudra
„ de la femelle, y forment la liqueur ſémi-
„ nale, laquelle dans l'un et l'autre ſexe eſt
„ une eſpèce d'extrait de toutes les parties
„ du corps... et lorſque dans le mélange qui
„ s'en eſt fait il ſe trouve plus de molécules
„ organiques du mâle que de la femelle, il
„ en réſulte un mâle; et s'il y a plus de
„ molécules organiques de la femelle que du
„ mâle, il ſe forme une petite femelle. „

CALLICRATE.

Si cela eſt comme on le dit, un enfant pourra donc naître ayant deux tiers d'homme et un tiers de femme; et rien ne ſera plus commun que des hermaphrodites, quand les

ſemmes répandront autant de liqueur ſéminale que les hommes : mais malheureuſement vous ſavez qu'il y a pluſieurs femmes qui n'en fourniſſent point, qui ont en horreur les careſſes de leurs époux, et qui cependant en ont pluſieurs enfans.

Ce ſyſtême d'ailleurs qui m'avait tant ſéduit, et dans lequel je voyais beaucoup de ſagacité et d'imagination, commence à m'embarraſſer. Je ne puis me former une idée nette de ces moules intérieurs. Si les enfans ſont dans ces moules, quel beſoin de liqueur prolifique? et s'ils ſont formés de cette liqueur, quel beſoin de ces moules? De plus, il me ſemble fort extraordinaire que des moules organiques, qui n'ont point nourri notre corps, deviennent enſuite un corps humain qui a le mouvement et la penſée, de ſorte qu'une molécule organique peut devenir un *Alexandre* ou une goutte d'urine. Dites-moi comment ce ſyſtême a été reçu?

EVHEMERE.

Ceux qui creuſent les nouveautés philoſophiques l'ont combattu et l'ont décrié; ceux qui ne creuſent point l'ont rejeté ſur les ſimples apparences : mais tous ont donné des éloges à l'hiſtoire naturelle de l'homme depuis ſon enfance juſqu'à ſa mort, décrite par le même auteur. Ce petit ouvrage nous apprend

phyſiquement à vivre et à mourir ; c'eſt l'hiſtoire de toute l'eſpèce humaine, fondée ſur des faits connus ; au lieu que les moules organiques ne ſont qu'une hypothèſe : ainſi il faut, je crois, nous réſoudre à ignorer notre origine : nous ſommes comme les Egyptiens qui tirent tant de ſecours du Nil, et qui ne connaiſſent pas encore ſa ſource ; peut-être la découvriront-ils un jour.

DIXIEME DIALOGUE.

Si la terre a été formée par une comète.

CALLICRATE.

Si je déſeſpère de ſavoir au juſte comment je ſuis né, comment je vis, comment je penſe et comment je mourrai, je ne dois pas me flatter de connaître mieux le globe où je ſuis que je ne me connais moi-même ; cependant vous m'avez dit que les Egyptiens pourront découvrir un jour la ſource de leur Nil. Cela ranime ma faible eſpérance d'être inſtruit un jour de la formation de notre terre : j'ai renoncé aux atomes déclinans d'*Epicure* ; vos ſages barbares qui ont inventé tant de belles choſes n'ont-ils rien ſu de la façon dont la terre était faite ? On peut en examinant un

nid d'oiſeau découvrir ſa conſtruction, ſans qu'on connaiſſe préciſément ce qui donne à ces oiſeaux leur vie, leur inſtinct et leurs plumes; n'y a-t-il perſonne qui ait bien obſervé ce nid dans lequel nous ſommes, ce petit coin de l'univers où la nature nous a renfermés ?

EVHEMERE.

Cardeſtes, dont je vous ai parlé, a deviné que notre nid a été d'abord un ſoleil encroûté.

CALLICRATE.

Un ſoleil encroûté ! vous voulez rire.

EVHEMERE.

C'eſt ce *Cardeſtes*, ſans doute, qui riait quand il diſait que nous avons été autrefois un ſoleil compoſé de matière ſubtile et de matière globuleuſe, mais que nos matières s'étant épaiſſies, nous avons perdu notre brillant et notre force; nous ſommes tombés d'un tourbillon dont nous étions le centre et les maîtres, dans le tourbillon du ſoleil d'aujourd'hui. Nous ſommes tout couverts de matière rameuſe et cannelée; enfin d'aſtres que nous étions, nous ſommes devenus lune, ayant par faveur autour de nous une autre petite lune pour nous conſoler dans notre diſgrâce.

CALLICRATE.

Vous dérangez toutes mes idées ; j'étais près de me rendre le diſciple de vos Gaulois ; mais je trouve qu'*Epicure*, *Ariſtote*, *Platon* étaient bien plus raiſonnables que votre *Cardeſtes*. Ce n'eſt pas là un ſyſtême de philoſophie, c'eſt le rêve d'un homme en délire.

EVHEMERE.

C'eſt ce qu'on appelait il y a quelques années la philoſophie corpuſculaire, la ſeule vraie philoſophie. Ces chimères ont eu des commentateurs : on croyait qu'un géomètre qui avait donné ſur l'optique quelque choſe d'aſſez bon pour ſon temps, ne pouvait jamais avoir tort.

CALLICRATE.

Qu'a-t-on trouvé depuis lui ſur la formation de notre globe ?

EVHEMERE.

Voici la découverte d'un philoſophe germain dont je vous ai dit quelques mots ; c'eſt l'homme de l'harmonie préétablie, par laquelle l'ame prononce un diſcours, tandis que le corps qui n'en ſait rien fait les geſtes : ou bien ce corps ſonne l'heure, quand l'ame la montre ſur le cadran ſans entendre ſonner. Il a trouvé par les mêmes principes que

l'exiſtence de notre globe avait commencé par un embraſement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu ; et tout ce qui était terre ayant été vitrifié, reſta une maſſe de verre. On ne croirait pas qu'un mathématicien eût conçu un tel ſyſtême : la choſe eſt arrivée pourtant.

CALLICRATE.

Vous m'avouerez qu'on ne peut reprocher à mon *Epicure* de pareilles facéties. Je vous demandais des vérités, et non des extravagances.

EVHEMERE.

Eh bien donc, je vais encore vous parler du philoſophe qui a ſi bien écrit l'hiſtoire naturelle de l'homme. Il a fait auſſi l'hiſtoire naturelle de la terre ; mais il ne la donne que pour un roman, une hypothèſe.

Il ſuppoſe qu'une comète paſſant un jour ſur la ſurface du ſoleil.....

CALLICRATE.

Comment ! une comète qu'*Ariſtote* et mon *Epicure* ont déclarée exhalaiſon de la terre ?

EVHEMERE.

Ariſtote et votre *Epicure* ſe connaiſſaient fort mal en comètes. Ils n'avaient aucun inſtrument qui pût aider leurs yeux à les voir et à

meſurer leurs cours. Les Gaulois, les Caſſitérides, les Germains, les peuples voiſins de la Gréce ſe ſont fait des inſtrumens de vérité; ils ont ſu par ces inſtrumens que les comètes ſont des planètes qui circulent autour du ſoleil dans des courbes immenſes, approchantes de la parabole : ils conjecturent qu'il y a tel de ces aſtres qui n'achève ſa courſe qu'en plus de cent cinquante années. On a prédit leur retour comme on prédit les éclipſes ; mais on n'a pu le prédire avec la même préciſion : il s'en faut de beaucoup.

CALLICRATE.

Je les prie d'excuſer mon ignorance. Vous diſiez qu'une comète tomba ſur le ſoleil : qu'en arriva-t-il ? ne fut-elle pas brûlée ?

EVHEMERE.

Le philoſophe des Gaules ſuppoſe qu'elle ne fit qu'effleurer la ſuperficie de ce puiſſant aſtre, et qu'elle en emporta un morceau dont la terre ſe forma (4). Il y en eut même encore aſſez pour fournir à d'autres planètes. On peut

(4) Ces parties détachées du ſoleil n'auraient pu décrire des orbites très-peu excentriques comme le ſont celles des planètes, et il eſt même preſque impoſſible qu'elles ne tombaſſent point ſur le ſoleil après une révolution. Ainſi la comète n'aurait produit tout au plus que d'autres comètes ; ce ſyſtême, qui d'ailleurs eſt dénué de toute probabilité, eſt contraire aux lois du ſyſtème du monde.

juger ſi de groſſes pièces détachées ainſi du ſoleil étaient chaudes. On conte qu'une certaine comète, paſſant auprès de cet aſtre, devint deux mille fois plus brûlante que le fer rouge, et ne put ſe refroidir qu'en cinquante mille années. De-là on peut conclure que notre terre, qui n'eſt pas trop chaude vers ſes deux pôles, a mis plus de cinquante mille ans à ſe refroidir, puiſque ſes pôles ſont froids comme glace. Elle arriva du ſoleil dans la place où elle eſt, toute vitrifiée, comme l'avait dit le philoſophe allemand, et c'eſt depuis ce temps-là qu'on fait du verre avec du ſable.

CALLICRATE.

Il me ſemble que je lis les anciens poëtes grecs qui me diſent pourquoi *Apollon* va ſe coucher tous les ſoirs dans la mer, et pourquoi *Junon* s'aſſied quelquefois ſur l'arc-en-ciel. Franchement, vous ne voudriez pas me forcer à croire que la terre eſt de verre, et qu'elle eſt venue du ſoleil ſi chaude, qu'elle n'eſt pas encore refroidie vers l'Ethiopie, tandis qu'on gèle dans le quartier des Lapons.

EVHEMERE.

Auſſi l'auteur ne vous donne cette hiſtoire de la terre que pour une hypothèſe.

CALLICRATE.

En vérité, hypothèſe pour hypothèſe, n'aimez-

n'aimez-vous pas autant les grecques que les gauloiſes ? Pour moi, je vous avoue que *Minerve*, la déeſſe de la ſageſſe, ſortie du cerveau de *Jupiter ; Vénus* née d'une ſemence divine, tombée ſur le rivage des mers pour unir à jamais l'eau, l'air et la terre ; *Prométhée* qui vient enſuite apporter le feu céleſte à *Pandore ;* l'Amour, ſon bandeau, ſes flèches et ſes ailes ; *Cérès* enſeignant aux hommes l'agriculture ; *Bacchus* qui ſoulage leurs peines par ſon breuvage délicieux, tant de fables charmantes, tant d'ingénieux emblèmes de la nature, valent bien l'harmonie préétablie, les entretiens avec le verbe, et la comète qui vient produire notre terre.

EVHEMERE.

Je ſuis auſſi touché que vous de ces allégories enchantereſſes : elles feront la gloire éternelle des Grecs et le charme des nations : elles ſeront gravées dans tous les eſprits, elles ſeront chantées par toutes les bouches, malgré les changemens de gouvernement, de religion, de mœurs, qui bouleverſeront continuellement la face de la terre ; mais ces belles, ces éternelles fables, tout admirables qu'elles ſont, ne nous inſtruiſent pas du fonds des choſes : elles nous raviſſent, mais elles ne prouvent rien. L'Amour et ſon bandeau, *Vénus* et les trois Grâces ne nous apprendront

jamais à prédire une éclipſe, et à connaître la différence entre l'axe de l'écliptique et l'axe de l'équateur. La beauté même de ces peintures détourne nos yeux et nos pas des ſentiers pénibles de la ſcience; c'eſt une volupté qui nous amollit.

CALLICRATE.

Dites-moi donc tout ce que vos philoſophes barbares, qui ne ſont point amollis comme nos Grecs, ont inventé d'utile.

EVHEMERE.

Je vais vous conter ce que j'ai vu dans la Gaule, à mon dernier voyage.

ONZIEME DIALOGUE.

Si les montagnes ont été formées par la mer.

EVHEMERE.

A huit cents quarante-quatre ſtades de l'Océan, près d'une ville nommée Tours, on trouve, à dix pieds de profondeur ſous terre, une étendue d'environ cent trente millions de toiſes cubiques d'une matière un peu marneuſe qui reſſemble à du talc pulvériſé. Les cultivateurs s'en ſervent pour fumer leurs champs : on trouve dans cette mine excavée, ſouvent imbibée de pluie et d'eau de ſource,

pluſieurs dépouilles d'animaux, ſoit reptiles, ſoit cruſtacées, ſoit teſtacées.

Un virtuoſe, potier de ſon métier, qui s'intitulait inventeur des figulines ruſtiques du roi des Gaules, prétendit que cette mine de mauvais talc, mêlé d'une terre marneuſe, n'était qu'un amas de poiſſons et de coquilles qui étaient là du temps du déluge de *Deucalion :* quelques philoſophes ont adopté ce ſyſtême ; ils ſe ſont ſeulement écartés de la doctrine du potier, en ſoutenant que ces coquilles devaient avoir été dépoſées dans ce ſouterrain pluſieurs milliers de ſiècles avant notre déluge grec. (*)

On leur a répondu : Si un déluge univerſel a porté dans cet endroit cent trente millions de toiſes cubiques de poiſſons, pourquoi n'en a-t-il pas porté la millième partie dans les autres terrains également éloignés de l'Océan? pourquoi ces mers, toutes couvertes de marſouins, n'ont-elles pas vomi ſur ces rivages ſeulement une douzaine de marſouins?

Il faut avouer que ces philoſophes n'ont point éclairci cette difficulté ; mais ils ſont demeurés fermes dans l'idée que la mer avait couvert les terres, non-ſeulement juſqu'à huit cents quarante ſtades au-delà de ſon

(*) Voyez les notes de la *Diſſertation ſur les changemens arrivés dans notre globe*, et ſur les articles des *Oeuvres phyſiques* et du *Dictionnaire philoſophique*, relatives à ces queſtions.

rivage, mais qu'elle s'eſt avancée bien plus loin. Les diſputes n'ont point de bornes. Enfin le philoſophe gaulois *Telliamed* a ſoutenu que la mer avait été par-tout pendant cinq ou ſix cents mille ſiècles, et qu'elle avait produit toutes les montagnes.

CALLICRATE.

Vous me dites des choſes bien extraordinaires ; tantôt vous me faites admirer vos barbares, tantôt vous me forcez à en rire. Je croirais plus aiſément que les montagnes ont fait naître les mers que je ne penſerais que les mers ont les montagnes pour filles.

EVHEMERE.

Si, ſelon *Telliamed*, les courans de l'Océan et les marées ont à la longue produit le Caucaſe et l'Immaüs en Aſie, les Alpes et l'Apennin en Europe, ils ont auſſi fait naître des hommes pour peupler ces montagnes et leurs vallées.

CALLICRATE.

Rien n'eſt plus juſte ; mais ce *Telliamed* me paraît un peu bleſſé du cerveau.

EVHEMERE.

Cet homme long-temps employé en Egypte par ſon roi, pour la ſureté du commerce, a paſſé pour un ſavant très-inſtruit. Il n'oſe pas

dire qu'il a vu des hommes marins, mais il a parlé à des gens qui en ont vu ; il juge que ces hommes marins, dont pluſieurs voyageurs nous ont donné la deſcription, ſont devenus à la fin des hommes terreſtres tels que nous ſommes, lorſque la mer, ſe retirant des côtes pour aller élever ſes montagnes, a laiſſé ces hommes dans la néceſſité d'habiter ſur la terre. Il croit de même, ou il veut faire croire que nos lions, nos ours, nos loups, nos chiens ſont venus des chiens, des loups, des ours, des lions marins, et que toutes nos baſſes-cours ne ſont peuplées que de poiſſons volans, qui à la longue ſont devenus canards et poules.

CALLICRATE.

Et ſur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances ?

EVHEMERE.

Sur *Homère* qui a parlé des tritons et des ſirènes. Ces ſirènes ſurtout, qui avaient une voix charmante, ont enſeigné la muſique aux hommes quand elles ont habité la terre, au lieu de demeurer dans l'eau. De plus, tout le monde ſait qu'en Chaldée il y avait autrefois dans l'Euphrate un brochet nommé *Oannès* qui venait prêcher le peuple deux fois par jour : c'eſt lui qui eſt le patron de ceux qui parlent en chaire. Le dauphin qui porta *Arion*.

eſt devenu le patron des poſtillons. Voilà, ſans doute, aſſez d'autorités pour établir une nouvelle philoſophie.

Mais le plus grand appui qu'elle ait eu eſt l'hiſtorien de l'homme, du monde entier et du cabinet d'un grand roi : il a pris du moins ſous ſa protection les montagnes formées par les courans et par le flux des mers. Il a fortifié cette idée de *Telliamed*. On l'a comparé à un grand ſeigneur qui élève dans ſes domaines un orphelin abandonné. Quelques phyſiciens ſe ſont joints à lui, et ce ſyſtême eſt devenu aſſez problématique.

CALLICRATE.

Je voudrais bien ſavoir ce qu'ils diſent pour prouver que le mont Caucaſe a été créé par le Pont-Euxin.

EVHEMERE.

Ils alléguent qu'on a trouvé un brochet pétrifié au milieu du pays des Cattes en Germanie, une ancre de vaiſſeau ſur les grandes Alpes, et un vaiſſeau tout entier dans un précipice des environs. Il eſt vrai que l'hiſtoire de ce vaiſſeau n'a été contée que par un de ces pauvres compilateurs qui veulent gagner quelque argent par leurs menſonges : mais les gens à ſyſtême n'ont pas manqué de dire que ce vaiſſeau, avec tous ſes agrès, était

dans cette fondrière plus de dix à douze cents mille ſiècles avant qu'on eût inventé la navigation, et que ce vaiſſeau fut bâti dans le temps que la mer ſe retirait de la cime des grandes Alpes pour aller faire le mont Caucaſe.

CALLICRATE.

Et c'eſt vous, *Evhémère*, qui me dites ces puérilités ?

EVHEMERE.

Je vous les rapporte pour vous faire voir que mes barbares ſe ſont quelquefois livrés à leur imagination tout autant que vos Grecs.

CALLICRATE.

Jamais aucun philoſophe grec n'a rien dit qui approche de ce que vous venez de me conter.

EVHEMERE.

Comment donc ! oubliez-vous ce qu'a écrit depuis peu l'aſtronome *Béroſe*, que j'ai tant vu à la cour d'*Alexandre ?*

CALLICRATE.

Quoi donc ! qu'a-t-il écrit de ſi extraordinaire ?

EVHEMERE.

Il a prétendu, dans ſes Antiquités du genre-humain, que *Saturne* apparut à *Xiſſutre* et lui dit : Le 15 du mois d'œſi le genre-humain ſera

» détruit par le déluge. Enfermez bien tous » vos écrits dans Sipara, la ville du ſoleil, » afin que la mémoire des choſes ne ſe perde » pas ; (car, quand il n'y aura plus perſonne » ſur la terre, les écrits ſeront très-néceſſaires) » bâtiſſez un vaiſſeau ; entrez-y avec vos » parens et vos amis ; faites-y entrer des » oiſeaux et des quadrupèdes, mettez-y des » proviſions, et quand on vous demandera » où vous voulez aller avec votre vaiſſeau, » répondez : Vers les dieux pour les prier de » favoriſer le genre-humain. »

Xiſſutre ne manqua pas de bâtir ſon vaiſſeau, qui était large de deux ſtades, et long de cinq ; c'eſt-à-dire que ſa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques et ſa longueur de ſix cents vingt-cinq. Ce vaiſſeau, qui devait aller ſur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eut ceſſé, *Xiſſutre* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après il lâcha encore ſes oiſeaux qui revinrent avec de la boue aux pattes ; enfin ils ne revinrent plus. *Xiſſutre* en fit autant, il ſortit de ſon vaiſſeau qui était perché ſur une montagne d'Arménie, et on ne le revit plus, les dieux l'enlevèrent.

Vous voyez que de tout temps on a voulu amuſer ou effrayer les hommes, tantôt par

des contes, tantôt par des raiſonnemens. Les Chaldéens ne ſont pas les premiers qui aient menti pour ſe faire écouter. Les Grecs ne ſont pas les derniers. La Gaule a mêlé les fictions aux vérités, comme les Grecs, et n'a pas été auſſi agréable qu'eux dans ſes fables : on a menti en Germanie et dans l'île Caſſitéride.

Le premier deſtructeur de la philoſophie grecque en Gaule, le fameux *Cardeſtes*, avouait qu'il avait menti, et qu'il n'avait voulu que plaiſanter en compoſant l'univers avec des dés, et en créant la matière ſubtile, la globuleuſe, la rameuſe, la ſtriée, la cannelée; d'autres ont pouſſé la raillerie juſqu'à dire qu'inceſſamment l'univers pourrait bien être détruit par la matière ſubtile, dont ſelon eux le feu eſt produit.

CALLICRATE.

Ce n'eſt pas apparemment un homme de la famille du roi *Xiſſutre* qui nous prépare en riant cette cataſtrophe : il faut que ce ſoit quelqu'un de ces philoſophes qui ont fait ſortir notre monde d'une comète embraſée; ils auront voulu lui donner la mort de la même façon dont ils lui ont donné la vie; mais une telle plaiſanterie me paraît trop forte. Je n'aime point qu'on rie de la deſtruction.

EVHEMERE.

Vous avez raiſon. Ce qu'il y a de pis, c'eſt

que cette idée de nous faire tous périr par le feu n'eſt qu'un réchauffé de la fable de *Phaëton*. Il y a long-temps qu'on a dit que le genre-humain avait été noyé une fois par une inondation, et qu'il avait une autre fois été détruit par un incendie.

On conte même que les premiers hommes érigèrent deux belles colonnes, l'une de pierres, et l'autre de briques, pour en avertir leurs deſcendans, et afin que, en cas de malheur, la colonne de briques réſiſtât au feu, et que celle de pierres réſiſtât à l'eau.

Nos philoſophes barbares d'aujourd'hui, qui ſont plus que philoſophes puiſqu'ils ſont prophètes, nous annoncent que les deux colonnes ſeront fort inutiles : car une comète ayant formé la terre, une autre comète la briſera en mille pièces, elle et ſes deux beaux monumens de pierres et de briques. On a fait ſur cette prédiction des livres où il y a beaucoup de calculs et beaucoup d'eſprit : on s'eſt même très-égayé ſur cette cataſtrophe épouvantable (5). Ces ſavans gaulois ont fait comme

(5) M. de *la Lande*, de l'académie des ſciences, ayant fait un mémoire ſur les comètes qui peuvent approcher de la terre, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'il avait prédit l'arrivée d'une de ces comètes, et que la fin du monde était proche ; mais cela ne produiſit que des calculs et des plaiſanteries ; et perſonne ne s'aviſa de donner ſon bien à l'Egliſe, comme dans le bon temps.

les dieux qu'*Homère* nous a peints rians d'un rire *inextinguible* pour des choſes qui n'étaient point du tout plaiſantes.

CALLICRATE.

Il me ſemble qu'il n'appartient de rire qu'aux dieux d'*Epicure :* ils ne ſont occupés que de leur bonne chère et de leurs plaiſirs ; mais pour les dieux d'*Homère* qui ſont toujours en querelle dans le ciel et ſur la terre, ils n'ont pas trop ſujet de rire ; vos philoſophes gaulois encore moins : ne m'avez-vous pas dit qu'ils ſont preſque toujours gourmandés par des druides? cela doit les rendre très-ſérieux.

EVHEMERE.

Auſſi pluſieurs l'ont-ils été, et j'oſe vous dire qu'ils ſe ſont occupés ſérieuſement à rendre de très-grands ſervices.

CALLICRATE.

C'eſt de quoi je voudrais être inſtruit. Je n'aime que la philoſophie d'uſage : je préfère l'architecte qui me bâtit une maiſon agréable et commode, au mathématicien qui quarre une courbe à double courbure dont je n'ai que faire.

EVHEMERE.

Non-ſeulement les barbares ont montré

leur ſagacité en quarrant les courbes, et même en ſe trompant quelquefois dans leurs calculs; mais ils ont inventé des arts nouveaux dont bientôt les Grecs ne pourront plus ſe paſſer; et je vais vous en rendre compte.

DOUZIEME DIALOGUE.

Inventions des barbares, arts nouveaux, idées nouvelles.

CALLICRATE.

DITES-MOI donc au plutôt ce que ces barbares ont imaginé de ſi utile au monde.

EVHEMERE.

Quand ils n'auraient inventé que des moulins à vent, nous leur devrions une éternelle reconnaiſſance; ce ne ſont ni des caſſitérides, ni des goths, ni des celtes qui ont été les auteurs de cette belle machine: ce ſont des arabes établis en Egypte; les Grecs n'y ont nulle part.

CALLICRATE.

Comment eſt faite cette belle machine? J'en ai ouï parler, mais je ne l'ai jamais vue.

EVHEMERE.

C'eſt une maiſon montée ſur un pivot, et qui tourne à tout vent: elle a quatre grandes

ailes qui ne peuvent voler, mais qui ſervent à briſer entre deux pierres le grain recueilli dans la campagne. Les Grecs et nous autres Siciliens, les Romains même n'ont pas encore l'uſage de ces maiſons ailées : nous ne ſavons que fatiguer les mains de nos eſclaves à moudre groſſièrement ce blé que nous arrachons à la terre avec tant de peine. J'eſpère que le bel art des maiſons ailées parviendra un jour juſqu'à nous.

CALLICRATE.

On dit que c'eſt à notre Sicile que les dieux ont fait la grâce de donner le blé, et que c'eſt de chez nous qu'il s'eſt répandu dans une partie du monde : nos épicuriens n'en croient rien ; ils ſont perſuadés que les dieux ſont trop occupés de leur bonne chère pour ſonger à la nôtre ; et en effet, ſi *Cérès* nous avait accordé le blé, elle aurait bien dû nous faire préſent auſſi d'un moulin à vent.

EVHEMERE.

Pour moi, je ſerai toujours perſuadé, non pas que *Cérès* ait apporté du froment à Syracuſe, mais que le grand *Demiourgos* a donné aux hommes et aux animaux les alimens et l'induſtrie néceſſaires pour ſoutenir leur courte vie, ſelon les climats où il les a fait naître.

Les peuples qui habitent les bords de la

Seine et du Danube n'ont pas les fruits délicieux qui croiſſent vers le Gange. La nature ne fait pas croître chez eux ce riz ſi ſavoureux et ſi nourriſſant dont le goût eſt relevé par les aromates ou par les cannes ſucrées de l'Inde: notre Europe ſeptentrionale eſt privée de ces beaux palmiers dont toute l'Aſie eſt couverte, de ces pommes d'or de tant d'eſpèces différentes, qui fourniſſent un aliment ſi léger, et une boiſſon ſi rafraîchiſſante. Des pays immenſes, dont *Alexandre* n'a vu que les frontières, ont en partage le coco dont vous avez entendu parler; ce fruit fournit une amande ſupérieure à notre pain et à notre miel, une liqueur plus agréable que nos meilleurs vins, une huile pour les lampes, et une coque très-dure dont on façonne des vaſes et mille petits bijoux; une écorce filamenteuſe, qui l'enveloppe, eſt filée en toile, et taillée en voile de navire; on bâtit avec ſon bois des vaiſſeaux et des maiſons, et ſes feuilles larges et épaiſſes ſervent à couvrir ces maiſons. Ainſi une ſeule eſpèce de fruit nourrit, déſaltère, habille, loge, voiture et meuble des peuples entiers à qui la terre prodigue ces préſens ſans culture.

Dans l'Europe, dont la Sicile eſt la partie la plus fortunée, nous n'avons juſqu'à préſent que des fruits ſauvages; car les pommes d'or

des Heſpérides, les beaux fruits de Perſe, de Cérazunte et d'Epire ne ſont pas encore cultivés dans notre île : notre reſſource et notre gloire ſont dans ce blé dont nous nous vantons : quelle triſte gloire et quelle reſſource pénible! ceux-là n'avaient peut-être pas tant de tort qui ont dit que nous avions offenſé *Cérès*, et que pour nous punir elle nous enſeigna l'agriculture.

Il faut d'abord tirer du ſein de la terre, et forger par les mains de nos cyclopes, le fer qui doit la déchirer. Les trois quarts des peuples de notre petite Europe ſont obligés d'acheter de l'Aſie et de l'Afrique des grains pour enſemencer leurs maigres champs ; et ces champs, après pluſieurs labours qui excèdent les hommes et les animaux, rapportent dix pour un dans les meilleures années, d'ordinaire cinq ou ſix, quelquefois trois. Quand cette chétive moiſſon eſt faite, on eſt obligé de battre les gerbes à grands coups de leviers, et d'en perdre une partie dans ce rude travail. Ces travaux n'ont encore rien avancé pour la nourriture de l'homme. Il faut porter ce grain chétif à ceux qui l'arroſent de leur ſueur en l'écraſant ſous la meule à force de bras. Ce n'eſt encore rien ſi dans cet état on ne l'expoſe au feu dans des antres voûtés, où trop de chaleur peut le pulvériſer, et où trop peu n'en ferait qu'une pâte inutile.

C'eſt donc là ce pain dont *Cérès* a gratifié les hommes, ou plutôt qu'elle leur a fait acheter ſi chèrement ! il ne reſſemble pas plus au grain dont il eſt formé qu'une robe d'écarlate ne reſſemble au mouton dont elle eſt tirée. Ce qui ſurtout eſt déplorable, c'eſt que le laboureur ne jouit qu'à peine du fruit de tant de travaux. Ce n'eſt pas pour lui que l'habitant des rives du Danube et du Boryſthène a ſemé, c'eſt pour le barbare qui s'eſt emparé de ſon pays ſans ſavoir comment le blé germe en terre ; c'eſt pour le druide ou pour le lama qui de la part du ciel exige une partie de la récolte, en attendant qu'il déflore, ou qu'il ſacrifie ſur l'autel la fille du bon homme dont il dévore la ſubſiſtance.

Du moins vous m'avouerez que les mathématiciens qui ont inventé le moulin à vent ont ſoulagé le malheureux cultivateur de la plus rude de ſes peines.

CALLICRATE.

Je ne doute pas que la mode des moulins à vent ne prenne bientôt faveur chez tous les peuples qui mangent du pain, et qu'ils ne béniſſent la philoſophie. Continuez, je vous prie, de m'inſtruire des nouvelles inventions de vos barbares.

EVHEMERE.

Je vous ai déjà dit qu'ils avaient donné des

yeux

yeux à ceux qui n'en avaient point : ils ont aidé les vieillards à lire ; ils ont fait voir à tous les hommes des étoiles qui leur avaient toujours été cachées ; et ces bienfaits diverſifiés admirablement ne ſont que la ſuite d'un théorème connu en Gréce, que l'angle d'incidence eſt égal à l'angle de réflexion.

CALLICRATE.

Vous faites des dieux de vos philoſophes : ils donnent le pain à l'homme, et ils diſent que la lumière ſe faſſe. Qu'ont-ils créé encore ? dites-moi tout.

EVHEMERE.

Ils ont créé l'art de copier en un tour de main un livre entier. La ſcience par ce moyen peut devenir univerſelle ; les livres coûteront moins que les comeſtibles au marché. Chacun aura un *Ariſtote* à moins de frais qu'une poularde. Une partie même de ce grand art s'étend juſqu'à multiplier un tableau mille et dix mille fois, de ſorte que le plus pauvre des citoyens peut avoir chez lui les ouvrages de *Zeuxis* et d'*Apelles*. Cela s'appelle des gravures.

CALLICRATE.

Tout à l'heure vos inventeurs philoſophes étaient des dieux, à préſent ils ſont des magiciens.

EVHEMERE.

Vous dites plus vrai que vous ne croyez. Il y a des pays en Europe où cet art, encore peu connu, de multiplier les tableaux et les livres, a été pris pour un ſortilége : mais cet art deviendra beaucoup plus commun que les moulins à vent dont j'ai parlé. Chacun voudra faire un livre, chacun voudra multiplier ſon portrait; nous ſerons inondés de livres inſipides; la littérature deviendra un vil métier, et l'orgueil augmentant dans la tête d'un auteur en proportion de ſa ſottiſe, il n'y aura point de barbouilleur de papier qui ne ſe faſſe graver à la tête de ſon recueil.

CALLICRATE.

Je conviens bien que la grande quantité de livres pourrait avoir ſon danger; mais on doit être bien obligé à ceux qui ont trouvé le ſecret d'en rendre le débit ſi facile. On choiſit ſes amis dans la foule.

EVHEMERE.

Il y a en effet dans cette foule un grand nombre de marchands de penſées; les uns vendent les rêveries de *Platon*, les autres les impudences de *Diogène:* on voit dans la même boutique un *Hermès Triſmégiſte* et un *Ariſtophane*. Depuis peu pluſieurs de ces marchands ſe ſont aſſociés pour vendre un extrait, en trente volumes immenſes, de tout ce que les

philoſophes grecs et barbares ont jamais inventé ou imité, ou critiqué dans les ſciences et dans les arts. Avec cet ouvrage on peut, dit-on, ſe paſſer de tous les autres ; car, depuis la manière de faire la poudre exterminante juſqu'à celle d'enfiler des éguilles, il n'y a rien que vous n'appreniez, dit-on, en liſant cet extrait.

CALLICRATE.

Que parlez-vous de poudre exterminante? eſt-ce quelque poiſon inventé par les *Anitus* et les *Mélitus*, pour délivrer la terre des philoſophes?

EVHEMERE.

Non, c'eſt une admirable expérience de phyſique, faite par un bon prêtre qui n'y entendait pas fineſſe : cette expérience, réduite en art, imite parfaitement les éclairs et la foudre. Elle a même de bien plus terribles effets. Elle embraſe, et elle détruit juſqu'aux plus ſolides remparts. Si notre *Alexandre* avait connu cette invention, il n'aurait pas eu beſoin de ſa valeur pour conquérir le monde. Ce qui vous étonnera, c'eſt que cet art de tout écraſer eſt employé dans les ſolennités et dans les plaiſirs. Célèbre-t-on les noces d'un prince, ce n'eſt point avec des harpes et des lyres, comme chez les Grecs, c'eſt au feu des éclairs, et au retentiſſement du

tonnerre, comme lorſque *Jupiter* vint coucher avec *Sémélé* dans tout l'appareil de ſa gloire.

CALLICRATE.

Ce que vous me dites m'épouvante ; c'eſt un monde nouveau où l'on eſt à tout moment près d'être foudroyé ; mais ceux qui échappent jouiſſent d'un grand ſpectacle.

EVHEMERE.

Si je raſſemblais en effet tout ce que ces modernes étrangers ont inventé en divers temps, vous les prendriez pour des géans auprès de qui nos Grecs ne ſont que des enfans qui promettent d'être un jour des hommes.

Ne vous étonnerais-je pas ſi je vous diſais que ces prétendus barbares ont ſu faire avec du ſimple ſable des eſpèces de diamans polis, de plus de cinq pieds de haut et de large, qui réfléchiſſent tous les objets mieux que le petit miroir d'argent conſacré par la belle *Phryné* dans le temple de *Vénus*, et qui laiſſent un libre paſſage à la lumière dans les maiſons, en les garantiſſant des injures de l'air. Vous dirai-je à quel point ils perfectionnent tous les arts qui flattent les ſens et qui contribuent à la douceur de la vie ? M'en croirez-vous quand je vous apprendrai que leurs villes capitales ſont dix fois plus grandes, plus peuplées que celles d'Athènes et de Syracuſe, et qu'elles

ſont remplies, dans l'eſpace de plus de trente ſtades, d'ouvrages magnifiques en tout genre, qui ſurpaſſent tous ces chefs-d'œuvre de luxe qu'on vante dans Suze et dans Babylone?

Ce qui vous ſurprendra encore davantage, c'eſt que la plupart des découvertes de tous ces arts ingénieux n'ont été faites que dans des temps d'ignorance et de groſſièreté. Il ſemble que DIEU ait donné à certains hommes un inſtinct ſupérieur à la raiſon ordinaire, comme on voit des éléphans naître dans des pays peuplés de petits ſinges : mais peu à peu la raiſon ſe forme. Elle examine à la fin ce que l'inſtinct a inventé, elle fait des ſyſtêmes; elle ſe perd enfin en argumens chez les barbares comme chez les Grecs.

CALLICRATE.

Vous me dites toujours le pour et le contre dans toutes les choſes que vous m'apprenez.

EVHEMERE.

C'eſt que toutes les choſes de ce monde ont un bon et un mauvais côté. Chez nos barbares, par exemple, les uns ont la politeſſe et la douceur des Athéniens, les autres la cruauté ſuperſtitieuſe des Scythes. Des particuliers ont eu le génie et le bon goût en partage; mais ils ont été élevés dans des écoles qui n'avaient pas le ſens commun : ils commencent à ſurpaſſer les Grecs en peinture

et en muſique, s'ils ne les égalent pas tout-à-fait en ſculpture. Ils ont une phyſique expérimentale dont la Gréce n'a jamais connu les premiers élémens ; mais en métaphyſique ils ſont quelquefois plus chimériques que les *Platon*, les *Pythagore*, les *Zoroaſtre*, les *Mercure Triſmégiſte*.

CALLICRATE.

Je voudrais bien raiſonner métaphyſique avec un gaulois ou un caſſitéride.

EVHEMERE.

Quand vous apprendriez leur langue, à quoi aboutirait cette controverſe? on ne s'entend jamais en diſputant de vive voix ; un des contendans s'explique mal, l'autre répond plus mal encore. Un faux argument eſt réfuté par un argument plus faux ; c'eſt pourquoi les diſputes dans les écoles ont long-temps perverti la raiſon humaine. Sans cet heureux inſtinct qui a inventé et perfectionné les arts ; ſans les expériences faites loin des déclamateurs ſcolaſtiques, la ſociété ſerait encore ſauvage.

Ce que les honnêtes gens ont le plus reproché aux ſavans, et à ceux qui prétendent l'être, ſoit grecs, ſoit barbares, c'eſt d'avoir voulu aller plus loin que la nature. Ils ont creuſé des abymes, et le terrain eſt retombé ſur eux.

L'un (*), qui pourtant était un vrai génie, examine ce que ſerait un homme ſans tête, et à qui les dieux auraient donné tout le reſte. L'autre emploie toute la ſagacité d'un eſprit ſupérieur à rechercher quel perſonnage ferait un homme qui n'aurait de ſens que celui du nez (**). Un autre philoſophe de cette première claſſe a fixé le jour et l'heure où il n'y aurait plus ni hommes ni animaux (***). Que voulez-vous ? ce ſont des *Hercules* qui jouent aux oſſelets; ils n'en ſont pas moins des *Hercules*. Trois illuſtres mathématiciens de l'île Caſſitéride ont démontré, chacun à leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de *Deucalion* et de *Pyrrha*; leurs réſultats ſont abſolument différens : ainſi il a bien fallu que leurs calculs fuſſent erronés; cependant ils ne les ont point corrigés, et ils ont laiſſé là ce monde qu'ils avaient créé. Il aurait mieux valu en laiſſer le ſoin à DIEU.

Que diriez-vous de celui qui a trouvé le ſecret d'exalter ſon ame au point de prédire préciſément l'avenir; et cela ſur ce bel argument, que, ſi on penſe au paſſé qui n'eſt plus, on peut penſer au futur qui n'eſt pas encore? (****)

(*) *Paſcal.*
(**) L'abbé de *Condillac.*
(***) M. de *Buffon.*
(****) *Maupertuis.*

Vous voyez que je ne ſuis pas un fade admirateur des étrangers que j'ai vus ; je leur rends juſtice comme aux Grecs : il y a partout des erreurs et des abus ; le ciel en eſt plein, ſi l'on en croit *Homère*. Deux choſes multiplient furieuſement les livres chez nos barbares, la vanité et l'indigence. L'art d'écrire eſt devenu un métier d'autant plus univerſel qu'il eſt plus facile.

Il n'y a pas long-temps que tous les auteurs étaient des druides, qui expliquaient dans d'énormes volumes comment les propriétés myſtérieuſes du gui de chêne ſe trouvaient dans *Ariſtote* et dans *Platon*. A préſent un grand nombre d'écrivains ſe conſacre à réformer les empires et les républiques. Tel homme qui ne ſait pas gouverner un poulailler, qui même n'en a point, prend la plume et donne des lois à un royaume.

D'autres élèvent la jeuneſſe dans leurs écrits, après lui avoir donné de grands exemples par leur conduite.

Vous avez lu le roman de l'athénien *Xénophon* ſur l'éducation de *Cyrus*?

CALLICRATE.

Oui, et je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de *Xénophon* que de *Cyrus* même.

EVHEMERE.

EVHEMERE.

Eh bien, un petit barbare a cru depuis peu inſtituer une méthode d'élever les princes, bien ſupérieure à l'éducation du vainqueur de Babylone.

D'abord l'auteur, demi-gaulois, demi-allemand, déclare qu'un grand prince l'a ſupplié de vouloir bien lui faire l'honneur d'être précepteur de ſon fils; qu'il l'a refuſé, et qu'il ne ſera jamais précepteur. Auſſitôt il nous apprend qu'il l'eſt d'un jeune homme de qualité. Savez-vous quelles leçons il donne à ſon élève? il en fait un garçon menuiſier; il l'accompagne au b.....(1). Il lui perſuade qu'un prince, un ſouverain doit épouſer la fille du bourreau, ſi les convenances s'y trouvent (2). Enfin il lui dit qu'il eſt bien plus ſage d'aſſaſſiner ſon ennemi que de le combattre noblement. (3)

CALLICRATE.

Eſt-ce ainſi qu'on élève la jeune nobleſſe dans la Gaule? Vraiment, vous ne m'avez pas trompé quand vous m'avez promis que vous me diriez ce que vos barbares ont de bon et de mauvais.

(1) *Emile*, tome III, page 261, édition de *Neaulme*, à Amſterdam.
(2) Tome IV, page 178.
(3) Tome II, page 297.

EVHEMERE.

Comme je me ſuis engagé à tout dire, j'ajouterai que vous trouverez dans ce *Xénophon* des Gaules un épiſode qu'on appelle le druide ſavoyard, contre les idées ſcolaſtiques des druides, lequel épiſode eſt plein de choſes excellentes.

CALLICRATE.

Qu'eſt-ce qu'un ſavoyard ?

EVHEMERE.

C'eſt le nom d'un peuple qui habite certaines montagnes des Alpes.

CALLICRATE

Et les druides de ces Alpes n'ont pas brûlé votre *Xénophon ?*

EVHEMERE.

Non : ils ont imité les Athéniens qui ayant fait mourir *Socrate* ſe ſont mis à rire de *Diogène.*

CALLICRATE.

Vos Gaulois ſont donc auſſi une drôle de nation ?

EVHEMERE.

Très-drôle, après avoir été horriblement ſauvage, ſotte et cruelle.

CALLICRATE.

C'eſt préciſément ce qui eſt arrivé à nos Grecs pélaſges. Et dans la capitale de vos Gaules, qui eſt, dites-vous, dix fois plus grande,

plus peuplée, plus riche qu'Athènes, y a-t-il comme dans Athènes des tragédies, des comédies, des ſpectacles en muſique, des danſes ſemblables à la pyrrhique, et à la cordace ?

EVHEMERE.

S'il y en a ! tous les jours de l'année ſont conſacrés à ces beaux arts. Les Gaulois ont eu leurs *Sophocles*, leurs *Euripides*, leurs *Ménandres*, leurs *Timothées*. Ils ſont ſurtout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danſe ; il y a plus de danſeurs que de géomètres : mais il eſt arrivé dans la métropole des Gaules ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la ville de *Zoroaſtre*, à ce que diſent les ſages Parſis qui ne mentent jamais. Le ciel étant irrité contre la terre, où l'on ne ſongeait qu'à ſe divertir, envoya vers le Gange une groſſe couleuvre, qui était enceinte de dix mille Envies. Elle accoucha, et dès-lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait eu plus de cent mille de ces Envies dans la grande ville gauloiſe ; car dès qu'un homme y réuſſit dans quelque genre que ce puiſſe être, toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui. Il y a des boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois. L'art de mettre ſes penſées par écrit, art admirable,

inventé d'abord pour inſtruire, eſt devenu le grand partage de l'Envie. Ce n'eſt pas de tous les arts le plus honorable ; mais c'eſt le plus cultivé : on achète les injures dites au prochain avec plus d'empreſſement que les vins délicieux, et le miel divin de Syracuſe.

CALLICRATE.

N'importe. Dès que je pourrai m'échapper de ma famille, j'irai voir cette capitale de barbares aimables, où l'on paſſe ſon temps à danſer et à médire. Les filles de la couleuvre n'épouvanteront pas un voyageur.

XXX.

ENTRE UN PRETRE ET UN ENCYCLOPEDISTE.

LE PRETRE.

Eh bien, malheureux, juſqu'à quand voulez-vous donc outrager la religion, et décrier ſes miniſtres ?

L'ENCYCLOPEDISTE.

Je n'outrage point la religion que je profeſſe et que je reſpecte ; je me tais ſur ſes miniſtres, et je ne comprends point ce qui peut allumer ainſi votre bile, et m'attirer ces injures.

De quel droit d'ailleurs me faites-vous ces queſtions ? quelle eſt votre miſſion ?

LE PRETRE.

Quelle eſt ma miſſion? la piété, le zèle, la charité chrétienne. Vous triompheriez bientôt, meſſieurs les athées, s'il ne ſe trouvait pas encore des hommes religieux qui ont le courage de s'oppoſer à vos pernicieux deſſeins ; je me ſuis ligué avec deux prêtres comme moi pour ſoutenir les autels que vous vouliez renverſer. Tous trois, pleins de l'amour de DIEU et de l'avancement de ſon règne, nous avons déclaré une guerre éternelle à tous ceux qui examinent, qui diſcutent, qui approfondiſſent, qui raiſonnent, qui écrivent, et ſurtout aux encyclopédiſtes.

Nous feſons un journal chrétien, dans lequel, après avoir premièrement critiqué leurs ouvrages, nous examinons enſuite leur conduite, que nous trouvons ordinairement vicieuſe et criminelle, et lorſqu'elle nous paraît innocente, nous diſons que la choſe eſt impoſſible, puiſqu'ils ont travaillé à l'Encyclopédie.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà un projet qui me paraît bien raiſonnable, et rien aſſurément ne ſera plus chrétien que cet ouvrage.

Mais dites-moi, je vous prie, ne craignez-vous point la police? croyez-vous qu'elle tolère une entrepriſe de cette nature? A quel titre oſez-vous ſonder les cœurs, et faire la confeſſion de foi des auteurs qui vous déplaiſent? penſez-vous qu'abuſant de votre caractère, et ſous le prétexte trivial et ſpécieux de défendre la religion, que perſonne ne ſonge à attaquer, dont les fondemens ſont inébranlables, et qui eſt ſous la protection des lois et du gouvernement, vous puiſſiez établir une inquiſition, et que l'on ſouffre une pareille témérité?

LE PRETRE.

Une inquiſition! Ah! s'il y en avait une en France, vous ſeriez un peu plus contenus, vous autres impies! mais je n'en déſeſpère pas; le pape qui occupe ſi glorieuſement la chaire de S^t *Pierre*, vient de ſe brouiller avec la cour de Portugal en protégeant les jéſuites, auxquels elle voulait conteſter le droit de corriger les rois; il a envoyé un viſiteur apoſtolique en Corſe ſans conſulter la république de Gènes, et depuis ſon arrivée dans ce pays-là, le zèle des mécontens s'eſt bien ranimé: tout cela me donne de grandes eſpérances, et ſi ſon prédéceſſeur avait penſé comme lui, nous aurions la conſolation de voir ce ſage tribunal établi parmi nous.

Vous parlez de la police? ne s'eſt-elle pas

déclarée aſſez hautement en proſcrivant l'Encyclopédie, ce dépôt d'héréſies et de ſchiſmes, ce recueil d'impiétés et de blaſphèmes, qui reſpire à chaque page la révolte contre la religion et contre l'autorité? ne vient-elle pas en dernier lieu de permettre qu'on exposât ſur le théâtre toutes les horreurs de votre morale? Les concluſions du procureur général contre l'Encyclopédie n'ont-elles pas été plus fortes que le mandement de notre archevêque? les diſcours académiques, qui ſont lus du roi et de tout l'univers, ne ſont-ils pas des déclamations contre vous? Et vous comptez encore ſur la police! tremblez que ſa main ne s'arme contre les auteurs, après avoir ſévi contre l'ouvrage; tremblez qu'elle ne vous plonge dans des cachots, d'où vous ne ſortirez que pour être traînés à la *grève*, et précipités de là dans le feu éternel qui eſt préparé au diable et à ſes anges.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà une terrible déclaration, et je ne m'attendais pas en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inſéré quelques articles ſur les arts, de travailler pour la grève et pour l'enfer.

La police en effet a ſupprimé l'Encyclopédie; peut-être y avait-il des choſes qui n'étaient pas de l'eſſence d'un dictionnaire, et qu'il

aurait été plus convenable de ne pas y mettre; mais je réponds que les eſtimables auteurs de cet ouvrage n'ont eu que les intentions les plus pures, et n'ont cherché que la vérité : ſi quelquefois elle leur a échappé, c'eſt qu'il eſt dans la nature humaine de ſe tromper ; la vérité ne s'effraie point des recherches, elle reſte toujours debout, et triomphe toujours de l'erreur. Voyez les Anglais ; cette nation ſage et éclairée a livré les queſtions les plus délicates à la diſcuſſion et à l'examen. M. *Hume*, ce fameux ſceptique eſt auſſi honoré parmi eux que l'homme le plus ſoumis à la foi ; vous ſavez auſſi-bien que moi qu'elle eſt un don de DIEU, et qu'il ne faut pas s'emporter contre ceux qui, manquant de ce précieux flambeau, veulent y ſuppléer par la conviction qui réſulte de l'examen. Nos magiſtrats dont la religion ſurpriſe s'eſt alarmée trop légérement, rendront juſtice aux vues utiles de ces hommes éclairés qui travaillaient à la gloire de la nation en inſtruiſant l'univers. L'Europe entière demande avec tant d'empreſſement la continuation de cet ouvrage, qu'ils ſeront forcés de ſe rendre à ce cri général.

LE PRETRE.

Vous nous citez ſans ceſſe les Anglais, et c'eſt le mot de ralliement des philoſophes ; vous avez pris à tâche de louer cette nation

féroce, impie et hérétique ; vous voudriez avoir comme eux le privilége d'examiner, de penſer par vous-mêmes, et arracher aux eccléſiaſtiques le droit immémorial de penſer pour vous, et de vous diriger. Vous voulez qu'on admire des gens qui ſont nos ennemis de toute éternité, qui déſolent nos colonies, et qui ruinent notre commerce ; vous ne vous contentez donc pas d'être infidelles à la religion, vous l'êtes encore à l'Etat ! Le miniſtère aura peut-être la faibleſſe de fermer les yeux ſur votre trahiſon, mais nous trouverons les moyens de vous punir.

On ne prononcera plus de diſcours à l'académie qui ne ſoit une ſatire des philoſophes anglais, et l'on n'adoptera dans le conſeil de Verſailles aucune des maximes de celui de Kenſington.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Ce ſera bien fait ; mais c'eſt aſſez parler des Anglais ; et pour abréger notre converſation, dites-moi, je vous prie, d'où vient votre déchaînement contre les encyclopédiſtes ? avez-vous lu leur ouvrage avec attention ?

LE PRETRE.

Non aſſurément, je ne ſuis pas aſſez ſcélérat pour avoir ſouillé mon eſprit de la lecture d'un ouvrage auſſi profane : je n'en ai pas lu un

mot, je n'en lirai jamais rien ; je me contenterai de le décrier dans mon journal, et de faire imprimer toutes les ſemaines que c'eſt le livre le plus dangereux qui ait jamais été compoſé.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Votre projet eſt très-ſenſé, aſſurément ; mais ne ſerait-il pas plus équitable de le juger après l'avoir lu, que de vous en fier à des rapports peut-être infidelles, et peut-être intéreſſés ?

A quel égard encore vous a-t-on dit qu'il fût dangereux ?

LE PRETRE.

A tous égards ; la théologie n'eſt point celle de la ſorbonne, la morale n'eſt point celle des jéſuites, la médecine n'eſt point celle de la faculté de Paris, l'art militaire eſt compoſé ſur des mémoires pruſſiens, la marine et le commerce ſur des mémoires anglais ; en un mot, tout eſt déteſtable.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà qui eſt raiſonner, à la fin ; et ſi vous m'aviez dit tout cela d'abord, notre diſpute aurait été plutôt terminée.

LE PRETRE.

Je vois que, ſi je diſais encore un mot, vous abjureriez la philoſophie pour afficher la dévotion ; mais nous ne voulons plus de toutes ces palinodies qui font rire les incrédules, et qui vous raccommodent avec les bonnes gens de

notre parti, qui ſont dupes de vos ſimagrées : les ouvrages que vous avez faits contre la religion et ſes miniſtres reſtent, et la rétractation périt. Il faut que vous ſoyez toute votre vie un objet de ſcandale, que vous mouriez dans l'impénitence, et que vous ſoyez damnés éternellement. Je ne veux plus de commerce avec vous, et je vous déclare que l'ouvrage eſt abominable d'un bout à l'autre, qu'il fallait non-ſeulement le ſupprimer, mais encore le brûler; qu'il fallait faire le procès à tous ceux qui y ont travaillé, à ceux qui l'ont imprimé, à ceux qui l'ont acheté, et que vous êtes des athées, des déiſtes, des ſociniens, des ariens, des ſémi-pélagiens, des manichéens, &c. &c. &c.

N'avez-vous pas eu l'irréligieuſe affectation de louer les anciens qui étaient dans les ténèbres du paganiſme, aux dépens des modernes qui ſont éclairés du flambeau de la révélation? N'avez-vous pas pouſſé l'impiété juſqu'à comparer le ſiècle idolâtre d'*Auguſte* au ſiècle chrétien de *Louis XIV?*

L'ENCYCLOPEDISTE.

Je me retire enchanté de votre érudition et de votre douceur, en vous exhortant à ne pas laiſſer refroidir le zèle dont je vous vois animé; voici un de vos adverſaires dont je vous recommande la converſion, puiſque vous avez dédaigné la mienne.

XXXI.

ENTRE UN PRETRE ET UN MINISTRE PROTESTANT.

LE PRETRE.

ENTREZ, entrez, Monſieur; vous me trouvez ici bien échauffé; ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit en parlant de controverſe que ma bile s'eſt allumée; je ne ſonge plus ni à *Calvin* ni à *Luther :* ce n'eſt plus contre les réformateurs que je veux écrire; ce ne ſera plus le mot d'hérétique que je ferai réſonner dans mes écrits et dans mes ſermons. Je veux pourſuivre les philoſophes, les encyclopédiſtes, et voilà les vrais ſchiſmatiques. Il faut que nous oublïons tous nos démêlés, que nous nous paſſions mutuellement nos dogmes et notre doctrine, et que nous nous réuniſſions contre cette engeance pernicieuſe qui a voulu nous détruire : car ne vous y trompez pas, ils en veulent également à tous les eccléſiaſtiques, à toutes les religions; ils prétendent établir l'empire de la raiſon : et nous reſterions tranquilles dans ce danger!

LE MINISTRE.

Monſieur, je loue infiniment le deſſein où

vous êtes de perdre ceux qui veulent nous décréditer, mais j'en blâme la manière; il faut s'y prendre plus doucement, et par là plus ſurement : preſque toujours on ſe nuit à ſoi-même en pourſuivant ſon ennemi avec trop de paſſion et d'acharnement. Je ſais bien auſſi qu'il ne faut pas trop raiſonner, et que ces gens-là ſont aſſez ſubtils pour en impoſer à ceux qui examinent; mais il faut décrier les auteurs, et alors l'ouvrage perd certainement ſon crédit. Il faut adroitement empoiſonner leur conduite; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux, en feignant de pleurer ſur leurs vices; il faut préſenter leurs actions ſous un jour odieux, en feignant de les diſculper; ſi les faits nous manquent, il faut en ſuppoſer, en feignant de taire une partie de leurs fautes. C'eſt par ces moyens-là que nous contribuerons à l'avancement de la religion et de la piété, et que nous préviendrons les maux et les ſcandales que les philoſophes cauſeraient dans le monde s'ils y trouvaient quelque créance.

LE PRETRE.

Voilà qu'on vous ſurprend toujours dans ce malheureux défaut de la tolérance qui vous a ſéparé de nous, et qui s'oppoſe aux progrès de votre religion. Ah! ſi, comme nous, vous brûliez, vous envoyiez à la potence, aux

galères, il y aurait un peu plus de foi parmi vous autres, et l'on ne vous reprocherait pas de tomber dans le relâchement.

Vous me direz peut-être que notre zèle s'eſt bien ralenti, et que ſi nous n'avions pas les billets de confeſſion, on ne diſtinguerait plus notre religion de la vôtre; mais laiſſez faire les janſéniſtes et les auteurs du journal chrétien.

LE MINISTRE.

Il eſt vrai que nos idées ſont différentes ſur les moyens d'étendre la foi, mais nous avons eu quelques-uns de ces momens brillans que vous regrettez, et le ſupplice de *Servet* doit exciter votre admiration et votre envie. La corruption des mœurs met des entraves à notre zèle, mais je réponds de moi et de mes confrères; et ſi l'autorité ſéculière voulait ſeconder le zèle eccléſiaſtique, nous offririons de bon cœur ſur le même bûcher un ſacrifice à DIEU, dont l'odeur lui ſerait certainement bien agréable.

LE PRETRE.

Je ſuis enchanté de ce que vous me dites, et je vois que nous ne différons que par la conduite, et non par les intentions. Puiſque nous penſons de même, exterminons donc les philoſophes, tout eſt permis contre eux; ſuppoſons-leur des crimes, des blaſphèmes;

déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion et de l'autorité : excitons les magiſtrats à les punir, en y intéreſſant leur ſalut ; et s'ils ſe refuſent à nos pieux deſſeins, flétriſſons les encyclopédiſtes dans nos écrits, anathématiſons-les dans la chaire, et pourſuivons-les ſans relâche.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, et je crois même que notre union ſecrète produira un très-bon effet : ce pieux ſyncrétiſme ne ſera point ſoupçonné du public, qui, voyant les deux partis acharnés contre ces gens-là, ne manquera pas de les croire très-criminels ; mais cependant que gagnerons-nous à tout cela ? Je vous avoue que j'aime bien à décrier ceux qui attaquent la religion et ſes miniſtres ; mais ſi l'on gagnait davantage à les louer, cela deviendrait embarraſſant. Nous autres miniſtres proteſtans, nous ſommes mariés, nos bénéfices ſont des plus minces, et nous nous devons à notre famille : on n'a point de conſidération dans le monde ſans argent, et on doit procurer de la conſidération à ſes enfans. Si, en diſant du mal des philoſophes, et du bien de leurs ouvrages, ou du bien de leurs perſonnes, et du mal de leurs ouvrages ; ou même ſi en louant le tout on vendait mieux ſes feuilles, il faudrait bien ſe ſoumettre à cette néceſſité.

S'ils voulaient même acheter la paix, cela dépendrait des conditions : ſi, par exemple, on pouvait les engager à n'attaquer que les luthériens, ce ſerait un moyen d'accommodement, et ce ſerait les faire travailler pour nous ; mais s'ils veulent abſolument que cela ſoit plus général, ne pourrait-on pas, moyennant une petite redevance, leur abandonner la morale, qui dans le fond tient plus à la juriſprudence qu'à la religion, et les moines, que vous n'aimez pas mieux que nous ? Par ce léger ſacrifice nous ſauverions les dogmes et les prêtres, ce qui eſt pourtant l'eſſentiel; nous occuperions les philoſophes, et nous aurions la gloire de les rendre nos tributaires.

LE PRETRE.

Ah fi donc ! quoi ! l'intérêt peut trouver place dans votre cœur, quand il s'agit de celui de la religion; vous pouvez balancer entre DIEU et *Mammon* ? il s'agit bien de vendre ſes feuilles, il s'agit de les faire lire ; je vendrais plutôt mon manteau pour acheter du papier et des plumes, et écrire contre eux. D'ailleurs, que voulez-vous qu'ils vous donnent ? ce ſont des gueux qui ne vivent que de ce qu'ils volent. Je ſuis ſi fort indigné de vos vues ſordides, que je romprais pour jamais avec vous ſi j'avais moins à cœur l'écraſement de cette canaille ; mais vous m'êtes néceſſaire

pour

pour l'exécution de mon projet ; et puiſqu'il vous faut de l'argent, je vous ferai avoir une penſion de mille écus ſur la caiſſe des nouveaux convertis : j'exigerai ſeulement une petite condition, c'eſt que vous me faſſiez quelques ſermons dont j'ai beſoin contre les encyclopédiſtes, pour les gens d'une certaine eſpèce ; et vous m'en ferez bien auſſi trois ou quatre ſur la controverſe pour le peuple.

LE MINISTRE.

Je le veux bien ; je ferai le tout en conſcience : je n'ai jamais prêché contre les encyclopédiſtes ; il faudra des ſermons tout neufs ; ma ſanté eſt faible, et pourrait ſe reſſentir de ce travail ; ainſi je ne vous en ferai pas ſur la controverſe ; mais je pourrai vous en retourner trois ou quatre des miens ſur cette matière.

Vous vous êtes ſcandaliſé de ce que je penſais à l'intérêt, mais vous ceſſerez bientôt de l'être, lorſque vous ſaurez que j'applique cet argent à de bonnes œuvres, et que je deſtine cette penſion à l'entretien d'un pauvre homme auquel je m'intéreſſe très-particulièrement. Ne vous étonnez donc pas, ſi je vous demande qu'elle ſoit payée régulièrement, et même d'avance, ſi cela ſe peut.

LE PRETRE.

Je vous le promets, et l'uſage que vous

faites de cet argent vous rend toute mon eſtime ; mais n'avez-vous jamais lu ce livre dont je ne ſaurais prononcer le nom ſans frémir ? Je ne l'ai pas vu, mais on dit qu'au mot *vie*, l'article de *vie heureuſe* fait dreſſer les cheveux. Tolère-t-on cet ouvrage de ſatan dans le pays où vous vivez ?

LE MINISTRE.

J'en ai lu quelque choſe, et en effet ce livre eſt plein de blaſphèmes et d'impiétés. Le mot *vie* que vous citez n'eſt pas encore fait; mais ſans doute qu'il ſerait affreux s'il était imprimé.

On a ſouffert cet ouvrage dans ma patrie, quoique j'aie bien fait quelques tentatives pour en faire ſaiſir une cinquantaine d'exemplaires qui y ſont répandus, et que je voulais faire confiſquer au profit des eccléſiaſtiques, parce qu'ils ſont à l'abri de la contagion, et que, l'ayant entre leurs mains, ils l'auraient mieux réfuté. La choſe a ſouffert quelque difficulté ; et, pour diminuer au moins la grandeur du mal, j'en ai emprunté ſous main quelques exemplaires que je n'ai point rendus : j'ai imaginé, pour les retrancher de la ſociété, de les envoyer en Eſpagne, où je les ai fait payer le double de leur valeur aux libertins qui les ont achetés ; après quoi j'en ai donné avis au grand inquiſiteur, qui a fait ſaiſir et brûler les exemplaires, mettre à l'inquiſition les gens qui en étaient poſſeſſeurs, et qui

m'a envoyé cent piſtoles d'or pour le ſervice que j'ai rendu à la religion.

LE PRETRE.

Il y a bien quelque choſe à dire contre la délicateſſe dans ce que vous me racontez là ; mais la fin de l'action en ſanctifie les moyens, et je vous abſous pour toutes celles de la même nature, paſſées, préſentes et à venir.

LE MINISTRE.

Puiſque vous approuvez mon zèle, et que vous croyez qu'on peut ſe permettre quelques négligences en morale, lorſqu'il s'agit des intérêts de la religion, je vais vous narrer un petit fait que vous entendrez dans ſon vrai ſens, et qui pourrait être mal interprété par le vulgaire, qui ne juge jamais que ſur les apparences. J'avais vu dans une bibliothéque qui m'était ouverte un manuſcrit, dont la publication pouvait nuire à la cour de Rome, et qui inquiétait fort ſa ſainteté ; un premier mouvement de zèle me porta à m'en ſaiſir pour le faire imprimer, et combattre nos ennemis ; mais je penſai qu'il ferait plus politique d'en faire un ſacrifice au ſaint père, qui m'en ſaurait gré, et reſpecterait une religion dont les miniſtres ſe conduiſaient avec cette modération et ce déſintéreſſement ; car je le laiſſais abſolument maître des conditions : il fut en effet très-ſenſible à ma

démarche, me fit remercier, et m'envoya mille écus en échange du manuſcrit, dont j'ai gardé une copie à tout événement. Il ne s'en tint pas là ; il donna un bénéfice de cinq cents écus à un prêtre de ma connaiſſance que je lui recommandai, et qui en a partagé le revenu avec moi juſqu'à ſa mort.

LE PRETRE.

J'approuve infiniment votre conduite ; mais, comme vous le dites, il faut avoir une piété bien éclairée pour démêler le mérite de cette action, et je ne ſerais pas ſurpris que les gens du monde s'y trompaſſent. Il y a cependant cette copie qui.....

LE MINISTRE.

Puiſque nous ſommes ſur le ton de la confiance, il faut que je vous faſſe une confeſſion entière, et que je vous montre juſqu'où j'ai pouſſé le zèle et la charité. J'écrivais contre les philoſophes ; et, voyant que mes ouvrages n'étaient pas un préſervatif ſuffiſant contre la malignité des leurs, je tentai une autre voie : je m'adreſſai au plus dangereux et au plus écouté d'entre eux ; je cherchai à gagner ſa confiance, et après y avoir réuſſi, je lui propoſai d'être l'éditeur de ſes œuvres ; je penſai que le public, raſſuré en voyant mon nom à côté de celui de l'auteur et à la tête de l'ouvrage (dans une préface compoſée avec cette pieuſe

adreſſe qu'inſpire la vraie dévotion aux gens de notre état), le lirait non-ſeulement ſans défiance, mais même avec édification; tant il faut peu de choſe pour ſe rendre maître des opinions : par là je parais le coup que l'on voulait porter à la religion, je ſanctifiais les choſes profanes, et je changeais en un baume ſalutaire le poiſon que nos ennemis avaient préparé. La choſe était prête à réuſſir, l'auteur allait me faire préſent d'un de ſes manuſcrits, le marché était fait avec un libraire qui devait m'en donner un louis d'or par feuille, et deux cents exemplaires que j'aurais vendus, tandis que j'aurais fait faire quelques changemens aux ſiens, lorſqu'on m'a traverſé; mais auſſi j'ai bien dit du mal du livre, et ce n'eſt pas ma faute ſi je n'en ai pas fait à l'auteur.

LE PRETRE.

Cela eſt très-bien encore; mais je vois toujours de l'argent dans tout ce que vous faites, et j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas.

LE MINISTRE.

Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit tout à l'heure de l'uſage que j'en fais : vous me forcez à vous répéter que je le conſacre à de bonnes œuvres, et je puis vous aſſurer avec vérité que les petites ſommes que j'ai reçues ont été remiſes fidellement entre les mains de ce pauvre homme dont je vous ai

parlé ; j'aurais bien des choſes à vous raconter encore ſi je vous diſais tout ce que j'ai fait pour lui, mais je craindrais d'abuſer de votre complaiſance ; et ce ſera pour la première entrevue.

LE PRETRE.

J'approuve tout ce que vous avez fait, les motifs en ſont louables, et je vous eſtimerais fort ſi vous aviez un peu plus de chaleur contre nos ennemis. Chacun a ſa manière : je vous avoue que je préfère les voies abrégées ; j'aime mieux perſécuter : travaillez tout doucement par la ſape, tandis que j'irai avec le fer et le feu renverſer et brûler tout ce qui m'oppoſera quelque réſiſtance.

LE MINISTRE.

Bonjour, Monſieur ; j'avais oublié de vous dire que tout ceci doit être fort ſecret entre nous, et que tout ce que j'écrirai doit être anonyme : n'oubliez pas non plus la penſion, et ſouvenez-vous qu'elle eſt deſtinée à un pauvre homme.

LE PRETRE.

Bonjour, Monſieur ; n'oubliez pas les ſermons, et ſouvenez-vous qu'ils ne ſauraient être trop forts.

Fin du deuxième et dernier volume.

TABLE

DES

DIALOGUES ET ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

Suite du quatorzième Dialogue entre A, B, C, *ou l'*A, B, C. page 3

X^e entretien. *Sur la religion.* ibid.

XI. *Du droit de la guerre.* 14

XII. *Du code de la perfidie.* 28

XIII. *Des lois fondamentales.* 34

XIV. *Que tout Etat doit être indépendant.* 39

XV. *De la meilleure légiſlation.* 45

XVI. *Des abus.* 50

XVII. *Sur des choſes curieuſes.* 54

XXV. *Entre les adorateurs de Dieu.* 72

XXVI. *Du comte de Boulainvilliers, l'abbé Couet, &c. ou le dîner du comte de Boulainvilliers.* 105

Penſées détachées de M. l'abbé de Saint-Pierre. 155

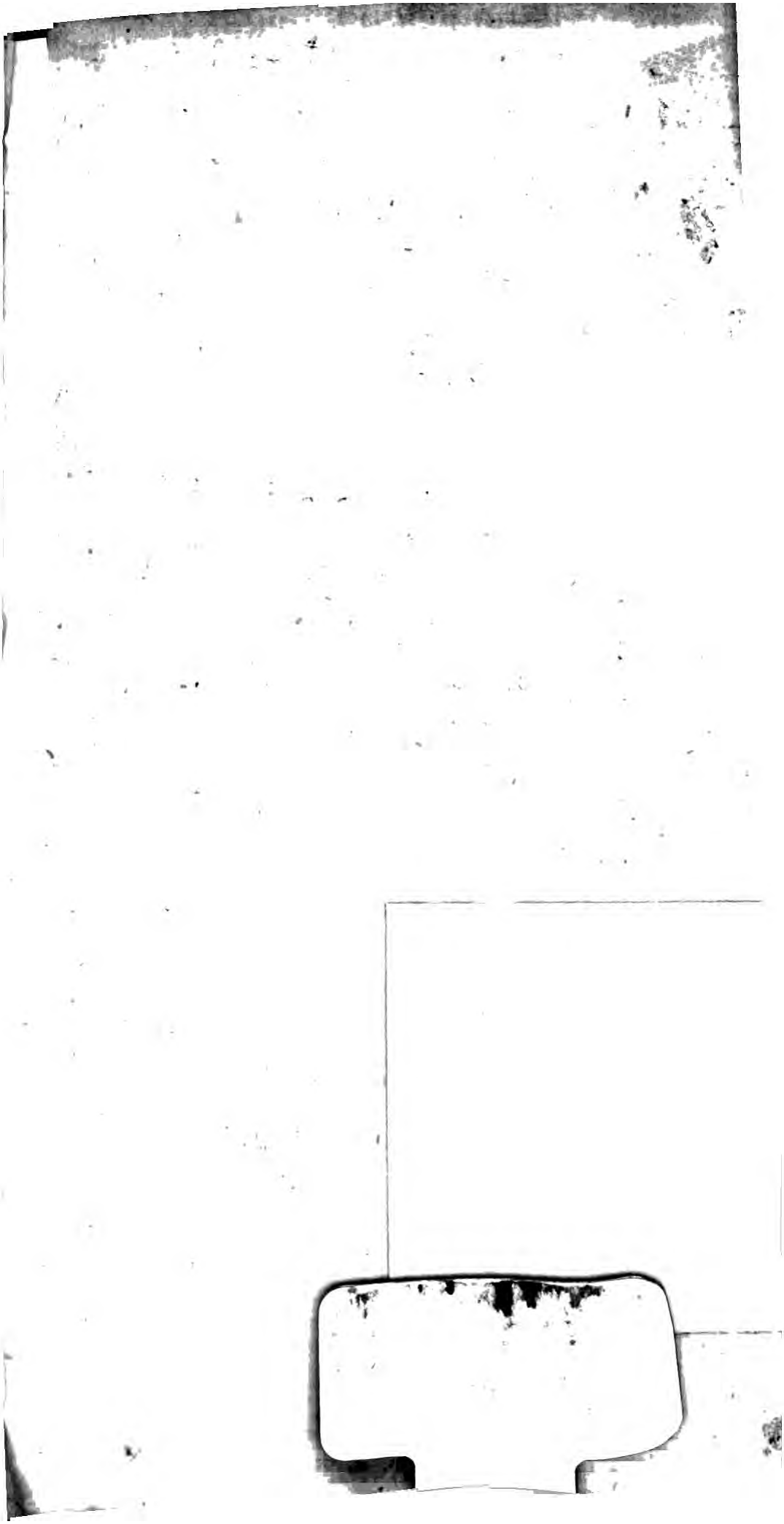
XXVII. *L'empereur de la Chine et frère Rigolet.* 160

XXVIII. *Entre un mandarin et un jéſuite.* 188

XXIX. DIALOGUES D'EVHEMERE. 218

1^er dialogue. *Sur Alexandre.* ibid.

II. *Sur la Divinité.* 226

III. *Sur la philoſophie d'Epicure et ſur la théologie grecque.* 238
IV. *Si un dieu qui agit ne vaut pas mieux que les dieux d'Epicure qui ne ſont rien.* 248
V. *Pauvres gens qui creuſent dans un abyme. Inſtinct, principe de toute action dans le genre animal.* 255
VI. *Platon, Ariſtote nous ont-ils inſtruits ſur Dieu et ſur la formation du monde?* 268
VII. *Sur les philoſophes qui ont fleuri chez les barbares.* 278
VIII. *Grandes découvertes des philoſophes barbares; les Grecs ne ſont auprès d'eux que des enfans.* 291
IX. *Sur la génération.* 298
X. *Si la terre a été formée par une comète.* 307
XI. *Si les montagnes ont été formées par la mer.* 314
XII. *Inventions des barbares, arts nouveaux, idées nouvelles.* 324
XXX. *Entre un prêtre et un encyclopédiſte.* 340
XXXI. *Entre un prêtre et un miniſtre proteſtant.* 348

Fin de la Table du deuxième et dernier volume des Dialogues.